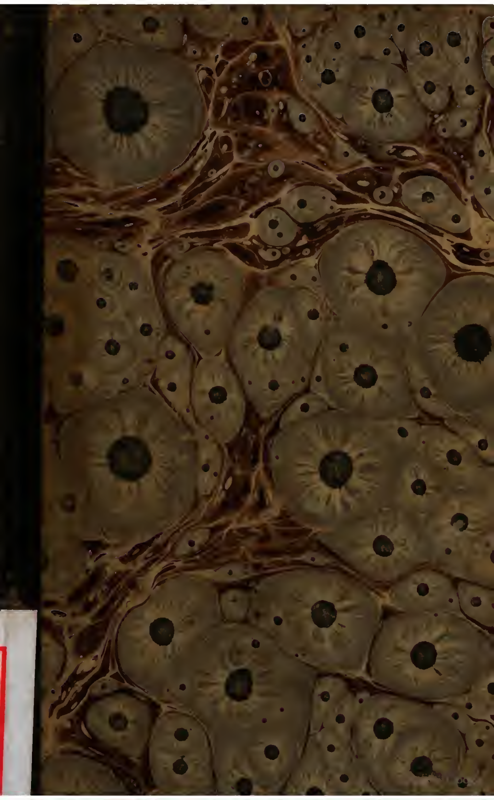



NAZIONALE
FONDO
DORIA
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI

MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER MUSKAU.

TOME V.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER MUSKAU.

LETTRES POSTHUMES

SUR

L'ANGLETERRE, L'IRLANDE, LA FRANCE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE.

TRADUITES DE L'ÉDITION ALLEMANDE,

PAR J. COHEN.

TOME V.

PARIS.

H. FOURNIER Jᵉ, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N. 14 BIS.

1833.

MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER MUSKAU.

LETTRES POSTHUMES.

LETTRE LVIII.

Arrangement avec le *vetturino.* — Le Maçon voyageur. — L'Inconnu. La Chartreuse de Pavie. — Plafond en bleu d'outre-mer. — Conversation de voyage. — Le Pape rétabli par Blucher. — Comme les Italiens sont d'accord. — *Il stupendo Kraut.* — Pavie. — L'Université. — La Basilique de Saint-Michel. — Les vieilles Tours. — Manière de voyager par les *vetturini.* — Le Pont du Tésin. — L'Ecclésiastique obligeant. — Les Douaniers Sardes. — Première vue du Pô. — Voghera. — Le bruyant Tambour. — Souper délicat. — *Voi* et *Lei.* — Le signor Luigi. — Les Italiens sont peu versés dans la littérature étrangère. — Novi. — Avantage d'avoir fait un arrangement par écrit avec le *vetturino.* — Les Apennins. — Premier aspect de Gênes.

Gênes, septembre.

Le lundi 7 septembre, avant le jour, nous sortîmes de Milan par la *porta Ticinese*, nous dirigeant

vers l'antique Pavie. Notre hôte, M. Reichmann, nous fit en personne la conduite; et, quoique nous eussions très-peu mangé chez lui, et que par conséquent notre mémoire ne montât pas fort haut, il ne nous témoigna pas pour cela moins d'attention et de bienveillance.

Quoique notre journée ne dût être que de six postes et demie, c'est-à-dire jusqu'à Voghera, comme nous avions l'intention de nous arrêter pendant quelques heures à la Chartreuse de Pavie et dans cette ville même, il était nécessaire de nous mettre en route de bonne heure. Nous avions fait un arrangement par écrit avec le *vetturino*, formalité que bien des voyageurs regardent comme inutile, mais qui ne l'est pourtant réellement que quand on a affaire à un voiturier connu. La distance de Milan à Gênes est de vingt-quatre milles d'Allemagne, qui en font quatre-vingt-seize d'Italie. Le *vetturino* s'engagea à nous conduire en deux jours et demi. Nous lui payâmes vingt francs par place, y compris un dîner complet de quatre plats qu'il devait nous fournir ainsi qu'un logement convenable. Le prix ordinaire des voiturins en Italie n'étant que de deux scudi, c'est-à-dire dix à douze francs par jour, nous eûmes tout lieu d'être contens du nôtre.

Notre société se composait de quatre personnes, au nombre desquelles se trouvait un ouvrier maçon de Berlin, qui voyageait en Italie pour se perfec-

tionner dans sa profession. Comme il y a, à Berlin, un maître-maçon appelé Felter, qui est en même temps directeur d'une académie de chant et professeur de philosophie, il ne dut pas nous paraître étonnant qu'un ouvrier du même état possédât assez de connaissances, d'ambition et d'argent, pour chercher à s'instruire davantage encore par un si long voyage. Notre quatrième compagnon de voyage nous demeura inconnu jusqu'à ce qu'il fît grand jour. Il restait couché dans un coin de la voiture, enveloppé d'un manteau écossais, et sa casquette enfoncée sur ses oreilles. Mais, quand nous nous mîmes à saluer d'une manière assez bruyante le soleil levant, et que nous entonnâmes le refrain *Alla gioja ed al piacer*, il se réveilla, nous adressa quelques questions assez laconiques en langue française, de sorte que nous ne doutâmes pas qu'il ne fût de cette nation.

Nous suivions le canal construit pour l'usage de la navigation intérieure, et en même temps pour l'arrosement des rizières, qui se trouvaient en ce moment complètement inondées et leurs épis chargés de grains. Les champs sont clos d'allées de mûriers qui servent à la culture des vers-à-soie. Quand nous approchâmes de la *Certosa*, nous demandâmes à notre nouveau compagnon s'il n'était pas d'avis de visiter avec nous cette célèbre église. Il répondit avec son laconisme ordinaire : *Pas de doute*, et nous fit

voir qu'il était venu parfaitement préparé à son voyage; car il possédait des notes manuscrites sur tous les objets d'art qui se trouvaient dans cet édifice. Dans les environs de Pavie, la conversation roula sur la célèbre bataille qui s'était livrée en ce lieu, et l'inconnu en parla comme s'il en avait été témoin oculaire; aussi ne regrettâmes-nous pas le hasard qui nous l'avait donné pour compagnon de voyage. Nous fîmes arrêter la voiture sur la grande route, et nous allâmes à pied jusqu'à l'église qui, avec ses cours et ses bâtimens détachés, ressemble à un château impérial.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier d'édifice plus magnifique que cette église. Nous le pensions déjà à la vue de la superbe façade, dont le portique, les colonnades, en un mot tout l'extérieur est du plus beau marbre blanc; mais notre surprise fut plus grande encore quand nous entrâmes dans l'intérieur, où, indépendamment de la richesse des tableaux, nous vîmes un grand nombre d'autels ornés de mosaïques de Florence, dans lesquelles brillaient des pierres de toutes couleurs, du jaspe, du lapis-lazuli et des agates. Jean Galeas Visconti, premier duc de Milan, le même dont j'ai déjà parlé à l'occasion de la cathédrale de Milan, posa aussi, en 1398, la première pierre de cette église qu'il donna aux Chartreux, s'y réservant la tombe où il voulait reposer après les

pénibles travaux de sa vie. Les Visconti ont dû consacrer des sommes immenses à l'achèvement de cet édifice; et on dirait presque qu'ils s'y sont livrés avec plus de goût, parce qu'ils étaient tout-à-fait libres de leurs dispositions, que pour le Dôme de Milan, dans la construction duquel le clergé et la bourgeoisie ne cessaient de s'immiscer. Le premier architecte de la cathédrale de Côme, nommé Giacomo, fournit le plan de la Chartreuse, mais la principale façade ne fut construite qu'un siècle plus tard, en 1473, d'après les dessins de l'architecte Ambrogio Fossano.

La sculpture contribue plus encore que l'architecture à l'embellissement de la façade, qui est presque toute entière couverte de bas-reliefs. On cite dix-huit artistes comme y ayant travaillé. Les bas-reliefs de la principale entrée représentent soit la pose de la première pierre de l'édifice, soit des évènemens remarquables de l'histoire de l'ordre des Chartreux. Aux deux côtés de la fenêtre, on a placé des candélabres soutenus par des anges, et dont les formes sont d'une grande pureté. Parmi les décorations intérieures, on remarque soixante médaillons avec des têtes placées par rangs sous la fenêtre; mais, par une singularité extraordinaire, ces têtes, au lieu d'être celles des apôtres ou des saints, sont au contraire celles de païens célèbres de diverses nations, tels que Attila, Cicéron, Virgile, etc. La

forme de l'église est celle d'une croix latine, ayant trois nefs formées par deux rangs de colonnes, tandis qu'un dôme élevé surmonte la croix. Tout le plafond est peint du plus beau bleu d'outre-mer, parsemé d'étoiles d'or; le coût de cette précieuse couleur suffirait seul pour construire une église plus belle qu'aucune de celles que l'on voit à Berlin, et pourtant la magnificence du plafond disparaît devant la richesse du maître-autel et de ceux des quatorze chapelles latérales. La longueur de la principale nef est de deux cent trente-cinq pieds, et sa plus grande largeur de cent soixante-cinq. Tous les arts qui aient jamais été employés pour jeter de l'éclat sur la religion ont été prodigués ici. On y voit de vastes tableaux en mosaïque, en fresque, à l'huile et à la *tempra*; des statues et des bas-reliefs de marbre, et un des plus beaux morceaux de sculpture en ivoire qui ait jamais été fait. Le tableau le plus remarquable est, selon moi, celui que l'on voit au-dessus de l'autel dans la chapelle de saint Michel. Il est de Pierre Perugin, et représente la Madone agenouillée devant l'enfant Jésus qu'un ange supporte sur un coussin, pendant que trois autres anges planent au-dessus de sa tête.

Dans la chapelle en face, qui est dédiée à saint Anselme, nous fîmes la connaissance d'un peintre qui mériterait d'être plus célèbre qu'il ne l'est : c'est Jean-Jacques Fara, connu aussi sous le nom de

Macrino d'Alba. Son dessin est, à la vérité, un peu dur; mais son coloris est chaud et plein de vigueur. Une Annonciation de Luini surpasse tout ce que nous avions vu de lui à Milan. Nous regrettâmes de ne pouvoir rester plus long-temps en ce lieu; mais ce que nous en avons vu suffira pour nous en faire conserver le plus vif souvenir.

Pendant la seconde partie de notre route, nous échangeâmes la contemplation des objets d'art contre des souvenirs belliqueux. La bataille dans laquelle l'empereur Charles-Quint fit, en mil cinq cent vingt-cinq, François Ier, roi de France, prisonnier, nous donna occasion de parler du sort qui, de tout temps, avait fait de l'Italie le théâtre de la guerre, où tant d'armées étrangères s'étaient disputé la possession de ce beau pays. Notre jeune Français, ou du moins celui que nous prenions pour l'être, attendu qu'il ne se servait, en nous parlant, que de la langue française, prit vivement le parti du chevaleresque François Ier, tandis que les autres se prononçaient en faveur de l'Empereur.

La fertile plaine, arrosée par le Tésin, s'étendait à perte de vue; les dômes et les palais de Pavie s'élevaient devant nous; le ciel et la terre semblaient se réunir pour nous rappeler que nous parcourions les champs de la bienheureuse Italie. « Comment peut-on, m'écriai-je en interrompant la discussion, se mettre ici du parti soit de l'empereur d'Allema-

gne, soit du roi de France? Ici, continuai-je, je n'appartiens qu'à l'Italie comme l'Italie m'appartient, et tant que je foulerai son sol, je la défendrai contre toute attaque étrangère. Pourquoi les Italiens ont-ils été infidèles à leur patrie? C'est en vain que Machiavel et Pétrarque exhortaient les Médicis à se rendre dignes de leur belle destinée; ils les trouvaient sourds à leurs discours et à leurs vers. » Je citai alors la strophe de Pétrarque qui commence par ce vers :

Voi, cui Fortuna ha posto in mano il freno.

A peine eus-je commencé cette citation, que le jeune inconnu prit la parole et l'acheva avec l'accent le plus harmonieux et le mieux senti, et il n'en resta pas là. « Vous avez, me dit-il, touché la corde sensible de mon cœur. » Puis ôtant sa casquette il passa ses doigts dans les sombres boucles de ses cheveux, rejeta son manteau en arrière, et étendant les bras vers le beau pays où le Tésin se hâte d'aller rejoindre le Pô, il se mit à réciter la célèbre Canzone de Petrarque :

Italia mia! benchè 'l parlar sia indarno, etc.

Après avoir achevé la seconde strophe, il s'arrêta d'un air un peu inquiet, et nous demanda si nous étions *de' Tedeschi*. Comme nous savions que les Ita-

liens, en parlant d'Allemands, n'entendent que les Autrichiens, nous répondîmes négativement, et nommâmes Berlin pour notre patrie. A ces mots, son visage s'éclaircit, et, montrant du doigt les Alpes et le Nord, il continua :

Ben provvide Natura al nostro stato, etc.

« De tous ces conquérans étrangers, continua-t-il, il n'y en a qu'un seul qui ait su ce qu'il fallait à l'Italie, et c'est Napoléon; à la vérité, il nous a lancés dans le feu, mais afin que le métal pur se séparât de l'écume.... Mais, au nom du ciel, qu'est-ce que notre pauvre Italie avait fait à votre *Bluchero* pour qu'il la haït tant? »

Nous demandâmes avec surprise ce qu'il reprochait à notre grand feld-maréchal qui, selon toute apparence, n'avait jamais pensé un seul instant à l'Italie dans tout le cours de la guerre; mais notre jeune compagnon de voyage soutint que les Italiens savaient fort bien que le vieux Blucher avait fait cause commune avec Pie VII, et qu'il n'avait fait la guerre que dans le seul but de rétablir le pape. Nous ne pûmes nous empêcher d'éprouver de l'étonnement qu'un jeune homme qui paraissait avoir reçu une bonne éducation pût tomber dans une si grave erreur. Ce fut en vain que nous lui représentâmes que le feld-maréchal Blucher était un respectable hérétique

qui ne prenait aucun intérêt au pape, et que le roi de Prusse son maître avait fait élever dans sa ville de Wittemberg un superbe monument à Martin Luther, il nous fut impossible de convaincre notre jeune ami que Blucher ne fût pas la seule cause du malheur de l'Italie et que le pape n'eût pas été rétabli sur son siège par le roi de Prusse.

« Mais, lui fîmes-nous observer, vous aviez toujours votre roi Murat qui vous appelait aux armes et qui voulait se faire roi d'Italie. Pourquoi ne l'avez-vous pas soutenu? »

« Croyez-vous donc, reprit le jeune homme, qu'un Romain voulût jamais faire cause commune avec ces Napolitains, ces polichinelles, ces lazzaroni? »

— « En ce cas, pourquoi le reste de l'Italie est-elle demeurée immobile quand le prince de Carignan s'est mis à la tête des Piémontais? »

« Les Piémontais! reprit l'Italien avec un sourire de pitié; les Piémontais sont-ils donc des Italiens? ces paysans, ces ivrognes qui n'ont rien de notre *gentilezza!* Ce serait beaucoup exiger que de prétendre que Venise s'alliât avec Gênes qui lui a de tout temps disputé l'empire de la mer. Non, leur inimitié ne cessera jamais. »

Je pris alors la défense de mon vieux Blucher, en citant encore les vers de Pétrarque:

Vostra mercè, cui tanto si commise, etc.

dans lesquels il reproche si vivement aux Italiens leurs divisions intestines. Cette fois mon jeune ami ne continua pas la citation, mais s'écria au contraire avec autant de feu que si toute la jeunesse italienne avait été réunie autour de lui les armes à la main :

Virtù contra furore
Prenderà l'arme e fia 'l combatter corto,
Chè l'antico valore
Negl' Italici cor non è ancor morto !

(La Vertu prendra les armes contre la Fureur, et le combat ne sera pas long ; car l'antique valeur n'est pas encore éteinte dans les cœurs italiens), etc.

Puis il ajouta d'un ton enjoué qui contrastait avec le pathos tragique avec lequel il avait déclamé ces vers :

« Ne ferions-nous pas bien de nous faire servir ici un bon plat de *macaroni al burro* avec du *parmigiano* de première qualité; car une fois que nous nous trouverons sur le territoire sarde, nous ne devons plus y compter : ils sont si voleurs, qu'ils nous donneront du beurre rance et du fromage moisi. Peut-être trouverons-nous aussi un plat de *kraut.* Oh! combien j'envie à vous autres Allemands votre *stupendo kraut !* Que sont auprès de lui nos *brocoli* et nos *carciofoli ?* »

« Mais quelle espèce de *kraut* (chou) voulez-vous dire ? Nous en avons de plusieurs sortes. »

« Pour moi, reprit l'Italien, je n'en connais que d'une espèce, c'est votre fameuse *saukraut.* »

A la première auberge où nous nous arrêtâmes, nous découvrîmes, à l'examen de la carte, que la choucroute allemande avait enrichi la langue de l'Italien d'un mot, et sa cuisine d'un plat nouveau. Quant à nous, ce ne fut pas, comme de raison, le désir de nous régaler de choucroûte qui nous avait appelés en Italie.

« *Non c' è kraut?* » (N'y a-t-il pas de choucroûte?) fut la question assez bizarre que fit notre compagnon de voyage en entrant dans la salle à manger de l'auberge de Pavie. La réponse ayant été négative, il demanda le menu de la carte, blâma tous les mets, et finit par commander des *macaroni al burro*, en prenant soin d'indiquer très-exactement comment il voulait qu'ils fussent accommodés. Étant sortis ensuite pour voir les curiosités de la ville, il me dit :

« C'est ainsi qu'il en faut agir avec ces voleurs, ces brigands d'aubergistes italiens, si l'on veut être bien servi; vous apprendrez encore beaucoup de choses de moi. »

Pavie ressemble à une résidence abandonnée et devenue ville de province, sans qu'aucun commerce, aucune manufacture soit venue lui rendre la vie et la dédommager de ce qu'elle a perdu. Si du moins les deux mille étudians qui, dit-on, fréquentent l'Univer-

sité étaient des Allemands, on verrait encore donner quelques bons coups d'épée dans les rues, casser les vitres et choquer les verres, aux chants joyeux de *Gaudeamus;* mais ces étudians italiens se glissent en silence par la ville comme des sournois qu'ils sont, sans donner signe de vie.

Les bâtimens de l'Université sont vastes et magnifiques, et ressemblent au palais d'un prince; ils sont situés dans la principale rue, appelée *strada Nuova,* qui traverse toute la ville et qui est propre et bien bâtie; mais aussitôt qu'on la quitte pour se diriger par les rues de traverse vers les églises et autres édifices, on a de la peine à se dépêtrer de la boue dans laquelle on s'enfonce. Les églises sont pour la plupart du même style que les plus anciennes de Milan, c'est-à-dire que leur architecture offre un mélange de lombard et de romain qui leur donne un air un peu barbare.

La basilique de Saint-Michel est si cachée d'un côté que, quoique nous eussions devant les yeux son dôme octogone, nous montâmes en vain plusieurs escaliers sans pouvoir en trouver l'entrée, et ce ne fut qu'après une assez longue recherche que nous parvînmes devant la grande façade avec ses trois portes richement ornées de figures sculptées. Cette église est intéressante sous un point de vue historique, parce que depuis Lothaire II plusieurs rois des Romains y ont été couronnés. La cathédrale ne répondit pas à notre attente.

Notre nouveau compagnon de voyage témoigna beaucoup d'humeur de la peine que nous prenions d'examiner le dehors et le dedans de toutes ces vieilles églises délabrées; et notre architecte en ayant esquissé quelques-unes, il observa qu'il devait être *furieusement amateur*, et répéta à plusieurs reprises que toute cette *roba antica* ne valait pas un peu de macaroni, et que d'ailleurs nous aurions occasion d'en voir plus que nous ne voudrions. Pour cette fois, il ne fut pas difficile de nous engager à retourner sur nos pas, et nous vîmes en passant deux vieilles tours qui autrefois faisaient partie des châteaux fortifiés que certaines grandes familles habitaient dans l'intérieur de la ville; ces tours sont en brique, et n'ont rien qui les recommande; il n'en reste plus debout qu'un petit nombre, aussi Pavie ne peut-elle plus être surnommée la ville aux cent tours.

Nous eûmes promptement achevé notre frugal dîner, qui ne devait compter que pour un déjeuner, et nous devançâmes à pied la voiture. C'est ici le cas de remarquer, en faveur de ceux que l'économie du voyage intéresse, que le *vetturino* n'est tenue de fournir qu'un *pranzo* ou une *cena* qui se prend à sept ou à neuf heures du soir, selon que l'on arrive un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais qui est toujours assez copieux pour qu'on n'ait pas besoin de faire un repas très-solide dans le cours de la journée. Le *vetturino* partage d'ordinaire son temps de

façon qu'il se met en route vers quatre heures du matin et marche six ou sept heures tout d'un trait, sans accorder aux chevaux un moment de repos ou une goutte d'eau. Il les laisse ensuite reposer pendant deux heures et leur donne l'avoine, après quoi il se remet en route pour six heures encore, toujours sans s'arrêter. Jamais je n'ai vu, soit en Allemagne, soit en France, les chevaux travailler comme en Italie où, dès qu'on a quitté la Lombardie, on ne peut faire une journée sans avoir des montagnes considérables à franchir.

Le célèbre pont sur le Tésin ne répondit point à l'idée que je m'en étais faite. Quoiqu'il soit de pierre, il est couvert d'une toiture, telle qu'on n'en mettait guère qu'aux ponts de bois pour les abriter. Un prêtre bien nourri, qui se chauffait au soleil, appuyé contre la balustrade du pont, nous adressa la parole en latin, et offrit de la manière la plus obligeante de nous conduire au nouveau *Palazzo di governo* et aux promenades situées sur l'autre bord de la rivière. Nous regrettâmes de ne pouvoir profiter de son offre, étant obligés d'attendre en ce lieu notre voiture : mais nous lui demandâmes pourtant les noms des divers endroits qu'il avait désiré de nous montrer, et que nous pouvions distinguer du pont. Sur ces entrefaites notre *vetturino* étant arrivé, nous prîmes congé de l'ecclésiastique, et nous nous dirigeâmes vers le Pô et vers les frontières de la Sardaigne.

Tout ce que nous avions lu ou entendu dire des douaniers sardes nous avait donné d'eux une idée assez peu avantageuse; toutefois un sergent très-poli s'approcha de nous, avec trois *facchini*, fit descendre nos malles, et nous demanda si nous avions des livres. Nous lui montrâmes deux ou trois dictionnaires, ce dont il se contenta; après quoi nous ouvrîmes nous-mêmes nos caisses, qu'il examina assez légèrement. Il s'entretint plus particulièrement avec le voiturin, et je crus remarquer qu'il s'en faisait donner une douceur assez considérable sans doute, afin qu'il n'examinât pas ses effets. Pendant ce temps nos malles étaient remises en place, nous avions reçu nos passavans, et donné un pour-boire aux commissionnaires. Mais à peine se fut-il éloigné, que ces trois hommes exigèrent avec assez de hauteur une somme plus considérable. Nous étant refusés à cette exaction, ils nous menacèrent de ne pas nous laisser poursuivre notre route, et appelèrent à leur secours plusieurs de leurs camarades; ils s'élancèrent sur la voiture, arrachèrent la couverture en cuir de l'impériale, et firent mine de briser la serrure des malles et de les soumettre à une visite beaucoup plus scrupuleuse. Le voiturin, à qui il importait plus qu'à nous d'éviter un pareil examen, nous fit signe de nous arranger à l'amiable avec ces gens, et nous mettions déjà les mains à la poche, quand le jeune Italien, qui n'avait encore rien dit, m'arrêta

le bras, et s'adressant aux douaniers leur cria : « Prenez bien garde à ce que vous allez faire; touchez si l'osez à nos malles, pour lesquelles nous avons déjà des passavans. Si vous êtes des brigands, nous ne pouvons pas l'empêcher; mais si, comme vous le prétendez, vous êtes des officiers royaux, sachez qu'il y a à Gênes un *governo* qui vous fera payer cher ce que vous aurez fait. Et maintenant, *vetturino*, marchez, et si tous ces maudits *birbanti*, qui se tiennent sur nos roues, se cassent les jambes et le cou, ils n'auront que ce qu'ils méritent. » A ces mots, les *facchini* sautèrent à bas de la voiture comme un éclair, le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes au son de quelques injures qui vinrent de loin frapper nos oreilles.

« Nous nous arrangerons toujours comme cela, dit notre ami : quand nous aurons affaire à des douaniers, je vous laisserai aplanir les premières difficultés; car, si je me faisais connaître tout de suite pour un Italien, nous serions trop long-temps retenus. Ces employés sont toujours plus malhonnêtes avec leurs compatriotes, parce qu'ils savent que nous n'aimons pas à caresser leur avidité. Quant à de l'argent, je sais qu'il faut leur en donner; mais j'aurai toujours soin que du moins les mêmes sangsues ne s'attachent pas à nous trois ou quatre fois. »

Quand nous vîmes le Pô pour la première fois, il se montra à nous sous la forme d'un torrent très-

fougueux, quoiqu'il se fût retiré dans un lit bien modeste. Nous remarquâmes sur les deux rives les traces de terribles débordemens, mais surtout sur la rive droite qui était couverte de sable et de cailloux pendant l'espace de plus d'une lieue. Ce fleuve ne supporte que des ponts de bateaux, et l'on a renoncé à construire dans ses environs des chaussées. Quoique notre voiture fût vide et attelée de quatre chevaux, le voiturier eut de la peine à la faire avancer à travers le sable amoncelé.

Nous arrivâmes assez tard à Voghera; un tambour, qui me parut former à lui seul toute la garnison de la place, faisait un bruit épouvantable sur sa caisse, et avait attiré auprès de lui toute la jeune population de la ville. Nous nous joignîmes au cortège, et nous aurions eu l'occasion la plus favorable du monde de faire connaissance avec cette petite ville, si nous n'avions pas préféré nous rendre directement à notre auberge. Nous y reçûmes la confirmation de tout le bien que l'on nous avait dit des *vetturini* italiens; la table était parfaitement servie; il y avait même des plats recherchés, comme, par exemple, des cailles très-grasses, garnies de truffes, tandis que le vin se laissait très-bien boire sans mélange d'eau.

Nous remarquâmes, pendant le dîner, que notre nouvel ami adoptait avec nous des manières très-cérémonieuses. Il nous adressait rarement la parole,

et quand il le faisait, c'était toujours en français. L'ayant prié, pour notre propre instruction, de se servir de la langue italienne, il y consentit; mais, au lieu de se servir du *voi* familier, il n'employa en nous parlant que la tournure respectueuse d'*ella* et *lei*.

Le lendemain matin, comme il continuait à nous traiter de la même manière, je le priai de vouloir bien expliquer le motif de sa conduite, dont nous ne pouvions nous empêcher d'être surpris et même un peu formalisés. « C'est au contraire à moi, répondit-il, à vous demander pardon de vous avoir jusqu'à présent traités avec si peu d'*égards*, et je dois vous remercier de m'y avoir fait songer. »

L'ayant assuré que je ne savais pas ce qu'il voulait dire, il déclara qu'il avait très-bien compris la raison pour laquelle je l'avais questionné, la veille au soir, sur la manière de se servir des mots d'*ella* et *voi*. J'avais sans doute voulu lui faire sentir qu'il avait pris une trop grande liberté en nous adressant la parole à la seconde personne, puisque cela supposait une familiarité qui, à son grand regret, ne pouvait pas exister entre nous. Ceci amena une explication, dans laquelle je m'efforçai de lui persuader que ma question avait été purement grammaticale, et que ce n'était pas à des compagnons de voyage à user de pareilles cérémonies. Cette déclaration satisfit complètement notre ami, et le léger

refroidissement que cet incident avait fait naître entre nous ne servit qu'à resserrer notre liaison. J'ai fait mention de cette circonstance, afin d'avoir l'occasion de remarquer que l'on fait toujours bien, avec les Italiens, de se servir de la troisième personne; et si, par hasard, la langue ne vous est pas assez familière pour cela, il faut au moins s'en excuser et demander la permission d'employer la seconde.

Dans la suite de la conversation, nous apprîmes que notre jeune ami était originaire de Ferrare, qu'il avait fait son droit à Bologne, et qu'il avait déjà pris le grade de docteur. Il avait parcouru l'Italie en divers sens, et connaissait parfaitement Rome et Naples. Il était versé dans la littérature de sa patrie; mais tout ce qui avait rapport aux pays étrangers et surtout à l'Allemagne lui était aussi inconnu que les îles de la mer du Sud. Il se rappelait d'avoir entendu prononcer les noms de Schiller, de Gœthe et de Klopstock; mais, de toute la littérature allemande, il ne connaissait que les idylles de Gessner et le roman de Werther. Quant à ce dernier, il en ignorait l'auteur quoiqu'il eût suivi les cours du célèbre polyglotte Mezzofante; aussi fut-il singulièrement étonné de nous trouver si instruits dans la littérature italienne. Il écouta avec beaucoup d'intérêt les détails que nous lui donnâmes sur celle de notre patrie; et ce sujet nous offrit une source inépuisable de conversation pour notre

voyage, d'autant plus que le signor Luigi (nom que nous donnerons désormais à ce jeune avocat) s'était essayé avec succès lui-même dans la poésie, et que non-seulement il nous récita les morceaux qu'il avait composés, mais qu'il improvisa encore des sonnets, des tercets et divers autres genres de poëmes.

Nous arrivâmes à Novi d'assez bonne heure; mais nous ne pûmes aller plus loin ce jour-là, le *vetturino* nous ayant annoncé qu'un de ses chevaux était malade, ce qui l'obligeait de rester en ce lieu. A cette occasion nous vîmes combien nous avions eu raison de mettre nos conditions par écrit; car à peine le lui eûmes-nous rappelé, qu'il promit de trouver un moyen, quel qu'il fût, pour que nous pussions continuer notre voyage. En attendant, nous profitâmes de notre séjour forcé à Novi, pour visiter les collines des environs et les ruines d'un vieux château, du haut duquel on nous fit voir les positions des armées françaises, russes et autrichiennes, lors de la grande bataille du 15 août 1799, où les généraux Joubert et Moreau furent battus par Suwarow, Kray et Mélas.

Pendant la bataille de Marengo, la ville de Novi avait aussi offert aux armées un point d'appui assez important; et déjà nous délibérions pour savoir si nous n'accorderions pas à notre voiturin un jour de repos, afin de visiter le théâtre d'un fait d'armes si remarquable; mais il fut décidé à l'unanimité que

la visite des champs de bataille n'entrait pas dans le plan d'un voyage pittoresque.

Nous ne quittâmes Novi qu'à cinq heures de l'après-midi, en nous dirigeant vers les sombres forêts de l'Apennin. Le temps que nous avions perdu ne nous permit pas d'atteindre la couchée désignée; de sorte qu'après avoir prolongé notre voyage jusqu'à cinq heures du soir, nous n'en fûmes pas moins obligés de nous arrêter dans une assez mauvaise auberge isolée. Si nous étions arrivés dans une voiture de poste, nous aurions difficilement trouvé à souper à une heure aussi avancée: mais, pour un voiturin, cuisine et cave s'ouvrent partout; quelques poulets furent réveillés à la hâte; du gibier et du poisson furent tirés du garde-manger, et en moins d'une heure notre table fut aussi bien servie que si nous avions été attendus depuis deux jours.

Pendant notre troisième journée, nous eûmes à traverser quelques passages assez difficiles dans les montagnes, qui nous rappelèrent l'hospice du mont Saint-Gothard; et nous parvînmes ainsi au point le plus élevé de cette partie des Apennins, entre Voltaggio et Campo-Merona, dans les environs du célèbre défilé de la Bocchetta, où un épais brouillard nous enveloppa.

Notre surprise fut d'autant plus agréable, lorsque, à la descente, nous vîmes devant nous la mer, le golfe et la magnifique ville de Gênes, formant un

immense amphithéâtre de maisons, de palais et d'églises dont la mer baigne le pied, et qui s'élève jusqu'à la région des nuages. Le plus beau soleil éclairait ce superbe paysage.

LETTRE LIX.

Variété des villes d'Italie. — Arrivée à Gênes. — Difficultés que nous éprouvons pour parvenir à notre hôtel de *Jamaïca*. — Première Promenade. — Rues étroites. — Privilèges des mulets. — Les obligeantes Génoises. — Le Port. — Le bruit des flots. — Les *Zanzare*. La Villa di Negro. — Le Paradis peut être le séjour de la douleur. — Le Jardin Pallavicino. — L'Eglise de Saint-Etienne. — La *Signoria*. L'Eglise de Saint-Laurent. — Le Saint-Gréal. — L'Arme sacrée. — La Queue d'âne. — La Colline et le Pont de Cariguan. — L'Eglise de Saint-Sébastien. — Proverbe génois. — Beau Clair de Lune.

Gênes, septembre,

Un voyage d'une planète à une autre n'offrirait peut-être pas à un voyageur autant de variété que celui d'une ville d'Italie à une ville voisine. Quel monde de beautés nouvelles et de nouvelle confusion Gênes ne nous présente-t-elle pas! Milan cesse, depuis ce moment, d'être pour nous un objet de comparaison.

Nous nous abandonnâmes à la direction de notre jeune Italien pour le choix d'une auberge, et il nous

conduisît, non sans quelques difficultés, mais pourtant heureusement, à l'hôtel de la Jamaïque. Dans une pareille ville, un étranger est réellement embarrassé; et sans le signor Luigi, quoique nous eussions déjà acquis quelque expérience, je ne sais comment nous aurions fait pour nous y retrouver.

Au lieu de nous conduire à l'hôtel que nous lui avions indiqué, le vetturino, à la rencontre duquel quelques commissionnaires connus s'étaient empressés de venir, nous mena à une auberge toute différente. En attendant, d'autres commissionnaires, ayant appris où nous voulions aller, cherchèrent sur-le-champ à s'emparer de nos effets, et forcèrent le cocher de s'arrêter. Nous le pressâmes alors de se rendre avec nous à la *Jamaïca;* mais plusieurs personnes, qui nous parurent dignes de foi et qui s'étaient approchées de nous, nous ayant assuré qu'il n'y avait aucune rue praticable pour une voiture qui conduisît au quartier du Port, nous nous vîmes obligés de descendre, nous et nos effets, au milieu d'une rue étroite et passagère, et entourés d'une foule de gens du peuple, qui se battaient pour savoir qui porterait nos malles. Bientôt cinq ou six d'entre eux les chargèrent sur leurs épaules, et les portèrent avec tant de rapidité que nous avions de la peine à les suivre. Toujours criant: *Alla Jamaïca!* nous parcourions une foule de petites ruelles, dont les maisons avaient six ou sept étages de haut, et

si étroites que, s'il avait plu, il aurait été impossible d'y ouvrir nos parapluies. Nous arrivâmes de cette façon à notre hôtel, à la porte duquel plusieurs *camerieri* vinrent au-devant de nous. Le signor Luigi nous précédait en qualité de quartier-maître; et, après avoir long-temps marchandé, il s'arrangea avec l'hôte pour la moitié du prix que celui-ci avait demandé, et arrêta trois chambres très-propres au *premier*, élevé de *soixante* marches. Il commanda aussi le dîner.

Cela fait, il fallut solder nos commissionnaires, dont chacun demanda à peu près la valeur d'un florin, quoiqu'il y en eût dont la charge n'avait été qu'un carton à chapeau. Ayant refusé de les satisfaire, ils nous dirent qu'ils y étaient autorisés par le *governo*. Nous demandâmes à voir leur tarif, qu'ils ne firent aucune difficulté de nous montrer. Il leur était, en effet, alloué de deux à trois francs pour chaque charge, bien entendu qu'il s'agissait de ballots de marchandises qu'ils porteraient du port à la ville haute. Il nous fallut encore avoir recours à notre drogman, le signor Luigi, pour nous délivrer d'eux; de sorte que, quoique nous fussions arrivés à Gênes par la voie de terre, nous eûmes, avant d'être tranquillement établis dans notre logement, plus de tempêtes à supporter que si nous étions venus par mer.

Pendant que mes compagnons de voyage s'occu-



paient de leurs premiers arrangemens, la curiosité me poussa dans la rue, afin de m'orienter un peu. Un de mes amis ne tarda pas à me suivre; et afin de sortir un peu des étroites et sombres rangées de maisons dont les toits se touchaient presque, nous nous mîmes à monter la côte, sans demander notre chemin, dans l'espoir de trouver quelque place où nous pussions respirer. Cependant les rues devenaient de plus en plus escarpées, au point que l'on a été obligé de faire des espèces d'escaliers tout particuliers à l'usage des mulets qui, du reste, vu leur utilité, prennent ici le pas sur tout le monde. Aussi, dans une de ces petites rues, un d'eux étant venu à passer, nous fûmes obligés d'entrer dans une maison pour lui laisser le chemin libre.

Nous montions et montions toujours sans trouver un point tel que nous le désirions, et nous avions déjà dépassé la citadelle, située à une assez grande hauteur, sans avoir autre chose devant nous que les toits et terrasses s'élevant en une ligne droite non interrompue. Il y avait une demi-heure que nous marchions, et nous désespérions du succès de notre première promenade, quand, sur la gauche de la citadelle, nous aperçûmes un balcon, garni d'un berceau de pampre, qui semblait nous promettre une belle perspective. Ce qui nous inspira plus de confiance encore, ce fut de voir une dame assise sous le berceau, un livre à la main. Nous prîmes

courage, et, tournant du mieux que nous pûmes un compliment en italien, nous demandâmes s'il ne serait pas permis de jeter du balcon de cette maison un coup d'œil sur la ville.

La jeune personne se leva sans nous répondre et disparut; nous nous préparions déjà à monter plus haut, quand une dame âgée parut à la fenêtre, et nous demanda ce que nous désirions. Nous répétâmes notre requête qui fut suivie d'un petit conseil de famille, après quoi la porte s'ouvrit à l'aide d'un cordon, et un jeune homme, le fils de la maison, se présenta; il nous conduisit, à travers plusieurs appartemens fort bien meublés, jusque sur le toit où se trouvait le berceau. Nous nous excusâmes auprès des dames, en ayant soin de remplir notre compliment d'autant d'*ella* qu'il nous fut possible d'y placer, et en observant que nous venions d'arriver à Gênes, que c'était notre première sortie, et que nous brûlions du désir de contempler cette ville superbe d'un point avantageux. Après cela, nous fûmes accueillis le plus poliment du monde: mère, fils et fille, auxquels se joignirent bientôt les domestiques de la maison, s'empressèrent de nous désigner les églises et les palais que nous voyions de près ou de loin, les maisons de campagne des environs, les côtes, les moles, le Phare, et en un mot tout ce qui méritait d'être vu et nommé. « Guglielmo, dit enfin la mère à son fils, il faut que tu conduises

ces messieurs étrangers sur le belvédère, afin de les faire jouir d'une vue plus étendue encore. »

Nous montâmes par un petit escalier étroit et sans rampe, pratiqué à l'extérieur de la maison, jusque sur le toit le plus élevé, d'où en effet la vue était magnifique. A notre retour sur le premier balcon, on nous présenta une assiette de raisin, et l'on nous pria d'attendre le retour du père qui regretterait beaucoup d'avoir manqué notre visite. Nous prîmes plaisir à contempler encore, pendant quelque temps, cette belle perspective; après quoi, nous nous retirâmes avec bien des excuses et des remerciemens, mais aussi avec l'assurance que nous serions toujours les bien-venus.

De retour à la Jamaïca nous trouvâmes nos amis qui nous attendaient pour dîner. Leur ayant raconté nos étonnantes aventures, le signor Luigi nous engagea fortement à ne plus sortir sans lui, attendu que les Génois étaient depuis long-temps le peuple le plus décrié de l'Italie, et il nous cita même des vers du Dante à l'appui de ce qu'il disait; mais nous ne manquâmes pas de prendre la défense des Génois, et surtout des Génoises.

Nous trouvâmes la table à notre gré, mais le signor Luigi nous recommanda bien de n'en rien faire paraître, puisque ce serait le vrai moyen d'être mal servis le lendemain. Aussi, l'hôte étant venu d'un air très-capable nous demander si nous étions con-

tens, notre ami ne manqua pas de critiquer tous les plats, ajoutant que si le lendemain on ne nous servait pas du *kraut* et du poisson nous quitterions la maison. L'hôte promit de faire tout son possible pour nous satisfaire, et s'empressa d'ajouter un plat au dessert, afin de calmer la colère de son difficile compatriote. Le soir nous nous rendîmes sur le port, où l'on jouit d'une promenade fort agréable sur un mur élevé construit en forme de quai le long des maisons : la mer était assez agitée. Le fanal était déjà allumé, quand nous entendîmes de loin un bruit qui ressemblait au roulement du tonnerre répété par les échos des rochers. Je ne doutais point que ce ne fût le canon que des vaisseaux de guerre étrangers tiraient à leur entrée dans le port. J'avais déjà compté vingt-cinq coups quand soudain il y en eut un si violent que le sol trembla sous nos pieds, et que je me figurai qu'un grand vaisseau venait de sauter en l'air. Mais au même instant je reçus sur la tête la décharge tout entière, et nous nous séparâmes effrayés. Or, cette décharge n'était autre chose qu'une vague qui nous atteignit à une hauteur de quarante à cinquante pieds, et nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des salves d'artillerie était le bruit des flots se brisant contre les rescifs avec tant de violence qu'ils semblaient vouloir se frayer une route jusque dans le milieu de la ville. Quelque ferme que celle-ci soit placée

sur son lit de granit, on a pourtant été obligé de construire en quelques endroits des gares dans le genre de celles que l'on fait chez nous pour rompre la force des glaçons. Ces gares sont des caisses de bois formées des plus forts madriers, remplies de pierres et en partie recouvertes de gros bois de construction. Ces caisses sont placées par longues rangées l'une à côté de l'autre, et quoiqu'elles soient enfoncées dans la mer à quinze ou vingt pieds du rivage, les flots ne laissent pas parfois de passer par-dessus et de venir battre le pied des rochers. Leur écume rejaillit souvent non-seulement jusque sur la promenade, qui, par cette raison, n'est pas très-fréquentée, mais encore jusqu'aux fenêtres du premier et même du second étage des maisons les plus voisines, quoiqu'elles soient certainement à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous ne reposâmes pas beaucoup la première nuit de notre séjour à Gênes. Ayant eu l'imprudence de laisser pendant la soirée les fenêtres de nos chambres à coucher ouvertes, la lumière y avait attiré un grand nombre de cousins de mer (*zanzare*). Ces insectes ne sont pas plus gros que les cousins ordinaires, mais leur piqûre est extrêmement venimeuse et fait venir de grosses cloches sur la peau. On s'en garantit en mettant au lit des rideaux d'une espèce de toile particulière et qu'on appelle *zanzarieri*; on les laisse fermés le jour comme la nuit.

On a encore un autre moyen qui est de dresser le lit dans une espèce de boîte ressemblant à nos garde-mangers, et dans lesquels on entre comme dans une cage. Je recommande à toute personne qui voyagera dans les ports de mer d'avoir soin de se munir de bons rideaux de lit.

Le lendemain matin nous déjeunâmes dans un café sur la *piazza dell' Annunziata*, où nous trouvâmes encore plusieurs compatriotes auxquels nous nous joignîmes ; de sorte que nous fûmes au nombre de dix pour parcourir la ville.

La matinée était belle, ce qui nous décida à commencer par visiter quelques jardins. Nous passâmes d'abord par la magnifique *strada Balbi*, célèbre par ses palais de marbre, et nous nous rendîmes à la *villa di Negro*. Le jardin s'élève en terrasses, sans pourtant que dans leurs dispositions on remarque une régularité intentionnelle. Plusieurs des saillies du rocher sont plantées de vignes où à l'ombre d'épais berceaux de pampre on jouit des points de vue les plus délicieux. Il nous fut difficile de quitter un si beau lieu. Que celui qui l'habite doit être heureux ! et pourtant quelques plantations et quelques inscriptions semblaient faire entendre que l'ancien ou peut-être même le propriétaire actuel se sentait mal à son aise à la vue d'une si vaste perspective, et qu'il se plaisait à cacher sa tristesse au sein des bois et des grottes les plus profondes. Des vers de Pétrarque,

gravés en divers endroits du rocher, donnaient à entendre qu'il avait éprouvé une perte fort sensible. J'y lus entre autres ceux-ci, en un lieu ombragé de lauriers et de cyprès :

Non la conobbe il mondo mentre l'ebbe
Conobbi l' io ch' a pianger qui rimasi.

(Tant qu'elle séjourna dans le monde le monde ne la connut point; moi je l'ai connue qui suis resté ici pour pleurer).

Quant à nous qui ne visitons des lieux si beaux que momentanément, et qui devons quitter ce paradis fleuri pour retourner dans les frimats du septentrion, il est impossible que nous ne trouvions pas quelques consolations à recevoir de temps en temps des preuves qu'un bonheur durable n'est pas plus le partage de ces pays que des nôtres.

Dans le jardin on voit les bustes de plusieurs grands hommes; là André Doria contemple la ville et la mer qu'il gouverna jadis, et Washington semble regarder à ses pieds la république par lui fondée.

Nous redescendîmes de la hauteur, et visitâmes la promenade de l'*Aqua sola* et le jardin *Pallavicini*, lequel, quoique situé un peu plus bas que la villa di Negro, jouit cependant d'une vue vaste et magnifique. La belle perspective fixa trop notre attention pour que nous pussions en accorder beaucoup à la collection de tableaux; aussi nous arriva-t-il à l'égard de nos études à Milan et à Gênes ce que nous

avions éprouvé la première année que nous fûmes aux universités de *Heidelberg* et de *Iena*, où avec les plus fermes intentions de suivre au moins cinq cours par jour, nous étions involontairement entraînés vers les vertes collines, les vieux châteaux et les cercles d'étudians, au point que ce ne fut que la seconde année que nous commençâmes réellement à profiter de notre séjour dans ces villes savantes.

Quand une fois à Gênes on s'est laissé aller au plaisir d'admirer les charmes de la nature, que du haut des montagnes on a contemplé d'un côté l'horizon sans bornes de la Méditerranée, et de l'autre les bosquets d'orangers; il n'est pas possible de se renfermer dans les sombres murs d'églises et de couvens pour étudier de vieux tableaux de saints dégradés et noircis. Une cathédrale de Milan aurait été seule en état de nous faire rentrer en nous-mêmes. Mais quant aux églises de Gênes, quoique éclatantes de marbres et de pierres colorées et couvertes de tapis de velours, nous ne nous y arrêtâmes pas long-temps, et nous n'y entrions même que quand elles se trouvaient par hasard sur le chemin qu'il fallait suivre pour nous rendre dans quelque superbe villa, dans quelque jardin ou dans quelque promenade publique.

Nous ne laissâmes pourtant pas d'y rencontrer souvent des objets intéressans; ainsi, par exemple, dans l'église de Saint-Étienne nous vîmes un superbe

tableau de Jules Romain représentant la lapidation du patron de l'église, tableau dont l'aspect restauré et le cadre neuf nous apprirent, à n'en pouvoir douter, qu'il avait fait le grand voyage du Musée Napoléon, d'où il était revenu en meilleur état qu'il n'était parti.

Le visa de nos passeports, formalité qui, à Gênes, n'appartient pas aux agrémens du voyage, nous appela à la *Signoria*, autrement dit *il palazzo ducale*. Cet édifice, ayant été entièrement renouvelé après l'incendie de 1777, ne conserve, comme de raison, aucun reste d'antiquité, et, depuis peu, on a remplacé les statues représentant les grands hommes de la République par des figures allégoriques dont les têtes et les bras sont en plâtre et le reste du corps en toile blanche empesée. Les seules vestiges des anciens temps que cette salle renferme sont quatre-vingts grandes et belles colonnes de marbre d'Espagne tacheté.

Quoique l'atmosphère que nous avions respirée dans les bureaux de la police nous fît éprouver bien vivement le besoin d'un air plus pur, notre laquais de place ne nous permit pas de passer devant l'église de Saint-Laurent sans avoir vu *il sacro catino*, trésor dont la valeur surpasse celle de la moitié de la ville. Déjà notre guide imprimé nous avait appris que le fameux saint gréal était conservé ici; et quoique nous ne fussions pas du nombre des chevaliers

de la Table-ronde, en notre qualité de membres de la société des chansonniers de Berlin, cette coupe si célèbre dans les festins de nos aïeux ne pouvait nous être indifférente. En attendant, l'histoire de ce vase qui est en verre de couleur verte, que pendant bien des siècles on a pris pour une émeraude orientale, est plus intéressante que la coupe elle-même. La tradition assure qu'elle fut dans l'origine apportée par la reine de Saba, comme un présent, au roi Salomon quand cette reine vint à Jérusalem pour admirer la sagesse de ce monarque. Les rois de Juda conservèrent cette coupe dans leur trésor, d'où elle n'était tirée qu'une fois par an à la cérémonie de la Pâque. Quand le royaume des Juifs fut détruit, Nicodème trouva moyen de s'en emparer, et, selon une autre tradition, Jésus-Christ ayant célébré la dernière Pâque dans la maison de ce même Nicodème, le Sauveur se servit à cette occasion du saint gréal. Après la passion de Notre Seigneur, Nicodème quitta Jérusalem pour se dérober aux persécutions des Pharisiens et se rendit à Césarée; et ce fut là qu'en 1107 les croisés ayant pris la ville d'assaut trouvèrent ce même saint gréal parmi le reste des trésors. L'immense butin qu'ils firent à cette occasion fut divisée en trois parts : l'une composée d'un énorme tas d'or et d'argent, la seconde d'une infinité de perles et de pierres précieuses, tandis que la troisième part n'était formée que de la célèbre coupe

toute seule. Les Génois ayant été de tous les croisés ceux qui s'étaient le plus distingués pendant le siége et qui étaient montés les premiers à l'assaut, obtinrent l'honneur de choisir les premiers, et leur choix tomba sur la sainte coupe, qui fut portée en grande cérémonie à la cathédrale de Saint-Laurent, où l'on construisit pour la placer une niche dans la sacristie que l'on garnit d'une porte en fer avec plusieurs serrures. Les clés de ces serrures furent confiées à des gardiens, appelés *clavigeri*, et qui étaient choisis parmi les hommes les plus distingués de la république. Une seule fois par an, le *sacro catino* était exposé publiquement; on le plaçait alors sur l'autel, un prélat le tenait par un cordon, et les *clavigeri* l'entouraient comme une garde d'honneur. Il était défendu, sous une amende de cent à mille ducats, et dans certains cas même sous peine de mort, de la toucher soit avec la main, soit avec de l'or, de l'argent, des pierreries, du corail, ou avec quelque matière que ce soit. On peut juger du prix que l'on y attachait, quand on saura qu'à l'époque du siége de la ville de Gênes par les Gibelins, en 1319, le *sacro catino* fut engagé au cardinal duc de Fiesque pour douze cents marcs d'or. Onze ans après, la ville remboursa cette somme et reprit son gage. Le Musée Napoléon acquit ce trésor à bien meilleur marché, mais malheureusement il y fut dépouillé non-seulement de sa généalogie, mais encore de sa

valeur comme pierre précieuse. L'Académie des Sciences démontra que cette prétendue émeraude n'était que du verre de fabrique orientale, grecque, égyptienne ou romaine. On a également mis en doute si ce vase était bien le même que ce saint gréal dont il est question dans l'histoire des chevaliers de la Table ronde, attendu que ce dernier n'avait pas servi au repas de la dernière Pâque, mais bien à recueillir par les mains de saint Joseph d'Arimathie le sang de Notre Seigneur sur la croix.

On voit encore dans l'église de Saint-Laurent un autre objet sacré : c'est une croix d'argent qui se conservait dans l'origine à Éphèse d'où elle fut transportée à Chio, et de là par la famille Zaccaria à Gênes, où l'on avait coutume de la porter en procession tous les ans, au 17 janvier, en souvenir de l'arrivée des bâtimens chargés de blé qui en 1591 mirent un terme à la grande famine. Une inscription grecque dit que cette croix, qu'elle appelle θειὸν ὅπλον (c'est-à-dire arme sacrée), a été faite par Barda, et qu'ayant été endommagée par le temps, elle a été réparée par Isaac, évêque d'Éphèse.

Notre cicérone, qui voyait avec plaisir l'intérêt que nous paraissions prendre à des objets si rares et si remarquables, nous dit : « Ces Messieurs auront encore bien des choses merveilleuses et extraordinaires à voir dans cette célèbre ville de Gênes; mais son plus beau trophée est toujours l'objet sacré que

les frères Augustins ont arraché aux mains des infidèles, »

« Les frères Augustins, demanda une des personnes de la société, auraient-ils été aussi aux croisades et se seraient-ils par hasard emparé des trois queues de cheval d'un pacha? »

« Vous avez deviné, Monsieur, interrompit le cicérone; je vois que vous connaissez bien l'histoire de cette célèbre ville. A la vérité ce n'est point une queue de cheval dont les religieux de Saint-Augustin se sont emparés, mais c'est toujours une queue, et la queue d'un âne; et de quel âne encore pensez-vous? Du plus célèbres de tous les ânes de la chrétienté, de celui sur lequel Notre Seigneur (et il se signa trois fois) entra triomphant à Jérusalem. J'ai entendu un jour un sermon d'un Augustin dans lequel il disait qu'il se faisait fort, à l'aide de cette seule queue, de traîner tous les chrétiens du monde dans la Jérusalem céleste. Malheureusement, il y a long-temps que je n'ai été dans cette église, et je ne sais pas si nous y trouverons encore cette précieuse relique, car ces coquins de Français nous ont enlevé plusieurs de nos objets les plus précieux, et Blucher ne nous en a renvoyé que la moitié; car ce vieux cosaque ou hussard, je ne sais lequel, en aura sans doute gardé une bonne partie pour lui. »

Nous tranquillisâmes notre guide et nous l'assurâmes que Blucher n'avait bien certainement pas

songé à priver les Génois de leur précieuse queue d'âne ; en attendant, plusieurs personnes de la société ayant proposé de se rendre sur-le-champ aux Augustins, nous entreprîmes sans plus de retard ce pélerinage.

Pour moi, je ne fus pas assez heureux pour voir cette précieuse relique, car étant entré avec mon ami Luigi dans une église qui se trouvait sur notre route, je m'arrêtai un peu trop long-temps devant un tableau et lui devant une jolie femme qui faisait sa prière; de sorte que quand nous sortîmes le reste de la société avait déjà gagné assez d'avance sur nous; nous les suivîmes à la vérité pendant quelque temps, mais étant arrivés dans un carrefour où cinq rues se croisaient, nous perdîmes tout-à-fait leur piste, et ce fut en vain que nous demandâmes aux passans le chemin de Saint-Augustin; ils ne nous donnèrent que des réponses ambiguës : ce que je regardai comme une punition que le saint m'iufligeait pour n'avoir pas voulu croire au miracle de sa queue d'âne.

Après avoir fait une infinité de détours, nous apprîmes que nous nous trouvions dans les environs du pont de Carignan dont la notice imprimée parlait comme d'une merveille unique dans son espèce. Nous nous empressâmes de nous y rendre. Une rue assez escarpée nous conduisit sur une vaste place au haut de la colline de Sarzane. Sur la colline de Cari-



gnan, qui est en face, s'élève l'église de Saint-Sébastien avec deux clochers, plus un grand et quatre petits dômes. Un pont célèbre unit les deux collines; il a été construit par le fils de la dame de Sauli qui avait fait bâtir l'église de Saint-Sébastien. Quand on regarde au-dessus de la balustrade du pont, on est surpris de l'étonnante hauteur des arches, sous lesquelles se trouvent des maisons de sept étages dont les toits n'atteignent pas encore le commencement du cintre. Malgré cela, le pont, qui n'a que trois arches, ne fait pas l'effet d'une grande et belle construction, ce qui provient surtout de ce qu'on ne le visite qu'à cause de la belle perspective de la mer et de l'air frais qu'on y respire dans les soirées d'été.

La galerie du dôme de l'église que nous avions devant nous, nous promettait une plus belle perspective encore, et nous ne manquâmes pas d'y monter. Nous y vîmes en effet un panorama tel que je n'en avais pas encore rencontré en Italie. L'histoire tout entière d'une république qui avait lutté pour l'empire des mers, s'offrait à mes yeux dans ce port conquis sur les flots que remplissait une forêt de mâts, dans ces tours, ces châteaux et ces palais qui couvraient le penchant des montagnes aussi loin que la vue pouvait s'étendre. C'était comme une ville fossile dans le squelette de laquelle je lisais ses annales comme le naturaliste lit la description d'un animal perdu, dans les ossemens qu'il retrouve ca-

chés sous la terre. Nous quittâmes le sommet de cette tour, fermement résolus d'y revenir le lendemain matin de bonne heure.

Au dîner, nous n'eûmes encore ni choucroute ni poisson; aussi la colère de notre Italien fut-elle grande; le *cameriere* s'excusa, en disant qu'il n'y avait pas eu de poisson au marché; et comme nous ne voulions pas croire que le poisson pût être si rare dans un port de mer, le garçon nous répondit : « Je vois bien que ces Messieurs ne connaissent pas encore la ville de Gênes, sans quoi ils sauraient qu'un vieux proverbe dit d'elle qu'on y trouve : *monte senza legno, mare senza pesce e donne senza vergogna* (une montagne sans bois, une mer sans poisson et des femmes sans pudeur).

« A quoi vous pourriez ajouter, interrompit le signor Luigi : *Gente senza fede* (des habitans sans foi); ce qui fait que je ne vous crois pas, quand vous dites que votre mer n'a pas de poisson. »

Le proverbe n'en est pas moins fondé; car, tandis qu'à Naples presque toute la population pauvre vit de la pêche, il est rare à Gênes de voir un pêcheur jeter soit une ligne, soit un filet.

Après le dîner, nous fîmes encore une promenade au port; il faisait un superbe clair de lune, et cet astre jetait une lumière enchantée sur les montagnes, la mer et la ville. Ce n'est que dans de pareils sites, que l'on comprend toute la beauté du clair de lune,

Cette fois, le *cameriere* avait pris les précautions nécessaires à l'égard des lumières, des fenêtres et des rideaux de lit, de sorte que, cette nuit, les *zanzare* nous laissèrent dormir tranquilles.

LETTRE LX.

Palais Durazzo. — Jardin Lomellino. — Le *Ciarlatano*. — La rue des Orfèvres. — *Marie Stuart* de Schiller. — Les Reines de la Halle. — Les Classiques et les Romantiques. — Les Marchandes de légumes font des gestes plus gracieux que les reines. — Visite à une Frégate sarde. — Le Port. — L'Arsenal. — Le Palais Doria. — Respect des Italiens pour le grand Frédéric. — Tombeau du chien Roldano. — San Francesco in Castelletto. — Confident malgré moi. — La Perspective panoramique. — Les Jeux. — Manière d'habiter les maisons. — Nous nous égarons. — Les Forgerons d'ancres. — Les Exactions des Consuls. — Les Voiturins. — Départ.

Gênes, septembre.

Ainsi que je me l'étais proposé, ma première sortie, ce matin, fut pour me rendre de nouveau au pont de Carignan et sur le clocher de Saint-Sébastien, où nos artistes vinrent aussi avec leurs portefeuilles. Il paraît moins difficile à un poète qu'à un peintre de renfermer en un cadre donné un si vaste tableau; aussi, pendant que notre peintre cherchait encore le point le plus favorable pour l'esquisse qu'il voulait

tracer, j'avais déjà choisi celui où ma veine poétique exhala, en plusieurs strophes, les sensations dont j'étais agité.

Après avoir échangé mutuellement notre travail, nous allâmes retrouver le reste de la société dans le café où nous nous étions donné rendez-vous, pour entreprendre de là un nouveau pèlerinage vers des palais, des églises et des jardins. On peut se faire une idée de la situation brillante où se trouvait la république, à l'époque de sa chute, quand on examine le palais du dernier doge Jérôme Durazzo : jamais bourguemestres ou sénateurs de nos villes libres et anséatiques n'ont possédé de pareilles demeures; jamais pareils escaliers de marbre n'ont conduit à leurs modestes appartemens ; de tels salons, de telles galeries de tableaux se chercheraient en vain à Hambourg et à Brême; ces terrasses, ces orangers, ces fontaines et ces statues n'ont rien qu'on puisse leur comparer à Francfort ou à Lubeck; et pourtant je parierais que la ville de Gênes donnerait volontiers la *strada Balbi* toute entière, pour jouir des libertés de nos villes anséatiques.

Le point de vue du jardin Lomellino est à peu près le même que celui de la terrasse où nous avions été bien si accueillis le jour de notre arrivée.

Nous fûmes témoins aujourd'hui d'une scène assez commune ici, mais tout-à-fait nouvelle pour nous. Nous trouvant sur la *Piazza amorosa*, nous

vîmes un brillant équipage, dont les harnois étaient d'or ou au moins dorés, ornés de houpes, de franges et de plumets, comme ceux des chevaux de traîneaux ou de tournois. Les domestiques s'accordaient bien avec l'attelage : deux écuyers conduisaient les fougueux chevaux ; le cocher, habillé comme un maréchal de France, tenait les rênes qui étaient de velours rouge ; deux heyducs se tenaient derrière avec de longues barbes et des bâtons à pomme d'argent. Dans la voiture, était assis un homme d'un peu plus de quarante ans, d'une figure agréable, très-élégamment vêtu avec un habit de soie brodé, deux longues chaînes de montre, une épée d'acier, de la poudre et des frisures, un claque sous le bras et un éventail dans la main gauche, duquel il s'éventait doucement. Le soufflet de la voiture était ouvert, et une foule de petites fioles d'or et d'argent, des plats, des bassins, des boîtes et des caisses de toute grandeur entouraient ce grave personnage. Il fit arrêter sa calèche au milieu de la place, appuya pendant quelques instans d'un air pensif la tête sur sa main, tandis que son coude reposait sur son genou, et attendit dans cette position que la foule entourât son équipage. Aussitôt que cette foule déguenillée et bruyante se fut un peu calmée, Don Magnifico se leva, et regardant autour de lui d'un air gracieux et affable, prit la parole en ces termes :

« La réflexion, nobles citoyens de cette célèbre

ville de Gênes, qui a reçu avec raison, dans tout le monde, le surnom de la fière, la superbe, la brillante; la réflexion, dis-je, est le plus beau privilège qui distingue l'homme de la bête. En conséquence, l'homme ne doit rien faire sans réfléchir. C'est par la réflexion que l'on a trouvé la pierre philosophale; c'est par la réflexion que l'on a calculé la quadrature du cercle; enfin, n'est-ce pas par la réflexion que votre célèbre compatriote et concitoyen Christophe Colomb a découvert un nouveau monde? A quoi ne doit-on pas s'attendre si vous continuez à réfléchir avec autant d'attention que vous l'avez fait jusqu'à présent? Certes, ce n'est pas le hasard ou une simple curiosité qui vous a conduits ici, mais bien plutôt la réflexion, peut-être même un décret du ciel, ou bien la volonté de notre bienheureuse Signora (ici il fit une profonde révérence, et les assistans élevèrent leurs bonnets); car, sans son appui, toutes les réflexions ne serviraient de rien. Moi-même qui, pendant plus de vingt ans, ai réfléchi, jour et nuit, sur l'art de rendre les hommes heureux, je ne dois mes faibles connaissances, je dis faibles, mais un homme moins modeste que moi les appellerait une science *stupenda*, je ne les dois qu'au secours de la bienheureuse mère de Dieu! (Nouvelles révérences et nouveaux signes de croix.) Or, comme je vois que vous avez non-seulement l'amour de la réflexion, mais encore celui de la dévotion, il est de mon de-

voir et en même temps de mon plaisir de m'occuper de votre bien-être corporel avec toute l'affection qu'un père peut ressentir pour ses enfans. D'après cela, si quelqu'un d'entre vous éprouve un mal quelconque, une incommodité, une maladie, une blessure de quelque nature que ce soit, ou à la tête, ou aux pieds, ou au cœur, ou à l'estomac, ou aux yeux, ou aux oreilles, ou aux dents, ou au poumon, ou au foie, ou à quelque partie du corps que ce puisse être, il n'a qu'à prendre quelques gouttes de ce spécifique, et il sera pour toujours délivré de son mal. »

Aussitôt hommes et femmes se pressèrent autour de la voiture, et se mirent à décrire en détail au *signor ciarlatano* tous les maux qu'ils souffraient; et lui, ouvrant à l'instant sa pharmacie, ainsi qu'une cassette divisée en plusieurs compartimens, et renfermant des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, se mit, avec autant de politesse et d'attention que s'il eût eu affaire à des princes, à administrer, sous la forme de breuvage, de pillules ou d'onguent, ses remèdes à ceux qui en avaient besoin, tandis qu'il faisait déposer, sur un plat d'argent, le paiement qui n'était que de la modique somme de 5 à 6 sous. Quand il vit qu'il ne se présentait plus de malades, il remballa ses boîtes et ses fioles d'un air fort pressé, et partit rapidement, comme s'il avait eu encore un long voyage à faire, ou qu'il fût attendu en quelque autre lieu avec impatience.

Nous traversâmes quelques rues étroites, impraticables pour des voitures, et avant d'arriver à notre auberge, nous nous arrêtâmes dans la rue des Orfèvres, où nous admirâmes le travail délicat d'une foule de bijoux de femme en filigrane.

Notre *signor ciarlatano* n'avait pas été aussi loin qu'on aurait pu le croire à la rapidité de sa course. A la première place sur laquelle nous passâmes, nous revîmes sa voiture entourée d'une nouvelle troupe de malades. Son discours fut, à peu de chose près, le même que nous avions déjà entendu, et nous eûmes encore occasion de l'entendre plus d'une fois les jours suivans.

Nous remarquâmes pourtant que le crédit de cet homme étonnant ne put pas se soutenir; car, à la fin, les patiens ne se présentaient plus, et son éloquente harangue ne fixait plus l'attention de personne.

Il nous fut impossible de manquer la représentation de la tragédie de *Marie Stuart* de Schiller.

Les doges de Gênes n'avaient guère songé à faire construire une brillante salle de spectacle. Napoléon ne s'en occupa pas davantage, et d'autant moins qu'à Gênes il n'avait pas été aussi bien accueilli qu'à Milan. Mais le roi régnant, qui y passe toujours une partie de l'année, a enfin donné à cette ville une salle parfaitement belle. Plusieurs fois, pendant le jour, nous avions traversé la place sur laquelle

elle est située, et qui a été agrandie à cette occasion.

La façade, à ne considérer que ses belles colonnes de marbre, peut passer pour magnifique; mais elle est un peu écrasée et confuse. L'ordonnance de l'intérieur ne laisse au contraire rien à désirer. On entre d'abord dans un vaste vestibule, duquel plusieurs escaliers conduisent aux diverses entrées; les rampes de ces escaliers sont ornées de bustes de poètes dramatiques, et l'on y voit Métastase, coiffé d'une perruque, à côté d'Euripide; le voisinage de Gozzi et de Plaute est moins choquant : mais Alfieri et Menandre se regardent comme s'ils n'avaient pas grand'chose de commun. Du reste, les têtes de ces poètes offrent ici de très-petites proportions, et ne servent guère que de point d'appui au public lorsqu'il monte l'escalier. Le parterre s'élève en amphithéâtre et est entouré de six rangs de loges, dans lesquelles on n'a point épargné les dorures et les couleurs voyantes.

Le public était assez nombreux et beaucoup plus attentif qu'à l'Opéra de Milan. En attendant, j'aurais eu bien de la peine à deviner que c'était la tragédie de Schiller que je voyais représenter, si je ne l'avais pas lu d'avance sur l'affiche, tant on avait maltraité le poète allemand pour le rendre supportable à un public italien. Il n'y avait que la scène de la querelle au troisième acte, que l'on avait laissée à peu près comme elle est, et ce fut aussi dans

cette scène que les deux actrices qui remplissaient les rôles de Marie et d'Élisabeth recueillirent le plus d'applaudissemens. Dans cette occasion, comme dans tout le reste de la représentation, nous pûmes juger de l'énorme différence qui existe entre le goût de l'Italie et celui de l'Allemagne. Ces deux actrices, qui excitèrent un si vif enthousiasme qu'elles furent forcées de reparaître immédiatement après leur grande scène, auraient été à Berlin non-seulement sifflées, mais infailliblement envoyées aux Petites-Maisons. Déjà, dans les scènes précédentes, Marie, à qui Schiller a prêté un caractère peut-être trop passif, avait montré une sorte d'extravagance; mais dans celle-ci elle devint une véritable furie, et Élisabeth ne lui céda en rien. Elles s'élancèrent l'une sur l'autre comme deux coqs; réculèrent, firent voler les queues de leurs robes, tantôt à droite, tantôt à gauche; grincèrent les dents, montrèrent les griffes comme des tigresses, frappèrent du pied, et tout cela en hurlant et en mugissant cent fois pis que les femmes de la Halle de Paris; au point que, sans exagération, les oreilles m'en tintèrent pendant plus d'un quart d'heure; et c'est là ce qu'on regarde ici comme le *nec plus ultrà* de l'action tragique!

Mon ami le Ferrarais en était aussi enchanté que les autres; et comme j'avais dû à sa complaisance une place dans la loge du consul de Toscane, j'eus occasion d'entendre de la bouche de plusieurs da-

mes le jugement le plus favorable sur cette représentation. On voulut savoir quel était mon avis, et je ne pus m'empêcher de répondre que rien ne me déplaisait plus que la vue d'une femme ivre, ajoutant que les actrices qui jouaient de cette manière les rôles des deux reines ne pouvaient manquer de l'être, puisque je ne pouvais pas croire que ce fût là *il costume delle donne italiane*.

« *Scusa*, *Signor*, me répondit sur-le-champ une des dames : Ces reines ne sont point italiennes, mais anglaises, et celles-ci, nous nous les figurons comme un peu barbares et romantiques. »

Ayant demandé si les rôles de Sémiramis, d'Alceste, d'Antigone et de Phèdre, étaient joués d'une manière aussi passionnée, on me répondit que c'étaient là des scènes *classiques* qu'il n'était pas permis d'offrir sous le même aspect. « Mais les pièces classiques, observa une autre dame, sont trop ennuyeuses; pour moi, je suis tout-à-fait pour le romantisme. »

Je retrouvai donc en Italie la querelle qui, depuis quelques années, divise le monde littéraire à Paris; et il paraît qu'ici comme là, Schiller est, du moins pour la poésie dramatique, le type d'un des deux genres.

Le lendemain matin une dispute assez animée m'appela à ma fenêtre, et déjà je croyais entendre de nouveau les deux reines; mais cette fois ce n'étaient que deux marchandes de légumes; il s'agis-

sait d'un panier de choux qu'un paysan avait apporté pour vendre, et sur lequel l'une et l'autre élevaient des prétentions; et je puis certifier qu'elles offrirent dans leurs mouvemens beaucoup plus de convenance que les deux actrices, surtout quand elles levaient les bras; ce qu'elles faisaient avec une grace qui aurait pu servir de modèle à des sculpteurs. Cette fois, la comparaison entre elles et nos marchandes de Francfort ou de Berlin, fut tout-à-fait à l'avantage des Italiennes. Ainsi, par exemple, le geste favori des Allemandes est de mettre les poings sur les hanches, ou, tout au plus, de se menacer avec un poing fermé; mais jamais elles n'ouvrent en même temps les deux mains en avançant les deux bras, geste parfaitement antique, et que nous retrouvâmes ici dans toute sa pureté.

Grace à l'obligeance de notre ami l'Italien, nous avons fait aujourd'hui une très-agréable excursion par le port, jusque sur la rade, où nous avons visité une frégate sarde qui y est mouillée. Un officier de la marine royale vint nous chercher dans une chaloupe avec douze rameurs, dans laquelle nous traversâmes une double rangée de bâtimens marchands qui étaient à l'ancre dans le port. Le capitaine, instruit d'avance de notre visite, nous reçut de la manière la plus polie, et nous fit voir en détail tout l'intérieur de son vaisseau, dont nous ne pûmes assez admirer l'ordre et la propreté. A notre retour,

nous nous promenâmes pendant quelque temps sur la mer, afin de jouir du beau point de vue qu'offre de là la ville, après quoi nous allâmes voir les travaux qui se font maintenant au vieux môle, et qui donnent, sans contredit, la plus haute idée du pouvoir que l'homme est en état d'opposer à la fureur des élémens. En passant devant le Lazareth, nous nous félicitâmes de n'être pas obligés d'y rester pendant trois ennuyeuses semaines. Nous traversâmes de nouveau les vaisseaux marchands dans le port, que l'on pourrait comparer à une forêt de sapins dont les chenilles auraient dévoré toute la verdure et l'écorce. Plusieurs galères sur lesquelles les malheureux condamnés chantaient en battant la mesure avec leurs chaînes, et le mugissement des flots, ne causaient pas une impression fort agréable dans cette partie du port. Notre journée étant consacrée à la mer et aux objets qui y ont rapport, nous allâmes encore visiter la douane, la banque de Saint-Georges et l'arsenal. A la banque nous vîmes une de nos anciens compatriotes dans une situation fort embarrassante; c'était une aigle impériale qu'un griffon génois tient, en même temps que la louve de Pise, entre ses serres. Au-dessous est écrit ce distique latin:

Grivus ut hos angit
Sic Genua hostes frangit.

(De même que ce griffon étrangle ces deux animaux, ainsi Gênes déchire ses ennemis).

Ce groupe en marbre se rapporte, dit-on, à une victoire remportée par les Génois sur les Pisans alliés avec l'empereur Frédéric II. A l'arsenal, on nous montra, comme une grande curiosité, le *rostrum* d'un ancien navire retrouvé en curant le port. Autrefois on montrait aussi en ce lieu une quantité d'armes prises sur les Turcs, ainsi que les cuirasses de trente-deux dames génoises qui avaient *formé le projet* de se croiser pour combattre les infidèles.

Il nous restait un quartier de la ville à visiter, qu'il ne pouvait pas nous être permis de négliger, c'est-à-dire la place qui est devant la porte Saint-Thomas, où se trouve le palais du célèbre *André Doria*, et puis le phare. Pendant notre route, nous entrâmes dans quelques autres palais et églises, de sorte qu'en arrivant sur le balcon du palais Doria, d'où la vue s'étend, par-dessus une terrasse ornée d'une fontaine, jusque sur la mer, nous nous y reposâmes avec une satisfaction et une tranquillité, dont peut-être le fameux propriétaire de ces lieux ne fut jamais assez heureux pour jouir. N'étant encore que simple particulier il entretenait déjà une flotte de vingt-deux galères qui lui valut l'honneur de voir les empereurs, les rois et les républiques, se disputer sa faveur. Dans les commencemens, attaché au parti du roi de France François Ier, il fit beaucoup souffrir Gênes, sa patrie; mais plus tard son patriotisme triompha des belles promesses du roi; il consacra ses services à la ville,

se joignit à l'empereur Charles-Quint, et chassa les Français de Gênes. Ses concitoyens reconnaissans lui conférèrent le titre de père et de sauveur de la patrie, l'élurent pour doge, et lui bâtirent ce palais. Il eut de grands et nombreux combats à soutenir avant de pouvoir, dans un âge avancé, contempler en repos la mer, la flotte, le port et la ville qu'il gouvernait. Quant à nous, ce lieu nous offrit encore un exemple de l'intérêt que les souvenirs historiques ajoutent aux sites déjà les plus beaux par eux-mêmes. Sous ce rapport, il n'en est pas des objets réels comme d'un tableau représentant un paysage; dans ce dernier cas on n'aime pas que l'attention soit distraite par des objets étrangers au sujet.

Nous descendîmes dans le jardin, où nous vîmes dans un bassin une statue de Neptune, le trident à la main et entouré de tritons et de nymphes. C'est le vieux doge lui-même qui est représenté sous la figure du dieu des mers. C'est de là qu'il conduisit un jour Charles-Quint à bord d'une galère où il lui offrit le plus magnifique banquet qui ait jamais été donné sur la mer. On ne s'y servit que de vaisselle d'or et d'argent; et, afin que personne ne pût jamais se vanter d'avoir mangé dans la même assiette ou touché au même plat que l'empereur, le doge, après le repas, fit jeter tout le service à la mer en présence de son convive étonné. Nous ne fûmes pas moins surpris que l'Empereur ne l'avait été de cette

prodigalité si peu d'accord avec le caractère italien; mais notre étonnement cessa quand on nous eut appris que le doge avait eu la précaution de faire tendre d'avance près du vaisseau des filets dans lesquels on repêcha toute cette précieuse vaisselle aussitôt que l'Empereur fut parti.

Au milieu de la magnificence qui règne dans tous les appartemens de ce palais, on remarque surtout les tableaux et les plafonds de Perino del Vaga. De l'autre côté de la rue s'élèvent en terrasse les jardins du palais, et, en les voyant, je me rappelai involontairement les terrasses de Sans-Souci que l'on ne peut jamais parcourir sans songer au héros qui les monta si souvent, les mains croisées derrière le dos et suivi de son lévrier favori, s'arrêtant de temps en temps, plutôt pour se reposer que pour contempler des lieux qu'il connaissait si bien. De même ici je me figurais le vieux doge se reposant sur les terrasses de son jardin et jetant de là un regard sur les flots et sur le monde à ses pieds.

« Certes, dis-je à mon guide, votre Doria était un grand homme; croiriez-vous que même dans mon pays on se sert souvent du juron *Tonnerre et Doria!* »

« C'était notre *gran Federico!* » fut la réponse qu'il me fit; et j'avoue qu'elle était si bien d'accord avec mes propres réflexions, qu'il semblait que cet homme s'était mis en rapport magnétique avec moi.

J'ai appris depuis que Frédéric le Grand est le héros de prédilection des Italiens; il paraît en une foule d'occasions sur leur théâtre, et leurs grammaires sont remplies d'anecdotes de sa vie. Sur une hauteur nous vîmes une statue de Doria sous les traits de Jupiter, mais ayant à ses pieds un chien de chasse en place d'aigle, et voici la singulière inscription qu'on lit sous ce monument :

« Qui giace il gran Roldano, cane del principe Gio. Andrea Doria, il quale per le molta sua fede e benevolenzia fù merilevole di questa memoria, e perchè servì in vita sì grandamente ad ambedue le leggi, fu anco gindicato in morte doversi collocare il suo cenere appresso del sommo Giovo, come veramente degno della reale custodia.

« Visse XI anni e X mesi, mori in settembre del 1615 gior. 8 ora 8 della notte. »

(Ci-gît le grand Roldano, chien du prince Jean-André Doria, lequel a mérité ce souvenir par sa grande fidélité et bonté; et ayant, pendant sa vie, si bien rempli ces deux lois, il fut jugé digne, après sa mort, d'avoir sa cendre placée à côté du puissant Jupiter, comme étant le gardien le plus sûr de sa royale personne. Il vécut onze ans et dix mois, et mourut le huitième jour du mois de septembre de l'an 1615, à huit heures de nuit).

Ayant raconté à notre guide que le grand Frédéric avait aussi beaucoup aimé les chiens et avait fait élever aux siens plusieurs monumens à Sans-Souci, il me demanda sur-le-champ si c'était là que reposait cette Thisbé qui avait eu l'instinct de ne pas trahir son royal maître caché sous un pont.

Pendant que mes amis visitaient un second palais

Doria où nos dessinateurs prenaient des vues, le désir de jouir d'une perspective plus étendue m'engagea à monter vers une église qui s'appelait je crois *San Francesco in Castelletto*. Le chemin du paradis ne saurait être plus difficile que le sentier escarpé qui y conduit, et qui, pavé en pierres plates qui brûlent les pieds, n'offre pas un arbre pour vous ombrager, pas un appui pour la main, pas un banc pour se reposer. Après m'être rafraîchi pendant quelques instans sous les platanes du cimetière, d'où j'admirais déjà une perspective qui me récompensait amplement de la peine que j'avais prise, j'entrai dans l'église, pensant n'y rencontrer personne, ou du moins un petit nombre seulement d'âmes pieuses qui n'avaient pas craint de braver la difficulté de la route; mais, à mon grand étonnement, j'y trouvai de nombreux fidèles, surtout beaucoup de jeunes gens. Je ne tardai pourtant pas à découvrir que ce n'était pas précisément le désir de prier Dieu qui les avait attirés en ce lieu, et je reconnus aux regards furtifs d'intelligence que les jeunes dévots se jetaient, que le véritable objet de leur adoration n'était pas sur l'autel. Je fus moi-même, malgré moi, le confident d'une aventure assez singulière.

Je me tenais à côté de deux dames, l'une vieille et l'autre jeune, qui s'étaient agenouillées sur le marbre du pavé, où elles priaient avec une ferveur extraordinaire. En se retirant, la plus jeune laissa

tomber de son livre une image de saint, et moi, avec ma galanterie habituelle, je m'empressai de la ramasser pour la lui rendre. Cependant je m'aperçus que mon action l'avait embarrassée et qu'elle ne paraissait avoir aucune envie de reprendre son image. J'étais encore indécis sur ce que je devais faire, quand une figure à moustaches et à gros favoris, qui jusqu'alors était restée cachée derrière une colonne, s'avança et me regarda d'un air moitié amical et moitié courroucé. Je compris sur-le-champ ce qui en était; et plaçant l'image dans mon chapeau, je portai la main qui le tenait derrière le dos. Quand je regardai de nouveau mon chapeau, l'image n'y était plus. L'office terminé, la figure à moustaches s'approcha de moi, me remercia du service que je lui avais rendu, me rendit sa carte en me demandant la mienne, et me dit qu'elle serait trop heureuse de pouvoir à son tour m'être agréable à quelque chose. Elle s'empressa ensuite de suivre sa signora, et moi je priai le sacristain de me conduire au haut du clocher, d'où je comptais jouir d'une des plus belles perspectives du monde.

« Vous n'avez sans doute pas envie, me dit mon guide, de monter là-haut où il n'y a que des hiboux et des oiseaux de proie, et où vous courez grand risque, n'ayant pas d'ailes, de vous casser le cou? »

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que j'obtins de lui qu'il me précédât sur l'escalier délabré

qui conduisait à l'horloge. Plus loin, il n'y avait plus qu'une échelle chancelante que je fus obligé de monter seul. Quoique, sur le toit découvert et fort mal entretenu, je fusse exposé à tous les vents, je ne laissai pas d'y demeurer, pendant quelques instans, avec beaucoup de plaisir.

A ma droite, j'avais la côte occidentale *(riviera di Ponente)*; sous mes pieds, le phare, le palais Doria avec ses jardins; plus loin, le port dans lequel un vent favorable amenait aujourd'hui un grand nombre de vaisseaux. La ville, avec ses rues étroites, ressemblait à une carrière avec de profondes coupures, ou bien à un labyrinthe dont, même à vue d'oiseau, on ne pouvait suivre les détours sinueux. Plus haut, vers les montagnes, où commencent les jardins et les maisons de plaisance, la vue est plus agréable, et elle continue à l'être sur la gauche, vers la *riviera di Levante*. Je reconnus plusieurs sites que j'avais déjà visités, et, entre autres, le pont de Carignan et les tours de Saint-Sébastien, d'où, à la vérité, je n'avais pas contemplé un aussi vaste panorama que celui qui s'offrait en ce moment à ma vue, mais où, en revanche, une position plus commode m'avait permis de demeurer plus long-temps.

Dans le vestibule de l'église, je trouvai plusieurs tableaux offerts au saint patron, pour des périls surmontés en voyage, mais c'étaient en général des croûtes; dans l'intérieur, je vis plusieurs ouvrages

de l'école de Gênes, et, dans le nombre, deux tableaux qui avaient fait le voyage de Paris.

En rentrant à la maison, je m'arrêtai sur plusieurs places publiques, afin d'examiner divers jeux qui étaient nouveaux pour moi. Je trouvai les gens d'un certain âge, à Gênes, moins ardens au jeu que je ne m'y étais attendu, d'après ce que j'avais entendu dire des Italiens ; mais il paraît que ce n'est qu'à Rome et à Naples que j'apprendrai à les connaître sous ce rapport. Ici je n'ai vu jouer que des enfans; leurs amusemens sont la balle ou le grand *palone* rempli d'air, qu'ils lancent à l'aide d'un tambourin de la grandeur d'une assiette, et dont la peau est plus tendue que celle d'un tambourin ordinaire.

Je passai devant la maison où le chancelier d'état, prince de Hardenberg, ferma les yeux. Il était digne de mourir dans la ville d'André Doria; car lui aussi fut le libérateur de sa patrie.

Notre ami l'Italien eut enfin aujourd'hui le bonheur de manger à son dîner un plat de poisson frit dans l'huile; mais, quant à la choucroûte qu'il avait tant demandée, on n'avait pu lui en procurer. Comme nous n'avions pas encore vu le pont de Carignan d'en bas, il fut décidé que notre promenade serait dirigée de façon à y passer. Ce pont fait un bien plus grand effet d'en bas que d'en haut; les maisons à sept étages, au-dessus desquelles il s'élève, offrent une échelle d'après laquelle on est en état

d'en calculer l'immense hauteur, qui d'en haut, au contraire, se rapetisse par un effet naturel de la perspective. Il y avait, cependant, un petit nombre de maisons qui dépassaient encore le pont, et celles-ci avaient dix ou même onze étages. On pourrait croire que la chaleur doit engager les habitans à demeurer principalement dans les plus bas; mais c'est tout l'opposé, sans doute à cause de l'air étouffé qui règne dans les rues étroites. Dans beaucoup de maisons, les étages inférieurs restent entièrement vides, ou ne sont occupés que par des ouvriers qui y ont établi leurs ateliers. Du reste, ils font tout leur ménage dans la rue, y cuisent leurs alimens, prient, mangent et font la sieste, ne se retirant dans l'intérieur des maisons que pendant quelques heures de la nuit. Dans l'hôtel où je loge, les étages du bas sont abandonnés, de sorte que, comme je l'ai déjà dit, il me faut monter soixante marches pour arriver au premier étage habité, où se trouve ma chambre.

Nous étions trop près de l'église de Saint-Sébastien, pour pouvoir résister au désir de contempler un beau coucher du soleil du haut de son clocher, et nous y montâmes, bien qu'un importun enfant de chœur nous obligeât, chaque fois, de payer deux lire par personne pour jouir de ce panorama.

La lune étant pleine, nous projetâmes encore une promenade sur la mer. Nous étions si près du port que nous ne doutions pas qu'il ne nous fût facile

d'en trouver le chemin tout seuls; et dans le feu de la conversation, nous n'avions pas songé à demander celui qu'il fallait prendre pour y arriver le plus vite. Tout à coup nous nous vîmes entourés de murs et de jardins; plusieurs routes que nous avions essayées ne nous avaient conduits qu'à des portes fermées, et, pour comble de malheur, nous avions perdu la trace de celle que nous avions suivie pour venir. Le plus inquiet d'entre nous était notre ami Luigi, qui ne nous entretenait que d'histoires d'assassins et de raccoleurs de mer, que nous courions risque de rencontrer dans ces lieux solitaires. En attendant, comme nous entendions de temps en temps le bruit des flots battant contre le rivage, nous en suivîmes le son; et, après de longs et pénibles efforts, nous trouvâmes enfin un sentier qui nous conduisit près de la mer. La lune se levait en ce moment, et à l'extrémité de l'étroite ruelle formée par des murs, nous vîmes la longue et tremblante traînée de lumière qu'elle jetait sur les eaux.: nous la saluâmes comme notre libératrice. Notre promenade sur le bord de la mer nous dédommagea bien des sombres et ennuyeux détours que nous avions suivis pour y arriver. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes nous décider à quitter un si beau spectacle.

Mais, avant de pouvoir rentrer à la maison, nous étions destinés à nous égarer encore une fois dans

les rues étroites des forges aux ancres, dans lesquelles, comme dans le chemin couvert d'une forteresse, nous ne trouvions aucune issue à droite ni à gauche, tandis que les étincelles qui sortaient de tous les côtés de ces forges nous enveloppaient de feux qui ressemblaient à ceux du purgatoire. Il faut convenir que de tous les ouvriers de Gênes, il n'y en a point qui soient aussi assidus au travail que les forgerons. Ils se lèvent avant le soleil, ne se reposent pas même dans la plus grande chaleur du jour, et battent encore le fer long-temps après que la nuit est tombée.

Le lendemain fut consacré à l'excursion sur la mer que nous avions manquée la veille, ainsi qu'aux divers préparatifs de notre départ, parmi lesquels les plus désagréables furent sans contredit le visa de nos passeports et l'arrangement à faire avec un nouveau voiturin. C'est à Gênes que le voyageur commence à avoir un avant-goût des exactions des consuls et envoyés des petits états de l'Italie. Il nous fallut d'abord faire viser nos passeports dans trois bureaux sardes; puis on nous renvoya aux consuls de Toscane, de Lucques et de Rome; car ces Messieurs s'entendent comme larrons en foire. Chacun d'eux exige un écu, et la police ne donne son dernier visa que quand ils sont tous satisfaits. Si l'on charge son laquais de place de faire ce qui est nécessaire, on peut, à la vérité, être assez sûr qu'il ne comptera pas plus qu'il n'a réellement payé; mais, d'un

autre côté, on a le désagrément qu'il va chercher tous les agens diplomatiques dont il ait jamais entendu parler, et l'on paie par ce moyen le visa pour des pays dans lesquels on ne songe pas à mettre le pied. Il faut ensuite payer la peine extraordinaire de cet homme, de sorte que dans les villes d'Italie, à l'exception de celles de la Lombardie autrichienne, le visa du passeport coûte depuis cinq jusqu'à huit écus. Quoi qu'il en soit, il vaut toujours mieux charger de cette ennuyeuse affaire l'hôte ou son domestique de place. Les Italiens sont, du reste, soumis à cet égard aux mêmes désagrémens que les étrangers. J'en vis un exemple avec mon ami Luigi. Il avait pris son passeport à Ferrare pour aller et venir, ce qui n'empêcha pas que le consul romain n'exigeât de lui huit à dix lire pour le viser; mais aussi il eut le plaisir de crier pour son argent. Si, dans un bureau prussien ou français, un voyageur osait se mettre dans une colère aussi inconvenante que celle à laquelle mon Ferrarais se livra, on aurait trouvé moyen de le faire taire; mais ici le secrétaire se contente de crier plus fort que lui et d'empocher en définitive son argent.

Nous éprouvâmes aussi bien des désagrémens avec nos *vetturini*. Comme il n'y a pas de diligence sur la route de Gênes à Pise, ils n'ont point de concurrence à craindre; et sont, d'après cela, horriblement exigeans; ainsi ils commencèrent par nous

demander quatre napoléons par place, quoiqu'il ne faille que trois jours pour faire la route. J'eus bientôt fait la connaissance de tous les vetturini de la *piazza dell' Annunziata*, et ils s'entendent si bien que les étrangers sont obligés d'en passer par où ils veulent. Mais l'arrivée du bateau à vapeur, qui va à Livourne et à Naples, les rendit un peu plus raisonnables. Nous obtînmes une voiture à quatre places, à raison de cent quarante francs, et nous quittâmes Gênes le 14 septembre.

LETTRE LXI.

Belle route de Gênes à Pise. — Nervi. — Recco. — Chiavari. — Les trois Mages et saint Joseph. — La spirituelle Chiavarèse. — Sestri di Levante. — La Spezzia. — La Source d'eau douce au milieu de la mer. — Nous quittons le territoire sarde. — Fra Diavolo. — Les Carrières de Carrare. — Lavenza. — Massa. — Notre entrée triomphale. — Contraste de culture.—Les Enfans intelligens.—Imposante armée. — Commandant allemand. — Le Bourgeois naturaliste. — L'Auberge isolée.

Pise, septembre.

La route de Gênes à Pise, en suivant le rivage de la mer, passe pour être une des plus belles du monde; et, quoiqu'elle traverse des régions très-sauvages de la chaîne des Apennins, il s'y trouve plusieurs points si uniques dans leur genre, que ceux qui ne l'ont point parcourue ignorent quelques-uns des plus beaux paysages de l'Italie. Le premier site remarquable, que nous vîmes aujourd'hui, fut à Nervi, petit bourg sur le bord de la mer, où les habitans de Gênes ont l'habitude de

faire souvent des parties de plaisir. Plusieurs gens riches y ont des maisons de campagne où ils passent l'été, et dans les jardins nous vîmes des plantations d'orangers et des citronniers, en plein air, tout chargés de fruits, et tels que nous n'en avions pas encore rencontré. La dernière belle perspective que nous eûmes du golfe et de la ville fut à treize milles de Gênes, sur la montée escarpée, près de Recco. Le penchant de la montagne est planté d'oliviers, de châtaigniers et de pins; et, du milieu de la verdure brillante des vignes et des orangers, s'élève çà et là un sombre cyprès. Sur la grève est construit un château avec des tours crénelées, qu'on dirait être la demeure du roi de l'Océan; il est entouré de rochers sourcilleux et de flots écumans. Près de Chiavari, on descend presque sur le bord de la mer; la situation de cette petite ville est riante, ses rues sont propres, et les habitans jetèrent sur nous des regards à la fois curieux et bienveillans, en nous voyant entrer chez eux à pied et dans un costume assez bizarre.

« Pour qui nous prenez-vous? » dit mon ami à une belle femme qui était assise devant sa porte, filant et berçant son enfant sur ses genoux.

— « Si vous n'étiez pas quatre, répondit-elle d'un air malin, je vous prendrais pour les trois Mages venus d'Orient. »

— « *Da vero*, dit Luigi, vous avez deviné; car

le quatrième est saint Joseph, et nous venons vous faire la *reverenza.* »

— « En ce cas vous vous adressez mal, reprit la spirituelle Chiavarèse : Montez toujours la rue, et quand vous verrez une maison avec un bœuf et un âne attachés devant la porte, c'est là qu'il faudra que vous entriez. »

Nous la remerciâmes de ces renseignemens, et nous continuâmes notre chemin qui suivait toujours le rivage de la mer. Nous n'avions pas encore vu la terre et les eaux dans une union si intime : point de mur, point de digue n'empêchaient les flots d'arriver jusqu'au bord des haies, dont les jardins plantés de vignes, d'oliviers et d'orangers, étaient enclos ; pourtant les bois épais de roseaux qui régnaient sur la gauche de la route annonçaient que la mer couvrait parfois ces rivages.

Nous couchâmes, cette nuit, à Sestri di Levante, petite ville baignée également par les flots de la mer, où nous trouvâmes une très-bonne auberge appelée *Europa.* Le beau clair de lune nous engagea à faire une promenade avant de nous coucher, et les belles collines que nous vîmes s'élever à notre gauche nous firent regretter que nous fussions obligés de repartir de si grand matin.

Le lendemain nous eûmes, pour la première fois, une montagne difficile à gravir. Les vignobles, les plants d'oliviers et même les châtaigniers disparu-

rent; les montagnes sont ici inhabitées et incultes, et nous pûmes juger de la grande hauteur à laquelle nous étions parvenus, par la vaste perspective qui se présentait à nous : nous voyions très-distinctement, au bord de l'horizon, les montagnes couvertes de neige de la Corse.

A trois heures de l'après-midi nous arrivâmes à la Spezzia, et nous ne demandâmes pas mieux que d'accéder à la proposition de notre voiturin, de passer la nuit en ce lieu, et de lui accorder en conséquence une demi-journée de plus que le temps convenu pour notre voyage. Nous avions déjà admiré, du haut de la montagne, la délicieuse position de la ville située dans une riante plaine, et qui offre tous les charmes que l'imagination la plus brillante puisse se figurer. La mer s'avançant dans les terres forme une baie profonde, entourée de hautes collines de verdure; à l'extrémité de la rive occidentale, se trouve un fort construit par Napoléon, ainsi que le Lazareth, établissement que l'on préfère de beaucoup à celui de Gênes, à cause de sa position aérée et salubre. La route qui descendait de la montagne traverse des plants d'oliviers et des vignobles, auxquels plus bas se joignent des orangers et des figuiers. Nous descendîmes dans une auberge; et, après avoir chargé le *vetturino* de nous procurer un bon souper, nous allâmes nous promener sur le port, où nous vînmes faire, sous une allée de beaux

arbres, les préparatifs d'une foire. Nous montâmes dans une barque, et nous nous fîmes conduire vers une singulière beauté naturelle : c'est une source d'eau douce qui jaillit du fond de la mer, et repousse sur un espace assez considérable l'eau salée qui l'entoure. Nous nous promenâmes pendant une heure dans la baie, après quoi nous retournâmes au rivage, les voiles déployées et par un beau clair de lune.

Sur les routes fréquentées, il est très-avantageux d'arriver les premiers à l'endroit où l'on va passer la nuit, parce qu'on peut alors choisir à son gré les meilleures chambres ; aussi étions-nous toujours prêts à partir le matin d'aussi bonne heure que le désirait notre *vetturino*. En conséquence le lendemain, dès trois heures du matin, nous étions en voiture ; car, bien que nous n'eussions pas l'espérance d'atteindre Pise avant la nuit, du moins voulions-nous approcher du but le plus qu'il nous serait possible.

La sortie du territoire sarde fut plus facile que n'en avait été l'entrée. Nous traversâmes la forteresse de Sarzane à pied, sans que personne nous adressât la parole, pendant que notre voiture faisait extérieurement le tour de la ville. A peu de distance en deçà des frontières, nous fûmes joints par un homme que je n'aurais pas volontiers rencontré seul. Il n'était vêtu que d'une jaquette et d'une culotte de drap

brun grossier, qui paraissait être un mélange de poil de chèvre et de crin, et qui s'accordait parfaitement avec sa physionomie basanée et de mauvais augure. Pour coiffure, il avait un feutre qui offrait les débris glorieux du schakos d'un soldat français. A sa ceinture, il portait un instrument qui, vu sa forme, aurait pu passer pour une hache d'arme, mais qui en réalité était une serpette de vigneron. En voyant notre signor Luigi, couvert d'un manteau écossais, traverser à grands pas un sentier qui passait par des champs, et que notre nouveau compagnon nous avait recommandé comme conduisant à la ville par un chemin plus court, je crus réellement assister à une scène du Quentin Durward de Walter Scott. Quelque intéressantes que fussent les carrières de marbre de Carrare, qui se trouvaient à peu de distance de notre route, nous n'avions malheureusement pas de journée à sacrifier pour faire ce détour, et nous nous dirigeâmes par conséquent eu droite ligne vers Massa. Dès Lavenza on trouve les impostes des portes et des fenêtres, même dans les maisons les plus modestes, faites de superbe marbre de Carrare; il n'y a pas jusqu'aux auges à l'usage des animaux les plus immondes, pour lesquelles on n'emploie cette précieuse pierre. Le pavé inégal de la route nous fatigua si fort par ses cahots, que nous fûmes encore obligés de descendre de voiture, et d'entrer en ville par un chemin de traverse, entre des oliviers. Les

habitans de Massa n'auraient pas de grands frais à faire si, dans cette saison, ils se trouvaient dans le cas de préparer à leur prince une entrée triomphale; car nous-mêmes, aujourd'hui, avions tout l'air d'entrer dans la ville sous des festons de verdure et des arcs de triomphe, disposés pour quelque grande fête nationale. Tout le long du chemin, la vigne courait, d'ormeau en ormeau, en festons auxquels étaient suspendues de grosses grappes de raisin, de l'aspect le plus séduisant. Dans quelques endroits, d'autres arbres disposés par plusieurs rangées dans les champs qui bordaient la route, recevaient des festons du même genre qui se croisaient en tous sens. Partout régnaient l'ordre et le bon goût, et le soin que l'on mettait à la culture de la vigne et de la terre semblait avoir passé aussi dans les mœurs et dans l'éducation. Nous reconnûmes à plusieurs marques favorables que nous approchions du terrain où règne la culture toscane. Pendant que les vignerons piémontais couvrent les grappes qui pendent au-dessus des haies et des murs, de chaux et de boue, pour ôter aux passans toute envie d'y toucher, ici, au contraire, de jolies vendangeuses, portant sur la tête des corbeilles pleines de raisin, nous priaient de la manière la plus pressante de les débarrasser gratuitement d'une partie de leur fardeau. La différence dans le langage est plus frappante encore. Ni dans le Milanais, ni dans le Piémont, nous n'a-

vous pu comprendre la moindre chose aux discours des gens du peuple; notre Ferrarais lui-même avait eu de la peine à se rendre intelligible pour eux. Le Fra Diavolo à la jaquette brune parlait un jargon où je ne distinguais qu'un petit nombre de mots italiens par-ci par-là. Non loin de Massa, au contraire, nous rencontrâmes deux jeunes garçons qui couraient pieds nus; et leur ayant adressé la parole, ils nous répondirent dans un langage si pur et avec un organe si mélodieux, que je n'en ai jamais entendu de plus agréable. Avec cela ils avaient une certaine dignité de maintien que l'on trouve rarement dans cette classe, et ils répondirent de la manière la plus exacte et la plus détaillée aux questions que nous leur fîmes au sujet des travaux de Carrare, de la culture des olives, et nous donnèrent en outre divers autres renseignemens que nous leur demandâmes. Ils ne manquaient pas même d'esprit; car étant venus à parler des soldats de leur duché, ils éclatèrent de rire, et l'un d'eux nous dit: « Respectez, je vous en prie, notre grande armée; notre ville a cinq portes; mais elle n'a que quatre hommes de garnison, et l'une des portes reste toujours ouverte et sans garde, afin que nous puissions plus facilement nous sauver. »

En arrivant à la ville, nos jeunes guides offrirent de nous servir de ciceroni, et de nous en montrer toutes les curiosités. Pendant qu'on nous préparait

à déjeuner, nous parcourûmes les rues, et nous allâmes voir la cathédrale et le palais ducal, où nous vîmes, en effet, un poste de cinq hommes. Nous ne fûmes pas peu étonnés, en voyant arriver la garde montante pour les relever, d'entendre l'officier se servir, pour les appeler sous les armes, du mot de commandement allemand : *Raus*. Devant le palais ducal, nous trouvâmes une belle plantation d'orangers et de citronniers. Nous admirions la belle venue de ces arbres élancés et non taillés, quand un honnête citoyen s'approcha de nous et se mit à nous décrire en détail leurs noms, leurs propriétés, leurs fruits, etc. Nous eûmes beau lui assurer que nous avions aussi de ces arbres chez nous, mais que nous les gardions l'hiver dans des salles chauffées, il ne voulut pas nous croire, et continua toujours ses explications. Nous trouvâmes encore ici plusieurs autres exemples de bonté et d'obligeance tels que nous n'en avions pas rencontré jusqu'à présent dans les basses classes en Italie. Nous n'éprouvâmes aucun désir de monter, dans la grande chaleur du jour, au château délabré, situé sur une haute montagne; d'ailleurs, les ruines d'édifices modernes n'ont pas pour nous les mêmes attraits que les restes des temples de l'antiquité.

Quoique la route dans le duché de Lucques, où nous ne tardâmes pas à entrer, et où nous n'éprouvâmes aucun retard aux frontières, fût toujours éga-

lement agréable, le pavé n'en fut pas moins raboteux, de sorte que nous avancions lentement, et que nous arrivâmes assez tard à la couchée. C'était une auberge isolée de l'autre côté de Pietra Santa, et dont l'intérieur répondait bien mal à l'aspect du pays qu'il environnait. Si pendant la journée nous avions pu nous bercer de l'illusion que ce pays avait été décoré dans l'intention de nous rendre des honneurs, nous fûmes bien détrompés en entrant dans ce triste réduit, où, bien certainement, rien n'avait été préparé pour nous recevoir. En attendant, comme nous l'avions déjà une fois reconnu sur la route de Milan à Gênes, on trouve toujours moyen de bien traiter un voiturin et les hôtes qu'il amène. Un bruit se fit entendre dans le poulailler, la flamme brilla au foyer, les cruches furent remplies de vin, et au bout d'une heure nous fûmes assis devant une table fort bien servie.

LETTRE LXII.

Pise. — Logement plus cher qu'à Gènes. — Aspect triste et désert de la ville. — Le Marché aux légumes. — Le *Campo Santo*, séjour de paix. — La Cathédrale. — Le Théâtre. — L'Archevêque mondain. — *La Carissima serva di sua Eminenza.* — Le Jeu du Pallone. — La Tour de la Faim. — Sainte Catherine. — Sainte-Marie *della Spina.* — Singulier Tableau. — Le pieux et humain Buonaparte. — La Tour penchée. — Le *Diavolo mordente.*

Pise, septembre.

Le quatrième jour de notre voyage nous ne nous trouvions plus qu'à trois lieues de Pise, et nous y arrivâmes d'après cela de si bonne heure que nous eûmes toute la journée devant nous. La ville étant située au milieu d'une vaste plaine nous aperçûmes, long-temps avant d'y arriver, la merveilleuse tour penchée que nous connaissions si bien par les estampes qui nous en avaient été montrées dans notre jeunesse, ainsi que le Dôme et le Baptistère. Le prix que l'hôte nous demanda pour nos chambres et notre

nourriture fut beaucoup plus cher qu'à Gênes, ce qui nous étonna d'autant plus que Pise est un lieu désert et peu fréquenté par les voyageurs; mais c'est apparemment cette circonstance même qui engageait l'hôte des *tre Donzelle*, qui est avec l'*Husaro* les deux seules auberges bien tenues de la ville, à enfler son compte. Nous laissâmes à notre ami l'Italien le soin de débattre nos intérêts, et pendant ce temps nous nous promenâmes le long du quai de l'Arno, qui se jette dans la mer non loin de là. Ce quartier de la ville, qui devrait être le plus vivant, nous parut fort triste après le bruit auquel nous avions été accoutumés à Gênes. Il nous rappela Potsdam où l'on trouve aussi de vastes places publiques et de beaux hôtels construits le long du canal qui borde le Havel, ce qui donne au premier aspect à cette ville l'apparence d'une résidence royale, tandis qu'elle manque totalement de commerce et de rues populeuses. En attendant ce fut dans cette Pise si déserte que nous devions pour la première fois apprendre ce que c'est que le bruit des rues en Italie. Quelque temps avant le jour nous fûmes réveillés par des cris isolés qui bientôt après se changèrent en un effroyable tumulte, et nous découvrîmes, à notre grand regret, vu le désir que nous avions de dormir encore pendant quelques instans, que le marché aux légumes se tenait précisément sous nos fenêtres. Tous les marchands, hommes et femmes,

criaient à tue-tête les objets qu'ils avaient à vendre, ce qui obligeait les acheteurs à crier de leur côté pour demander ce dont ils avaient besoin. A cela se joignait une foule de querelles particulières; de sorte que je suis convaincu qu'il n'y a pas plus de bruit que cela au sabat du Bloeksberg.

Comme un contraste à ce bruit, nous trouvâmes dès notre première sortie un séjour où régnait le repos le plus pur et le plus profond, séjour destiné à la vérité à ceux qui n'ont plus besoin de repos, mais qui n'en est pas moins séduisant pour ceux mêmes que mille liens attachent à la vie; ce lieu, en un mot, était le *Campo Santo* ou cimetière de la cathédrale. Combien la solitude qui y règne est différente de celle dans laquelle on se trouve au milieu des tristes et arides glaciers des Alpes! La cathédrale seule peut suffire à faire oublier tout le reste de la ville; soit que placé à côté d'elle on jette les yeux sur les trois étages d'arcades qui s'élèvent jusqu'au dôme, ou bien, que se tenant devant la façade principale, on admire les trois portes d'airain couvertes de figures en bronze, les grands tableaux en mosaïque qui les surmontent et les rangées de colonnes s'élevant en pyramides avec les arches qui les unissent. Cette église n'est ni gothique, ni moresque, ni classique; elle est dans le pur style italien du moyen âge. Auprès de cet immense édifice, et en face de la principale entrée, se montre le Baptistère dont la

circonférence égale presque celle du Panthéon de Rome, et de l'autre côté on voit la célèbre tour penchée qui, malgré sa position isolée et inclinée, n'en conserve pas moins toute son originalité. Quand on passe entre la principale entrée de la cathédrale et le Baptistaire, on a devant soi les arcades du cimetière et la porte par laquelle nous y allons entrer. Une pelouse en carré long sur laquelle croissent sans ordre des roses, des myrtes et de la fougère, est entourée de toutes parts de passages couverts dont les murs offrent des tableaux à fresque du treizième siècle et des siècles suivans, jusqu'au seizième. La lumière leur arrive par des arcades de colonnes élancées, surmontées d'arches gothiques et qui s'ouvrent sur le cimetière intérieur. Nous n'eûmes besoin que d'une seule promenade en ce lieu pour nous convaincre que nous avions enfin trouvé celui que nous cherchions depuis si long-temps et dans lequel nous pourrions connaître, comme dans leur atelier, les créateurs de la peinture chrétienne, les anciens maîtres florentins.

Les environs de Pise n'ont rien de particulièrement agréable, à moins que l'on ne se rende sur le bord de la mer ou bien aux eaux minérales, situées au pied du mont Saint-Julien, c'est-à-dire, dans l'un et l'autre cas, à une distance d'environ quatre milles; en conséquence nous bornâmes nos promenades et nos études au *Campo Santo*. Nous nous étions ras-

sasiés des beautés de la nature tant à Gênes que sur la route de cette ville à Pise, de sorte que nous aspirions à vivre pendant quelque temps exclusivement pour les beaux-arts.

Du reste, nous n'avions ni le temps ni l'occasion de nous livrer à d'autres amusemens. Nous entendîmes parler d'un théâtre où l'on donne des représentations pendant le jour, mais il n'était pas en trop bon état et n'était d'ailleurs pas occupé en ce moment. Nous montâmes pourtant sur la scène qui n'est pas très-profonde, mais qui n'en est pas moins pourvue de toutes les machines nécessaires. Avec le grand amour des Italiens pour le théâtre ils n'ont pas besoin d'un éclairage factice ni de décorations peintes pour éprouver l'illusion nécessaire; la pièce et le jeu des acteurs sont les points principaux pour eux, et un trait d'esprit, improvisé par le bouffe, fait oublier tous les défauts de la salle. En attendant, nous reconnûmes que celle-ci n'est pas uniquement destinée au peuple; car, indépendamment de quelques places plus distinguées que les autres, nous remarquâmes surtout une loge décorée d'une manière très-brillante et que notre guide nous dit être celle de l'archevêque. Dans le cours de notre promenade, nous eûmes occasion d'apprendre que Monseigneur mène une vie assez mondaine. Il habite un palais magnifique, entretient un grand nombre de chevaux, et ne se laisse manquer de rien de ce qui fait l'éclat

des grands de la terre; enfin, nous rencontrâmes un très-beau tilbury, conduit par une dame richement vêtue, et que notre guide nous montra en souriant et en nous disant que c'était *la carissima serva della Sua Eminenza*. Mais si le chef se donne du bon temps, les inférieurs s'efforcent à leur tour de l'imiter. On nous raconta plusieurs traits assez curieux des moines à Pise, et nous-mêmes nous vîmes un capucin barbu, mais bien fait, qui, tous les soirs, passait monté sur un âne devant la porte de sa belle, et qui, selon que les signaux qui lui étaient faits étaient plus ou moins favorables, attachait son âne ou galopait plus loin.

Ce fut à Pise que nous vîmes, pour la première fois, le jeu du *pallone*, servant en même temps de divertissement populaire et de spectacle public. Ce jeu tient lieu ici d'exercice gymnastique; on y met beaucoup d'ambition; les différentes villes de la Toscane s'y disputent la prééminence, et l'on a organisé des sociétés qui forment des espèces de corporations. Nous apprîmes qu'en ce moment ce sont les palloniers de Lucques qui jouissent de la plus grande réputation, et que ceux de Pise sont les seuls qui puissent soutenir avec eux la concurrence. Un défi venait d'être envoyé par ces derniers à ceux de Lucques, qui l'avaient accepté, et aujourd'hui même la lutte devait commencer. Toute ville qui a la moindre prétention à la civilisation ne saurait être privée

d'un local convenable pour le jeu du *pallone*; aussi en trouvâmes-nous un à Pise. Afin d'être à l'abri du vent qui pourrait faire dévier de leur route les ballons remplis d'air, le jeu se tient dans un jardin borné d'un côté par un mur élevé de cinquante à soixante pieds, et de l'autre par des arbres; l'arène a trente pas de large sur cent de long, et est entourée de bancs rangés en amphithéâtre, sur lesquels on peut prendre des places à différens prix. A notre arrivée le jeu était déjà en train; mais il n'y avait que les places les moins chères qui fussent occupées, ce qui paraît indiquer que le public d'un certain rang ne prend pas un grand intérêt à la lutte. Les joueurs étaient partagés en deux bandes, lesquelles, comme au jeu de paume, font alternativement le service. Ce service est d'une grande importance, et l'on choisit pour cela le meilleur joueur. Il se tient sur une planche placée de biais et mal assujettie, et pendant qu'il saute à bas de cette planche, sur un pied, un autre joueur de sa bande, qui est accroupi par terre à dix pas de lui, lui jette le ballon. Ceci exige aussi beaucoup d'adresse, car le ballon ne doit être jeté ni trop haut, ni trop bas, ni trop loin, ni trop près, mais il doit arriver à la portée de celui qui fait le service, précisément au moment où il saute à bas de la planche. Les joueurs tiennent un morceau de plomb ou de bois très-dur attaché à leur poing avec des courroies, à la manière des anciens gladiateurs,

et l'art consiste à toucher. La bande qui compte la première douze coups, gagne la partie, et un certain nombre de parties doit être joué chaque soir. Le costume des joueurs est un habit léger de mousseline blanche garni de rubans, dont les couleurs servent à distinguer les différentes bandes. Je n'ai pas besoin de dire que ce jeu est extrêmement fatigant, et que les joueurs étaient trempés de sueur. Chaque bande était de six personnes, dans le nombre desquelles il se trouvait quelques hommes d'une beauté remarquable; la plupart portaient de la barbe et les cheveux à la Titus; et le public ne manquait pas d'applaudir et de crier bravo toutes les fois qu'il se faisait un beau coup.

Notre Italien, qui ne pouvait assez s'étonner de notre goût pour les vieux tableaux à fresque, qu'il appelait *roba antica*, trouva à son tour, à Pise, un lieu qu'il ne crut pas pouvoir se dispenser de visiter: c'était la fameuse tour de la Faim, dans laquelle, en l'an 1289, l'archevêque Ruggieri fit renfermer le comte Ugolino della Gherardesca avec ses deux fils, et les y laissa mourir de faim. M. Lasinio, que je ne puis m'empêcher de citer ici, tant pour le soin qu'il prend de la conservation des vieux monumens, que pour l'obligeance qu'il ne cessa de nous témoigner, nous conduisit à la *Piazza de' Cavalieri*, où il nous montra le palais auquel tenait autrefois la tour dite des *Sept Rues* (*la torre*

delle Sette Vie, appelée aussi *de' Gualandi*), dans laquelle moururent le comte Ugolin et ses fils. Tout le monde connaît le bel épisode de l'Enfer, dans lequel le Dante a décrit cette horrible histoire.

Outre le *Campo Santo*, nous visitions souvent le Chapitre de Saint-François, dans lequel nous avions trouvé de magnifiques tableaux à fresque d'un peintre florentin, appelé Nicolo Petri, qui m'était tout-à-fait inconnu, et M. Lasinio ayant eu la bonté de nous confier les clefs de la salle et de nous procurer des échelles, des chaises et des tables; nous y fîmes des dessins très-précieux. Quant aux autres églises, celles qui nous offrirent le plus d'intérêt furent celles de Sainte-Catherine et de Sainte-Marie *della Spina*. Dans la première, je remarquai surtout un tableau bien conservé, à la détrempe, sur fonds d'or, peint au milieu du quatorzième siècle par Francesco Traini, l'élève le plus distingué du célèbre Andrea Arcagno, ou Orgagna. La composition de ce tableau m'intéressa plus encore que l'exécution. Au milieu est assis saint Thomas d'Aquin, tenant en main un volume ouvert, sur lequel on lit les mots : *Veritatem meditabitur et guttur meum et labia mea detestabuntur impium.* A ses pieds on voit, vaincus par lui, Arius Sabellius et l'Arabe Averrhoës; mais il paraît surtout devoir sa victoire aux deux philosophes Platon et Aristote, des écrits desquels des rayons d'or partent pour aller rejoindre son oreille.

Au moyen d'autres rayons, ces philosophes païens sont unis au Saint-Esprit, que Jésus-Christ, placé au sommet du tableau, entouré de ses quatre Évangélistes, envoie à son protégé.

Toutes les fois que nous faisions une promenade sur les bords de l'Arno, nous ne négligions jamais de passer devant une petite chapelle gothique, appelée Notre-Dame-de-l'Épine, qui peut passer pour le plus beau modèle de ce genre d'architecture. Du reste, quoique cette chapelle soit très-petite, on y distingue parfaitement la différeuce entre les deux parties, dont l'une a été construite l'an 1230, et l'autre un siècle plus tard. Elle portait autrefois le nom de l'Oratoire de Notre-Dame du Pont Neuf; mais en l'an 1433, un Pisan appelé Paul Trenci ayant rapporté de la Terre-Sainte une épine de la couronne de Notre-Seigneur, qu'il donna à cette église, elle prit dès-lors le nom qu'elle porte aujourd'hui. Le peu d'étendue de cette chapelle a permis aux meilleurs artistes du temps, tels entre autres que Giovanni Pisano, de se réunir et d'accorder tous leurs soins aux ornemens de sculpture qui sont en marbre blanc de Carrare; aussi serait-il difficile d'en trouver de plus riches et de plus nombreux que dans cet oratoire. Je remarquai surtout un groupe représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, par Nino de Pise, qui florissait vers la fin du quatorzième siècle, et qui dans ce groupe a choisi un sujet qui pa-

raît mieux adapté à la peinture qu'à la sculpture. La mère montre à son enfant une rose, et lui, avec l'impatience de son âge, tend la main pour la saisir, sans craindre les épines dont elle est armée.

Dans l'église de San-Sisto, nous lûmes, sur une pierre tumulaire, une inscription disant qu'en ce lieu reposait en Dieu le pieux et humain Bonaparte; d'où nous conclûmes qu'il y avait eu plus d'un Bonaparte dans le monde, et que leurs caractères avaient été assez différens.

Désirant nous former une idée des fertiles environs de Pise, nous montâmes sur la tour penchée, dont l'inclinaison est si sensible, même à l'intérieur, que nous en eûmes des vertiges sur l'escalier. Sur les galeries supérieures, on jouit de la plus vaste perspective sur la ville, les montagnes et la mer, qui nous envoyait une brise de la plus agréable fraîcheur. Ayant vanté cette brise au gardien de la tour, il l'appela *un diavolo mordente*, et nous fit voir, sur la balustrade de fer, de gros morceaux rongés par la force du vent de mer. Le marbre n'en avait pas moins souffert, et nous reconnûmes alors l'impitoyable ennemi qui avait tant endommagé les fresques du *Campo Santo*.

LETTRE LXIII.

Chemin de Pise à Florence. — Florence. — Monumens du moyen âge. *Loggia de' Lanzi.* — La Cathédrale. — Service funèbre. — L'église de Santa-Croce. — Maison de Michel-Ange. — La *Tribuna.* — *San-Miniato da Monte.* — Le Théâtre del Cocomero. — Werther. — Le Théâtre della Pergola. — La *Cenerentola.* — Les Ombrelles.

Florence, septembre.

Le chemin de Pise à Florence traverse une belle plaine entre des plants d'oliviers et des vignobles. La distance n'est que de six postes, et on la franchit dans huit ou dix heures. Nous changeâmes de chevaux à moitié chemin dans un lieu appelé la Scala.

Si, au nom de Rome, l'histoire du monde se présente à nous comme la tête de Méduse, et nous fait reculer pétrifiés, celui de Florence, au contraire,

résonne comme la plus douce musique, et nous croyons respirer un parfum d'orangers; mais si, à ce nom seul, nous sentons palpiter notre cœur, combien son agitation ne doit-elle pas être plus grande encore, quand nous voyons s'élever devant nous, d'abord, les dômes de la ville, dans lesquels les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres brillent aux regards; puis, les châteaux et les palais des Médicis; plus loin, les collines sur lesquelles le Dante se promenait solitaire, et la plaine de l'Arno où Pétrarque chantait ses peines et son amour! Notre Ferrarais salua la ville par une improvisation dans laquelle il exprima les pensées que je viens d'énumérer, et nous nous joignîmes à lui pour prendre l'engagement de boire, dès le soir même, à la santé de la belle Florence, quelques verres d'un pétillant aleatico.

Notre ami Luigi ne voulut pas nous conduire dans le fameux hôtel d'Angleterre, tenu par le sieur Schneider, où l'on nous avait adressés, parce qu'il avait avec raison la plus grande antipathie pour les hôtels destinés à des voyageurs et à des bourses anglaises. En conséquence, nous sommes descendus dans une *locanda* plus modeste, appelée la *Fontana*, qui est très-favorablement située pour nous, c'est-à-dire précisément derrière *le Uffizie*, nom que l'on donne aux galeries de tableaux et d'antiques; et en même temps, tout près de l'Arno,

où nous trouvons la plus agréable promenade.

Aussitôt que nous fûmes établis dans notre nouveau logement, nous sortîmes pour parcourir la ville, et la première ruelle que nous rencontrâmes nous conduisit sur la célèbre *Piazza Granducale*.

En Allemagne, toutes les fois que l'on rencontre des monumens du moyen âge, on reconnaît que ces siècles sont depuis long-temps passés; ce ne sont que des ruines, et le génie du haut de la tour se plaint de ce que ces os ne renferment plus la moelle de la chevalerie. Mais à Florence, et surtout sur cette place, on se croit transporté tout vivant dans ces temps reculés. Si, d'un côté, le *Palazzo vecchio* avec ses créneaux orgueilleux, ses murs inexpugnables et surtout sa tour élevée nous rappellent l'esprit belliqueux des ducs et les combats qu'ils eurent à soutenir; de l'autre, les statues de bronze et de marbre qui ornent la place, les degrés qui conduisent au palais, et les voûtes du vestibule d'Arcagno nous font connaître l'esprit pacifique et le goût des arts qui distinguaient les Médicis. En attendant, ce qui donne à ces monumens un intérêt particulier, c'est que chacun d'eux a son histoire ou, pour parler le langage du moyen âge, son *aventure* qui lui est particulière. A la vue du Persée de Benvenuto Cellini, de l'Hercule de Bendinelli, du David de Michel-Ange, du Côme Ier, et de l'Enlèvement des Sabines de Giovanni di Bologna, nous nous rap-

pelâmes une foule de traits de la vie de ces hommes; mais nous en revînmes toujours à dire que pour bien connaître cette partie de l'histoire de Florence, on ne saurait trouver de meilleurs guides que le spirituel et original Benvenuto dans les Mémoires qu'il nous a laissés de sa propre vie. En attendant, ce n'est que quand on connaît Florence d'après Machiavel, le Dante, Boccace, Pétrarque, Sacchetti, Vasari et autres hommes des beaux temps de la république, qu'à chaque pas que l'on fait, leur esprit semble errer autour de nous, et ce n'est qu'alors aussi que l'on apprécie bien le bonheur de parcourir la belle Florence.

Le soir tombait déjà, et nous étions encore assis sur les degrés du grand vestibule de l'Arcagno, ou comme on l'appelle communément la *loggia de' lanzi*, parce qu'autrefois il s'y tenait un corps-de-garde de lanciers, quand notre ami qui avait déjà été à Florence nous proposa de visiter la place de la Cathédrale: il nous conduisit par des rues étroites vers cette place, la seconde de Florence pour sa beauté, et qui ne peut se comparer qu'à celle de Pise. Comme sur cette dernière, on y voit une cathédrale, un baptistaire et un clocher formant trois édifices grands et distincts: il n'y manque que le *Campo Santo*; mais les portes du Baptistaire, faites par Ghiberti, offrent suffisamment de matière pour étudier l'histoire de l'art, circonstance que nous reconnûmes

malgré l'obscurité, et qui nous fit attendre avec impatience le retour du jour.

Désirant voir quelques compatriotes, logés à cet hôtel d'Angleterre dont j'ai parlé plus haut, nous nous y rendîmes le lendemain matin; mais nous ne les trouvâmes point, et nous apprîmes que toute la maison s'était rendue à l'église de San-Spirito pour assister à un service solennel pour le repos de l'ame du maître de l'hôtel, le célèbre Schneider, mort depuis peu, et qui, après avoir embelli et agrandi sa maison, en y joignant plusieurs bâtimens voisins, était enfin obligé de se contenter du petit et modeste appartement qui nous est réservé à tous tant que nous sommes.

Dans les cérémonies de ce genre, il faut toujours représenter aux yeux les flammes du purgatoire: plus le défunt était riche, plus les flammes sont brillantes. Cette fois, les héritiers avaient fait en sorte qu'un prince en aurait pu être content. Toute la vaste église était remplie de cierges du haut en bas; les murs, les autels, les chapelles et les niches en offraient tant, que l'œil en était ébloui; il y en avait dix mille livres pesant. C'était un dimanche, la foule était considérable, et je fus trop heureux quand, au lieu de fumée de cire et d'encens, je pus respirer un air plus pur sur la place.

Nous ne nous étions arrangés dans notre hôtel que pour le logement, et nous prenions en consé-

quence nos repas où cela nous convenait; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que l'endroit où nous étions le mieux servis pour le déjeuner et le dîner était à l'enseigne de l'*Étoile*, tandis que nous soupions régulièrement à la *Lune*, situées l'une et l'autre dans la rue qui conduit de la place du Grand-Duc à la place de la Cathédrale.

Grace à la connaissance des lieux qu'avait un de mes compagnons de voyage, ainsi qu'à la complaisance du peintre d'histoire Base, de Brunswick, nous fîmes un plan régulier pour les visites que nous voulions faire aux divers édifices, églises et autels, pour nous instruire à fond de tout ce qui a rapport aux tableaux des anciens peintres florentins. Il fut décidé en même temps que nous commencerions par faire une tournée générale pour nous familiariser avec les lieux où nous devions plus tard nous arrêter.

Notre première visite fut à l'église *Santa-Croce*, le Panthéon de Florence, où se trouvent les tombeaux des hommes les plus célèbres des temps anciens et modernes. La simplicité de l'extérieur est loin d'indiquer les richesses que l'intérieur contient; mais aussitôt que l'on y entre, on aperçoit sur-le-champ, des deux côtés des travées latérales, deux longues rangées de monumens. C'est là que l'on apprend à connaître les génies qui jadis habitaient ces lieux, et c'est là encore qu'il peut être permis de chercher parmi les morts des hommes immortels.

Au nombre de ces monumens, on distingue d'abord celui du Dante, érigé depuis peu, et qui est remarquable non-seulement par sa grandeur colossale et par l'éclat du marbre, mais encore par son exécution parfaite. Le poète couronné est assis sur son tombeau comme sur un trône; il tient la tête penchée dans l'attitude de la réflexion; à côté de lui se voient deux nobles figures représentant la Poésie et l'Italie. Ce monument porte pour inscription ces mots: *Onorate altissimo poeta*, paroles du poète que sans doute il n'a jamais cru que l'on appliquerait à lui-même. On doit cet ouvrage au sculpteur Ricci, qui vit encore, quoique très-âgé, et le style grand et simple est exempt de la *manière* que l'on *admire* tant dans ceux de Canova. Il est honorable pour les Florentins qu'ils se soient décidés à élever ce monument aux frais de la nation et par le moyen de souscriptions volontaires, après que le projet en eut été formé trois fois en vain par leurs ancêtres, ainsi que le fait connaître l'inscription suivante: *Danti Alighierio Thusci honorarium tumulum a majoribus ter frustra decretum, A. M. D. CCCXXIX feliciter excitarunt.* Ce tombeau est placé entre ceux de Michel-Ange et d'Alfieri, et les efface, quoique le premier se distingue par trois belles figures représentant l'Architecture, la Sculpture et la Peinture, et que la seconde, de la main de Canova, soit un ouvrage très-remarquable; mais ici ce sont moins les monu-

mens que les hommes auxquels ils sont consacrés qui leur donnent de l'intérêt. C'est ainsi qu'on y trouve celui de Galilée, qui lui a été élevé en 1737, et sur lequel on voit sa statue; un peu plus loin est le tombeau de Machiavel avec l'épitaphe : *Tanto nomini nullum par elogium* (il n'y a point d'éloge qui puisse égaler un si grand nom). Nous ne nous arrêtâmes devant les beaux tableaux à fresque de Giotto et de ses contemporains et élèves que le temps nécessaire pour prendre note de la chapelle dans laquelle ils se trouvent, afin d'y revenir.

Il est impossible de voyager dans une partie quelconque du monde, habitée ou inhabitée, sans rencontrer des Berlinois; nous trouvâmes en effet une famille de notre connaissance qui nous invita à l'accompagner à la maison qu'avait habitée Michel-Ange, ce que nous acceptâmes, plutôt pour avoir le plaisir de rester avec nos amis, que par aucun désir de voir cette maison qui, d'après Kephalidès, ne renferme rien d'intéressant ; mais, à notre grande satisfaction, nous trouvâmes le récit de ce voyageur peu exact sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres. Cette demeure appartient encore aujourd'hui à la famille de Buonarotti qui est riche, qui l'entretient dans le meilleur état de réparation, et qui se fait un plaisir d'introduire les étrangers dans la chambre, jadis habitée par ce grand homme de qui elle descend. On voit dans un petit salon plusieurs tableaux

à l'huile représentant des scènes de la vie de Michel-Ange, et peints en son honneur par des élèves reconnaissans. Une autre pièce plus reculée a été laissée précisément dans l'état où elle était du temps de Michel-Ange; elle servait de cabinet d'étude; au mur sont attachés deux petits tableaux et des dessins de sa main; les tables et les chaises dont il se servait sont restées intactes; dans les armoires se trouvent ses outils de peinture, quelques curiosités naturelles et des modèles en plâtre : ces derniers objets pourraient être rangés dans un meilleur ordre; mais dans ce cas aussi on ne pourrait pas permettre comme à présent d'emporter de petits souvenirs de cette collection.

Dans le cours de la journée, nous allâmes retrouver d'autres amis à qui nous avions donné rendez-vous dans la célèbre *Tribuna*, ou palais des Offices. Des arcades de la place du Grand-Duc on monte par un escalier large, mais assez pénible, au second étage, où se trouvent les galeries. Un sanglier antique placé devant la porte semble en défendre l'entrée, mais son aspect effrayant présente un bien grand contraste avec la prévenance des gardiens, qui sont toujours prêts à vous introduire dans les lieux divins qu'ils habitent, sans jamais vous demander d'argent; il y a plus; un avis affiché en français et en allemand, apprend aux étrangers qu'il est défendu de leur rien donner. Sans nous arrêter devant les

bustes et tableaux exposés dans les premiers salons, nous nous empressâmes d'aller retrouver nos amis dans la Tribune. C'est une petite pièce octogone dont le pavé est en marbre, le plafond en nacre de perle, et qui est tapissée en soie rouge; mais je ne crois pas que dans le monde entier il y ait lieu où se trouve rassemblée une aussi grande quantité de chefs-d'œuvre des arts. La sculpture grecque et la peinture italienne y ont réuni tous leurs trésors; le paganisme et le christianisme y semblent lutter pour le prix; mais il est incontestable que dès le premier moment c'est la célèbre Vénus de Médicis qui attire et fixe tous les regards; à côté d'elle nous vîmes le délicat Apollino, le jeune Faune, les deux Lutteurs et le Remouleur qui aiguise le couteau avec lequel Apollon se dispose à écorcher son imprudent rival. Je crois du moins que cette explication est plus raisonnable que celle de cette dame de Vienne qui crut reconnaître dans cette statue le Shylock du *Marchand de Venise*, de Shakspeare. Quant aux tableaux, à côté de deux madones de Raphaël se voient des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, d'Andrea del Sarto, de Leonard de Vinci, du Titien, du Corrège, de Jules Romain, et même des peintres flamands et hollandais Reubens, Vandyk et Jean de Leyde; mais au milieu de tant de beautés on ne reconnaît que plus évidemment l'incontestable supériorité de Raphaël.

Si chacune de ces statues avait son temple, chacun de ces tableaux son salon, on pourrait se livrer à son aise à l'admiration qu'ils méritent; mais ici on est en quelque sorte étourdi à la vue de tant de chefs-d'œuvre. Afin de nous reposer un peu, nous passâmes dans une salle voisine, appelée la salle de l'Hermaphrodite, mais là encore nous nous trouvâmes entourés de chefs-d'œuvre, car ici on n'en a pas admis d'autre. Dans les corridors, qui ont quatre cent trente pieds de long, douze de large, et vingt de haut, c'est encore la même chose. Diverses portes dans ces corridors communiquent avec des salles fermées renfermant des bronzes, des vases, des médailles, des camées, etc. Ayant rencontré une société particulièrement liée avec un des directeurs, nous en profitâmes pour parcourir sur-le-champ ces salles fermées. Il y en a encore d'autres de réservées dans lesquelles sont exposés les portraits des plus célèbres peintres, faits par eux-mêmes; dans le nombre, les plus remarquables sont ceux de Raphaël, de Leonard et de Michel-Ange. Je ne me reposai qu'en arrivant dans la salle de Niobé. Avant de partir, nous nous arrêtâmes pendant quelque temps dans celle où se conservent les tableaux de l'ancienne école allemande, parmi lesquels je ne fus pas peu étonné de trouver les portraits de Luther, de Melanchton et des réformateurs de la maison de Saxe électorale; peints de la fidèle main de Luc Kranach

qui, selon son usage naïf, a accompagné chacun de ces portraits de vers de sa façon à la louange des originaux.

Comme notre intention n'est pas de rendre notre séjour à Florence trop court, nous partageons nos journées de manière à en consacrer la première moitié à nos études dans les églises et les cabinets, et l'autre moitié à des promenades et des amusemens. C'est ainsi que nous fîmes une excursion très-agréable au couvent de *San-Miniato da Monte*, situé sur une colline à la sortie de la ville, mais nous n'y trouvâmes pourtant plus ce prieur dont Sacchetti vante la cuisine et la cave. Un dominicain que nous rencontrâmes nous apprit que San-Miniato était du nombre des lieux saints que la *maledetta filosofia della rivoluzione* avait enlevé aux dévots pères. En examinant le site de cet ancien couvent, je me convainquis plus que jamais qu'en Italie la vie contemplative des moines est dirigée bien plus vers le dehors que vers le dedans; car il aurait été impossible à ceux-ci de choisir une position d'où l'on embrassât mieux l'ensemble de la ville et de la belle plaine. Dans l'église, notre attention se fixa surtout sur une chapelle dont les peintures sont de Spinello d'Arezzo.

Le soir, nous allâmes au théâtre del Cocomero, dont l'affiche nous avait déjà frappés dans le cours de la journée. Ces affiches, collées sur des planches,

sont suspendues à des cordes placées en travers de la rue comme les réverbères dans d'autres villes. Les directeurs des spectacles prennent soin que ces annonces sautent littéralement aux yeux des passans. La pièce que nous devions voir n'était rien moins qu'une comédie en cinq actes, intitulée *le Jeune Werther*, drame fort long et fort ennuyeux, dans le genre de ceux d'Iffland et de Kotzebue; et je crois pouvoir assurer que de toutes les *souffrances* que le pauvre Werther éprouva dans sa vie, il n'y en a point eu d'aussi grande que celle que lui préparait la scène italienne. Au commencement de la pièce, Werther se décide à quitter la maison de son ami Albert, dont il aime l'épouse Charlotte. En vain tous les domestiques l'engagent à rester, il prend sa valise et s'en va. Dans la seconde scène, on voit un vieil abbé, précepteur dans la maison de Werther, qui fait une déclaration d'amour à Charlotte, et qui, en étant repoussé avec mépris, jure de se venger. Dans l'intervalle, la femme de chambre de Charlotte vient lui apprendre le départ de Werther; elle s'en désole et fait courir après lui; il se laisse ramener, et l'abbé profite de ce moment pour persuader à Albert que Werther a formé le projet d'enlever sa femme. Albert furieux chasse son ami de sa maison, et charge l'abbé de conduire Charlotte dans une de ses terres. Werther se décide alors, pour prouver l'innocence de Charlotte, à se brûler la cer-

velle; mais comme les pistolets pourraient rater, il se fait apporter, pour plus de sûreté, une bouteille de vin empoisonné. Il est sur le point de commettre un suicide quand il se rappelle très à propos que sa mort ne justifiera en rien Charlotte. Il fait donc venir auprès de lui le calomniateur, et, le pistolet sur la gorge, le force à écrire une lettre dans laquelle il reconnaît ses torts. Werther passe pour un instant dans la pièce voisine, et pendant ce temps l'abbé, que sans doute la frayeur a altéré, boit avec délice le vin empoisonné. Werther revient, et toujours décidé à mourir, il se verse à son tour un verre, et apprend à l'abbé son projet. Aussitôt que celui-ci connaît qu'il est empoisonné, il jette les hauts cris: toute la maison accourt, et apprend avec effroi ce qui vient d'arriver; mais en ce moment le domestique de Werther déclare que son maître lui avait, à la vérité, ordonné d'empoisonner le vin, mais qu'il s'en est bien gardé. La pièce finit par le renvoi du calomniateur et par une réconciliation générale. Le public pleura autant à cette pièce que celui d'Allemagne le faisait autrefois aux représentations de Misanthropie et Repentir, et ce même public italien, d'ordinaire si bruyant, prêta la plus grande attention à la pièce, l'interrompant seulement de temps à autre par l'exclamation *bella sentenza!* Quant aux acteurs, je remarquai le vieux Vestris dans le rôle du précepteur, et le signor Machionetti; le reste était

fort médiocre; mais le public n'en demande pas davantage. Du reste, je dois faire observer que, dans cette troupe et dans celle de Turin, où la nature italienne est un peu plus rude qu'à Florence, l'accent des acteurs était très-pur, et n'avait rien de ce défaut particulier aux Florentins, qui changent tous les *c* et les *ch* en un *h* très-aspiré, tout-à-fait étranger à la langue italienne; ainsi, par exemple, au lieu de *che cosa vuole?* ils disent *he hosa vuole.* Les personnes même de l'éducation la plus distinguée, ne peuvent point se défaire de cet accent; à Pise je ne le remarquai point, et à Sienne, l'aspiration est un peu moins forte.

Étant retourné un autre jour au même théâtre, je ne trouvai pas la représentation plus divertissante. La pièce était du même genre que la première, et s'appelait *Landermann et le comte Salm.* Je fus moins content encore de quelques petites pièces traduites du français.

J'espérai me dédommager à l'Opéra, et je me faisais une fête d'aller au théâtre della Pergola, dont j'avais tant entendu parler. On jouait la *Cenerentola* de Rossini, et la dame berlinoise dont j'ai parlé plus haut avait eu la bonté de nous offrir des places dans sa loge, où nous entendîmes la pièce commodément assis sur un sofa de soie, derrière deux petits rideaux entr'ouverts, de la même étoffe, absolument comme dans le boudoir le plus élégant. La

salle est spacieuse, sans être trop grande. Elle est bien éclairée, et décorée avec goût. Je ne saurais faire le même éloge de la troupe : quelle différence entre cette représentation et celle de la même pièce que j'avais vue à Berlin, où le rôle de Cendrillon était joué par mademoiselle Sontag, et celui de don Magnifico par Spitzeder ! Si les rôles principaux n'étaient déjà que trop négligés, les chœurs, en revanche, étaient détestables; causant tranquillement au fond de la loge, j'entendis tout à coup, au commencement du second acte, des cris tels que je crus qu'il s'était élevé quelque tumulte dans le parterre, et c'était le chœur qui chantait ! Le ballet valait beaucoup mieux que l'opéra, quoique la danse fût toute de force, sans aucune expression. Ma société n'attendit pas la fin de la pièce, et nous sortîmes du spectacle à minuit, bien décidés à n'y plus retourner, du moins pour la musique et la danse. Nous rentrâmes chez nous en passant par la place de la cathédrale, où nous nous assîmes sur le banc de pierre connu sous le nom de *il Sasso di Dante*. A la vérité, un patricien qui demeure en face du chœur de l'église a fait graver sur une pierre, devant sa porte, les mots *il Sasso di Dante*; mais comme on ne peut pas s'asseoir par terre, le peuple persiste à regarder la pierre qui n'a point d'inscription, comme le véritable siège du poète.

Une couple de jours de pluie nous forcèrent d'en-

trer dans les bibliothèques, que l'on n'aime pas trop à visiter quand on ne peut pas consacrer un plus long séjour à des études fixes ; mais comme rien ne nous empêchait de descendre aussi parfois dans la *Tribuna*, la *Venus victrix* triomphait alors du *Jupiter pluvius*. D'ailleurs, le temps nous procura aussi l'occasion de faire la connaissance d'une branche d'industrie de cette ville, à laquelle nous aurions accordé moins d'attention s'il avait continué à faire beau. Tous les voyageurs ont tant parlé du ciel toujours pur de l'Italie, que les Italiens eux-mêmes ont fini par ne plus croire à la pluie; de sorte qu'ils ne portent point de parapluies, mais des *ombrelli*, lesquels, du reste, n'en diffèrent que par le nom. Nous trouvâmes une rue tout entière dans laquelle il n'y a que des fabricans d'ombrelles, qui se vendent depuis un jusqu'à dix rixdalles pièce; et en outre il y a des boutiques où l'on n'en vend que de vieilles, et où les pauvres gens peuvent s'accommoder à fort bon marché. Les espèces communes sont toutes de bois, et recouvertes d'une espèce de toile cirée bien préférable à la perkale, qui sèche trop difficilement. La chaleur et la misère forcent les personnes du commun à se vêtir fort légèrement, et elles craignent de se mouiller de peur d'attraper la fièvre; de là vient que les plus pauvres font en sorte de se munir d'un parapluie. D'un autre côté, une grande partie de la population des villes italiennes vit, du moins le

jour, plutôt dans les rues que dans les maisons; aussi dès qu'il tombe quelques gouttes d'eau, on ne voit partout que des toits ambulans. Notre professeur de langue italienne à Berlin nous avait déclaré qu'il était absolument inutile que nous prissions un parapluie avec nous; mais nous avons déjà éprouvé que la constance du temps n'est pas ici à toute épreuve, et nous avons fait l'acquisition d'un de ces meubles de la meilleure fabrique.

LETTRE LXIV.

Mon Anniversaire à Florence. — *Le Paradis d'Arcagno.* — Santa-Maria-Novella. — L'Exposition. — Je retrouve deux compatriotes. — Le Jardin du Dante. — *Il Male del Lunatico.* — M. le baron de Martens. — Le prince Borghese.

Florence, septembre.

Il faut pourtant convenir que c'est une bien belle chose que de célébrer à Florence l'anniversaire du jour où l'on est venu au monde! Le 24 septembre, au matin, le soleil le plus brillant vint nous attirer hors de notre étroite cellule, d'où nous nous rendîmes d'abord au café, très-digne d'éloges, de *l'Étoile*: car tant que nous ne l'avons pas visité, la journée n'a, pour ainsi dire, pas commencé pour nous. De là je fus obligé de m'abandonner à la conduite de mes amis, qui m'avaient promis un second déjeuner dans le *Paradis*. On me conduisit donc dans une église, dont on ne me dit pas le nom, et dont je

trouvai le pavé jonché des fleurs les plus fraîches, de feuilles de myrte, d'oléandres et d'orangers. Quand je fus arrivé près du maître-autel, je vis venir au-devant de moi deux enfaus de chœur, à qui il ne manquait que des ailes pour les prendre pour deux anges. Ils me prirent familièrement par la main, et offrirent de me servir de guides pour me conduire au paradis, et même, s'il le fallait, dans l'enfer. Je les suivis vers une chapelle latérale, à laquelle l'on montait par plusieurs marches, que l'on me dit être l'échelle qui conduisait dans le séjour du bonheur éternel. On me dit d'y monter, mais de ne lever la tête que quand je serais presque au haut des degrés. Je fis comme il m'avait été prescrit, et quand je levai les yeux je me trouvai, à ma grande surprise, au milieu du chœur des saints. Après être resté assez long-temps dans ces magnifiques régions, je redescendis, et l'on me dit alors que je me trouvais dans l'église de *Santa-Maria-Novella*, et que je sortais du Paradis d'Arcagno, peintre dont j'avais déjà admiré les ouvrages dans le *Campo Santo* de Pise. Le tableau de l'Enfer, peint par un de ses frères dans une des chapelles en face, ne nous arrêta pas longtemps. Je me sentis convaincu que ce lieu serait pour moi le séjour le plus agréable de Florence, et je me promis de revenir bien souvent dans cette église, que Michel-Ange avait coutume d'appeler son épouse.

Après avoir passé plusieurs heures au milieu des

siècles passés, nous rentrâmes dans le présent, c'est-à-dire que nous nous rendîmes aux salons de l'Académie des Beaux-Arts, où les artistes vivans ont exposé leurs plus beaux ouvrages. Le choix des tableaux était judicieusement fait : et si tous n'étaient pas des chefs-d'œuvre, au moins n'y trouvâmes-nous pas des croûtes telles que l'on n'en voit que trop souvent à Berlin, Dresde et Munich. Presque tous se distinguaient par un dessin correct et un coloris pur; dans tous aussi on voyait les marques d'un talent inné; ce qui leur manquait surtout était le style et l'originalité; les Carraches sont toujours les modèles que les académiciens de ce pays-ci cherchent, mais en vain, à atteindre.

C'est dans un des salons de l'Académie, où cette exposition a lieu, que se trouve une collection bien précieuse pour l'histoire de la peinture : c'est une suite non interrompue de tableaux, depuis les premiers essais bysantins jusqu'à la perfection du temps de Raphaël. A la vérité, quelques-uns des tableaux de cette collection avaient été momentanément enlevés pour faire place aux ouvrages modernes; mais on n'avait pas touché à ceux de Cimabue, de Giotto, d'Arcagno, de Masaccio, etc., sans doute parce que l'on jugeait que la comparaison ne ferait pas tort aux nouveau-venus. En effet, les curieux passaient devant eux sans s'y arrêter, et je ne fus plus étonné, d'après cela, de remarquer deux personnes qui, le

catalogue en main, examinaient ces vieux tableaux avec la plus grande attention. A leur mise et à leur tournure, je voyais qu'ils étaient étrangers; et, désirant savoir à quelle nation ils appartenaient, je leur adressai successivement la parole en français, en anglais et eu italien. Quoiqu'ils parlassent toutes ces langues plus on moins bien, je sentais qu'aucune d'elles ne leur était naturelle, et je découvris à la fin que j'avais devant moi deux compatriotes, dont l'un était M. Arndt, auteur de l'ouvrage intitulé : *Die Geschwister von Rimini* (1), et l'autre, le comte Dyhrn, de Silésie, auteur de *Conradin de Souabe*. Je fus enchanté de retrouver ces deux messieurs, dont j'avais déjà rencontré l'un à Berlin, et dont l'autre m'était connu par des relations littéraires. Nous résolûmes de passer ensemble le reste de la journée.

Nous avions projeté, pour la soirée, une promenade au jardin jadis habité par le Dante. Ce jardin est situé à une petite demi-lieue de la ville, sur la route de Fiesole et au sommet d'une charmante colline, toute couverte de vignobles et de plants d'oliviers. La vigne du Dante est aujourd'hui la propriété d'un particulier; mais l'entrée en est permise aux étrangers, et, du balcon du pavillon, nous eûmes la plus belle vue possible de la ville avec ses

(1) Ce titre ne peut se traduire en français.

églises, ses clochers, ses palais et ses ponts, ainsi que sur la plaine, à perte de vue, arrosée par l'Arno, et dans laquelle les maisons de campagne, les villages et les villes se présentent en si grand nombre, que le tout paraît n'être qu'une seule ville dont les maisons sont entremêlées de jardins. C'est là sans doute que maître Louis était placé, quand il écrivit les vers où il dit : « Ah! si tes palais épars étaient réunis sous un seul nom et ceints d'une seule muraille, ils surpasseraient deux Rome en grandeur et en beauté. »

Le propriétaire actuel de cette maison a fait graver au-dessus de la porte du pavillon l'inscription suivante, en mémoire de ce Dante qui, d'ici même, envoya tant de Florentins en enfer :

« *Dante Alighierio, nondum ex patriâ extorri, suburbana hæc rura enim Musis peragranti, monumentum posuit Adrianus Pinsautius A* 1822. »

(Adrien Pensauti a élevé, en 1822, ce monument à Dante Alighieri qui, n'étant pas encore chassé de sa patrie, parcourait avec les Muses cette retraite située près des murs de la ville.)

Nous admirâmes le beau point de vue, assis sous des oliviers touffus, respirant le parfum des fleurs d'orangers, et entourés de pesantes grappes de raisin pourpré. Un profond silence régna pendant quelque temps parmi nous; car nous étions tous trop occupés de nos propres pensées, pour désirer de connaître celles des autres.

Le soleil couchant dorait de ses rayons la colline du Dante, quand nous la descendîmes pour rentrer en ville par la porte San-Gallo. Notre promenade sur les bords de l'Arno s'étant prolongée jusque long-temps après la chute du jour, nous nous sentîmes tout à coup saisis d'un désir vague que nous ne pouvions expliquer, mais que notre ami le Ferrarais nous déclara sur-le-champ être *il male del lunatico*, c'est-à-dire la manie de la lune; mais, comme nous étions fort avancés dans le dernier quartier, nous fûmes obligés d'attendre assez long-temps avant que l'astre parût dans le ciel. Nous passâmes l'intervalle dans notre café de la Lune, autour de quelques bouteilles de *vino santo*, qui a le goût du vin de Malaga. Et, sortant du café, nous traversâmes la place du Grand-Duc aux rayons de la véritable lune, qui nous éclaira jusqu'à notre modeste demeure.

Après avoir passé une pareille fête à Florence, j'ai quelques droits à me regarder comme citoyen de cette ville. En attendant, je ne dois pas passer sous silence que ce qui contribue beaucoup à m'en rendre le séjour agréable, est l'accueil bienveillant que j'y ai trouvé auprès de notre ambassadeur M. le baron Martens. Il habite un palais construit par Raphaël dans la *Via Larga*, et dont les belles dispositions annoncent bien tout le génie de l'artiste. Après qu'on a traversé la cour, on entre dans une loggia ou vestibule rempli d'orangers et d'autres

grands arbres. Les escaliers sont aussi couverts d'orangers, et les larges degrés de marbre conduisent dans une vaste antichambre. La grande salle d'audience et de compagnie est ornée des bustes du roi et du prince royal, ainsi que d'un modèle de la statue élevée à Blucher dans notre capitale. Dans l'aile droite, se trouvent les appartemens de la baronne. Ils offrent aussi beaucoup d'objets qui rappellent la patrie, ce qui n'empêche pas que plusieurs trésors de l'art italien n'y aient aussi trouvé leur place. De l'un des salons on passe sur un balcon qui règne le long de la maison, et qui est assez vaste pour pouvoir être appelé un petit jardin; mais, si l'on désire à la fois plus de liberté et plus d'ombrage que l'on n'en trouve ici au milieu des fleurs de toutes les espèces, on peut descendre dans le jardin même, où le laurier à haute tige et le platane à larges feuilles offrent pour promenade de fraîches et sombres allées.

Un dîner auquel nous prîmes part chez M. de Martens nous donna une idée de tout ce que les cuisines française et italienne réunies peuvent fournir de plus délicat. Nous eûmes, en outre, l'occasion de faire la connaissance de la première société de Florence. Parmi les personnes que nous y vîmes, nous remarquâmes surtout le prince Borghèse. Quoique d'une corpulence telle que ses mouvemens en sont gênés, son esprit et son enjouement répandi-

rent la gaieté dans toute la société; aussi, au ton près, nous rappela-t-il souvent le bon chevalier Falstaff. Les soirées chez l'ambassadeur sont animées par la musique; mais, de tous les morceaux que nous y entendîmes exécuter, il n'y en eut point qui nous firent autant de plaisir que les airs allemands d'Uhland et de Kreutzer, que madame de Martens, quoique française, chanta avec l'accent et l'expression la plus parfaite.

LETTRE LXV.

Vie publique des villes d'Italie. — Amusemens du peuple sur la place du Grand-Duc. — L'Equilibriste. — Le Charlatan. — L'Improvisateur. — Le théâtre des Marionettes. — Promenades de Florence. — *Le Cascine.* — Fiesole. — Système d'éducation dans le royaume Lombardo-Vénitien. — Jardin Boboli. — *Bello Sguardo.*

Florence, septembre.

Ce n'est qu'à Florence que l'on apprend à bien connaître ce que l'on appelle la vie publique dans les villes d'Italie. Le plaisir des Italiens consiste surtout en spectacles de toute espèce. Les personnes des classes élevées et moyennes fréquentent les théâtres, tandis que les artisans, les commissionnaires et toute cette partie du peuple qui passe sa vie à travailler ou à parcourir la ville dans l'oisiveté, trouve ses comédies dans les marchés et les rues. A Florence on peut regarder la place du Grand-Duc comme un *teatro diurno*, où, tant que dure le jour, on voit une représentation quelconque et souvent plusieurs

à la fois. La vente du poisson, des légumes et des autres denrées nécessaires à la vie, se fait dans les rues étroites et sales, afin de laisser toujours sur les grandes places tout l'espace nécessaire aux spectacles populaires. La place du Grand-Duc est particulièrement bien adaptée à ce genre de divertissemens, étant située dans le quartier le plus vivant de la ville et pavée en larges pierres aplaties par le temps et l'usure. Dès le point du jour, une trompette enrouée, accompagnée d'un tambour dont le son est aussi creux que le ventre d'un pauvre diable, se fait entendre, tandis qu'un *bajazzo*, debout sur un fauteuil de bois, annonce les merveilles qui vont être représentées. Deux enfans vêtus d'une manière fantastique, mais très-sale, étendent sur le pavé un tapis tellement troué qu'il est assez difficile d'y trouver assez de place pour ranger les douze œufs, apparemment d'albâtre, qu'ils se proposent d'y mettre. Pendant que ces enfans, les yeux bandés et des tambourins à la main, commencent leur danse, une femme habillée en sultane, mais avec une robe dont il est assez difficile de reconnaître la véritable couleur, monte sur une table où elle se met à faire plusieurs sauts périlleux (*salti mortali*). Le *bajazzo* s'efforce d'amuser et de retenir la société par une maladresse affectée et par des plaisanteries assez grossières, car déjà un nouvel aspirant à l'attention publique s'est présenté sur un autre coin de la place.

Il signor ciarlatano! s'écrie-t-on de toutes parts, et la compagnie des équilibristes est abandonnée pour lui; mais le bajazzo, avant le lever de ce nouveau soleil, a déjà recueilli dans son chapeau quelques *crazie* et la compagnie est rassurée sur son déjeuner. Quant au dîner, le peuple, en Italie, sait fort bien s'en passer; et pour ce qui regarde le souper, d'ici là il y aura sans doute encore quelques recettes. Le *ciarlatano*, le chapeau à trois cornes sur la tête et l'épée au côté, est monté sur un cheval dont les os percent non-seulement la peau mais encore la draperie dont il est amplement recouvert. Ce cavalier salue de l'air le plus affable, relève son large jabot de dessous sa veste galonnée, et prend une prise de tabac dans une boîte qui ressemble à un scorpion vivant. L'éloquence est un art si commun en Italie, que chaque mendiant, chaque marchande des halles pourrait au besoin lutter contre Cicéron et Hortensius; mais certes, parmi tous ces hommes si éloquens, il n'en est point dont le talent approche de celui de ces docteurs ambulans. A Gênes nous avions déjà fait dans ce genre une connaissance intéressante; mais le Florentin que nous vîmes sur la place du Grand-Duc offrait un masque bien plus comique que le premier. Il s'arrêta aux pieds de la statue de Côme le Grand, fit une profonde révérence, et dit en s'adressant à la foule: « Qui peut contempler cet illustre prince sans faire les plus grands efforts pour l'égaler dans

toutes ses vertus? car y a-t-il un homme au monde qui ne voulût mériter comme lui le surnom de père de la patrie? Mais s'il ne nous est pas possible de l'égaler en héroïsme et en magnanimitié, faisons du moins ensorte de ne pas rester au-dessous de lui dans une de ses qualités, je veux dire dans son amour pour le bien public. Vous me connaissez depuis bien des années; vous savez ce que j'ai fait pour vos pères, ce que je fais pour vous, ce que je ferai pour vos enfans; je suis toujours le même et j'accours encore aujourd'hui à votre secours. Que celui qui a besoin de moi s'approche! Florence me connaît, Florence m'admire, et c'est tout ce que je veux. Mes bons amis, faites place, car je vois là-bas un pauvre diable qui désire d'être guéri! » Ici la foule s'écarta, et un paysan s'avança avec les saluts les plus respectueux; mais nous n'entendîmes rien de son discours, car il avait fourré plusieurs de ses doigts dans sa bouche ouverte. Le savant homme n'eut pourtant pas de peine à deviner la nature de son mal; il tira une paire de pinces de sa poche, retourna le paysan comme s'il avait voulu lui casser le cou, lui serra la tête contre sa selle, jeta un regard dans sa bouche, plaça sa pince, et en un clin d'œil il montra d'un air triomphant à la foule la dent qu'il venait d'arracher. L'aspect de cette opération inspira la confiance. Hommes, femmes, jeunes filles, tout le monde s'avança à la fois; on souleva même un enfant

qu'on plaça sur son cheval devant lui, et en moins d'une demi-heure il avait heureusement arraché sept ou huit dents. Outre cela il distribua, comme celui que nous avions vu à Gênes, toute sorte de médicamens et fit une très-bonne recette. Mais le public ne lui fut pas plus fidèle qu'il ne l'avait été aux équilibristes. Déjà depuis quelque temps un homme qui se tenait à une petite distance du charlatan s'était efforcé d'attirer l'attention générale. Ne pouvant y réussir, il appela un compère à son secours et feignit de se quereller vivement avec lui; bientôt cette querelle dégénéra en bataille. Le compère roula sur le pavé et, menacé d'une prompte mort, se mit à crier de toutes ses forces *ajuta! ajuta!* A l'instant même la foule fut rassemblée autour des deux combattans, et le vainqueur, qui tenait le pied sur le cou du vaincu, expliqua aux assistans que dans toute l'Italie il n'existait pas de professeur ou d'improvisateur en état de raconter d'aussi belles et d'aussi pieuses histoires que son ami Pietro; depuis long-temps il lui avait promis de lui faire entendre la superbe et terrible aventure de certain joueur qui, après avoir vendu son ame au diable, avait été délivré par la sainte mère de Dieu; mais il avait toujours manqué à sa parole. Aujourd'hui enfin il le tenait, et il était bien résolu à ne pas lâcher prise avant que cette histoire n'eût été racontée dans tous ses détails. Le vaincu ayant promis de remplir enfin son engagement obtint la li-

berté. Dans l'intervalle, un cercle d'environ deux cents personnes de toutes les classes s'étaient rassemblées autour de ces deux combattans prétendus, et le conteur, qui était un homme à figure noire, qui n'avait pas fait sa barbe depuis quatre semaines, dont les traits avaient quelque chose de diabolique et dont les habits étaient ceux d'un paysan mal vêtu, après avoir essayé encore de cent échappatoires, commença enfin son récit qu'il intitula : « *Miracolo operato da Maria S. S. del Rosario verso di un ginocatore che pel giuoco diede l'anima sua e quella della moglie al demonio e furono da Maria liberati.* » Il pria ses très-honorés auditeurs d'avoir pitié de lui, attendu qu'il ne s'était décidé à faire ce récit que pour éviter les poursuites de son plus mortel ennemi; et en même temps il somma son compagnon de l'aider un peu dans sa périlleuse entreprise. Cette histoire commença comme toutes celles de ce genre. « Il y avait un jour à Catane un homme d'un caractère terrible et dont l'aspect seul avait quelque chose d'effrayant, etc. » L'orateur se mit ensuite à faire le portrait d'un fripon achevé; et pour le dépeindre il décrivit trait pour trait son compagnon avec autant d'exactitude que s'il avait voulu faire son signalement. Ceci donna lieu à plusieurs interruptions divertissantes et à de nouvelles injures et disputes dans lesquelles ces deux hommes excellaient. Mais le conteur savait toujours retrouver le fil de son histoire

et peindre avec beaucoup de vérité le désespoir d'un joueur qui, après avoir tout perdu, se rend la nuit dans une forêt pour voir s'il n'y trouvera pas quelque part un trésor enterré. « Et qui croyez-vous, demanda-t-il à son compagnon, qui croyez-vous qu'il rencontra dans la forêt?» — « Eh bien, répondit celui-ci, qui rencontra-t-il? » — « *Il Diavolo!* » lui cria de toutes ses forces l'homme noir qui, dans l'intervalle, avait donné à son chapeau la forme de deux cornes, et saisissant son compère dans ses bras se roula de nouveau avec lui par terre. Reprenant au bout de quelque temps son récit, il raconta comment un pacte avait été conclu et un écrit exigé; mais comme il n'y avait point de plume, ni d'encre à portée, une veine du bras fut ouverte par la pointe d'une épée, et le parchemin signé avec du sang. Cependant le diable ne se contenta point de l'ame du joueur, il exigea aussi sa femme, et cette fois en corps et en ame. Le joueur y consentit et amena le lendemain sa femme au lieu convenu; mais celle-ci, qui se doutait de quelque chose, demanda la permission, avant de s'enfoncer davantage dans la forêt, d'entrer pour quelques instans dans une vieille chapelle ruinée, dédiée à la Sainte Vierge Marie, qui avait découvert le complot, fit tomber la femme dans un profond sommeil, et prenant ses traits, sortit à sa place de la chapelle. Le diable n'eut pas de peine à reconnaître la madone déguisée, que le joueur lui présen-

tait comme son épouse; et ne pouvant soutenir sa présence, il disparut avec un grand cri. La Sainte Vierge pardonne au joueur en faveur de sa femme, et l'histoire se termine par l'exclamation de *Evviva la santissima nostra donna Maria!* Comme une preuve de la vérité du récit, le conteur offrit aux assistans un imprimé contenant cette histoire en vers, ainsi que des chapelets qu'il assurait avoir été bénits dans cette même chapelle. Il se retira avec une ample récolte de menues pièces de monnaie.

Des représentations de ce genre se renouvellent sur cette place depuis le matin jusqu'au soir, et l'on a souvent bien de la peine à se débarrasser de ces bateleurs pour se livrer à des occupations plus sérieuses. Avec cela, ce n'étaient pas toujours les mêmes personnages; acteurs et spectateurs changeaient sans cesse. Dans le nombre des premiers je ne puis m'empêcher de citer un joueur de marionnettes qui avait établi son théâtre dans la rue étroite qui longe la *Loggia de' Lanzi.* Pour fixer sur lui l'attention, il ne se contentait pas de haranguer les passans d'une voix sonore; il accompagnait encore cette voix d'un violon, tandis qu'une jeune fille jouait du violoncelle à côté de lui. Cet orateur m'offrit une nouvelle preuve du talent inné de la nation italienne pour l'éloquence. Les discours de cet homme étaient combinés d'après toutes les règles de cet art, et il n'y manquait pas non plus

une certaine logique naturelle. Il commençait pour l'ordinaire par poser un principe général, passait ensuite au cas particulier, et arrivait par quelques traits d'esprit à parler de lui-même et de son art. L'exorde, la péroraison, les figures, les antithèses, tout en un mot s'y trouvait d'après les règles prescrites par Cicéron et Quintilien.

Florence est si riche en belles promenades, que nous pouvions en choisir une nouvelle presque tous les soirs; et toutes sont si rapprochées de la ville, que l'on peut toujours y rester jusqu'au coucher du soleil et se retrouver à la porte avant la nuit. La plus fréquentée de ces promenades s'appelle *le Cuscine*, et doit son nom aux fermes établies par le grand-duc Léopold vers la fin du siècle dernier. En sortant de la porta al Prato, on trouve des allées d'arbres; et sur les bords de l'Arno il y a des bois coupés d'agréables sentiers pour les piétons. De même qu'au Prater à Vienne, la société reste presque exclusivement dans la grande allée qui tient lieu de cours. Les équipages ne sont ni si nombreux ni si brillans qu'à Milan; aussi préférais-je d'ordinaire les allées latérales. Aujourd'hui une excursion un peu plus longue qu'à l'ordinaire me conduit à Fiesole avec deux jeunes étudians de Venise dont j'ai fait la connaissance ces jours derniers. Pour y arriver on monte pendant une heure une colline qui finit par devenir très-escarpée; mais on

est bien récompensé de sa peine par la belle perspective dont on jouit sur la vallée de l'Arno, la plaine de Florence et les nombreuses collines si richement couronnées. En descendant nous visitâmes quelques vieux murs qu'on nous avait indiqués comme étant des restes d'architecture romaine; mais ils me parurent plus anciens encore, et je crus y reconnaître les marques des travaux cyclopéens.

Il y a si peu de temps que je connais les deux Vénitiens dont je viens de parler, que j'ai peut-être tort de juger de leur caractère, et plus encore d'en tirer une conclusion quelconque à l'égard de la nation tout entière; je ne puis pourtant m'empêcher de consigner ici quelques réflexions à l'avantage de mes nouveaux amis, laissant à mes lecteurs le soin de déduire les conséquences qui leur paraîtront en découler.

Le gouvernement autrichien semble réellement s'occuper d'une manière sérieuse de l'instruction publique dans le royaume lombardo-vénitien; les réglemens des universités sont en outre sinon fort libérales, du moins si sages, que les étudians non-seulement peuvent, mais encore doivent y apprendre quelque chose. Les deux jeunes Vénitiens venaient d'achever leur droit; et comme il faut pour cela suivre pendant six ans les cours de l'université, les jeunes gens ne manquent pas

d'occasions de s'instruire aussi des sciences qui n'ont pas un rapport direct avec la jurisprudence. Comme, d'un autre côté, tout ce qui tient à l'instruction s'y traite avec une assez grande sévérité, les jeunes gens y acquièrent une teinte sérieuse qui distingue les étudians des universités lombardes, de ceux des institutions savantes du reste de l'Italie, qui offrent davantage l'empreinte de la légèreté française. Ce caractère sérieux des Lombards influe aussi sur leur politique; et tandis que le patriotisme des Romains et des Napolitains se borne à de belles apparences, celui des Milanais et des Vénitiens a une gravité à laquelle se mêle même un peu d'amertume. Mes jeunes amis écoutèrent avec intérêt ce que je leur racontai des réglemens de nos universités, et voulurent à peine croire que notre gouvernement encourageât les voyages chez l'étranger, tandis que les Italiens n'ont pas même la permission de faire la connaissance de leur propre patrie. Ce n'avait été qu'avec la plus grande peine que ces deux jeunes nobles avaient obtenu des passe-ports pour deux mois; encore ne les avait-on donnés que jusqu'à Rome, et il leur avait été strictement défendu d'aller à Naples. Si pendant mon séjour dans cet heureux pays, il y a une chose qui m'ait affligé, c'est de voir que ce sont précisément les esprits les plus élevés qui se sentent

le plus grièvement blessés par l'état politique et ecclésiastique de leur pays.

Dans l'intérieur de la ville, c'est le jardin Boboli qui est dessiné avec le plus de magnificence; il appartient au palais Pitti, qui est maintenant la résidence du grand-duc, et que nous visitons souvent pour y admirer les célèbres madones *della Sedia* et *del Granduca* de Raphaël, et qui contient en outre une très-belle galerie de tableaux de choix. La Vénus de Canova, qui avait remplacé pendant quelques temps celle de Médicis que Napoléon avait invitée à lui faire une visite à Paris, occupe maintenant une salle de l'aile habitée par le grand-duc. Dans le jardin l'art règne beaucoup plus que la nature. Les lauriers s'y montrent sous la forme de haies taillées, les orangers sont plantés dans des vases de porcelaine, et les chênes-verts et autres arbres de haute futaie y forment des murs de verdure impénétrables. Dans un pareil jardin on n'est pas étonné de trouver des statues dans des niches; mais celles que l'on y voit ne méritent guère de fixer les regards quand on vient de la *Tribuna*. On me montra un groupe représentant Adam et Ève que l'on me dit être l'ouvrage de Michel Ange; mais je trouvai dans les figures une singulière délicatesse comparée avec celles du tombeau des Médicis dans l'église Saint-Laurent, dont les formes sont musculeuses à l'excès. Ayant d'a-

près cela examiné ce groupe de plus près, je découvris sous la hanche d'Adam l'inscription suivante : *Mic : Ang : Naccarinus Fior : Fa.* Ceci servit à expliquer l'énigme : ces deux figures étaient l'ouvrage du sculpteur florentin Michel-Ange Naccarini. Ce qui ajoute un charme particulier à ce jardin, ce sont les beaux points de vue qu'il offre de la ville de Florence. On remarque surtout la cathédrale, le vieux palais et quelques édifices qui s'élèvent majestueusement au-dessus du reste des bâtimens de la ville. Aussi les peintres aiment-ils à choisir le balcon d'un pavillon placé sur une hauteur pour dessiner de là des vues de cette capitale. Un habile architecte de Dresde nommé Hermann était précisement occupé à faire un beau dessin de ce genre.

Mais de toutes les promenades des environs de Florence, celle que je préfère sans aucune comparaison est *Bello Sguardo*, agréable colline située à l'orient de la ville, et dont des moines se sont encore emparés. De là on découvre la ville, la vallée de l'Arno, et les collines de Fiesole, qui forment le plus bel ornement du paysage. Toutes les collines sont couvertes d'oliviers, emblème de la paix perpétuelle qui semble régner en ce lieu; il est impossible de jeter les regards sur ce pays sans éprouver un profond sentiment de calme; tandis qu'à Gênes, au contraire, tout respire l'esprit d'entreprise et vous appelle au loin dans le monde.

Il est sans doute inutile de faire observer que ce n'est qu'avec regret que nous nous préparons à quitter une ville où l'art et la nature, joints à la bienveillance de plusieurs hommes honnêtes et aimables, nous a fait passer tant d'heures agréables. C'est encore ici que nous allons nous séparer de notre ami Luigi, qui retourne à Ferrare. La pensée que nous allons à Rome peut seule nous consoler. Déjà la convention est faite avec le vetturino; c'est le 30 septembre que nous partons avec MM. Arndt et le comte Dyhrn, pour nous rendre dans la capitale du monde.

LETTRE LXVI.

Départ de Florence. — Plan de voyage. — Rimaggio. — Je passe pour un moine. — Arezzo. — La Piève. — La Cathédrale. — La Maison de Pétrarque. — Castel Fiorentino. — Le *Sermone* et ma bévue. — Cortone. — Le Lac de Trasymène. — Les Douaniers pontificaux. — Finesse de leur odorat. — Exactions. — Les sentinelles qui demandent l'aumône. — Passignano. — Pas de citrons. — Pérouse. — — Ses églises. — Le Cambio. — Les Fontaines. — La *Piazza di Porta Sola*. — L'Arc d'Auguste. — Les Cordonniers laborieux.

Rome, octobre.

Depuis que je suis à Rome, j'ai bien de la peine à me mettre à écrire, et bien plus encore à me remettre à parler de Florence : car le présent m'entraîne ici avec tant de force que mon imagination ne peut plus se reporter vers le passé. Mais dans le calme de la nuit d'agréables souvenirs viennent remplir ma pensée, et je m'efforcerai d'après cela de retracer la route de Florence jusqu'ici, plus rapidement, avec ma plume, que je ne l'ai parcourue avec mon voiturin.

Le jour n'avait pas encore paru quand, éclairés par un fallot, nous traversâmes les étroites et tranquilles rues de Florence; et de la belle vallée de l'Arno, nous remontâmes vers les Apennins inhospitaliers, dont la crête élevée avait déjà plus d'une fois croisé notre chemin. Aujourd'hui, nous le lui pardonnâmes, car elle nous fournit l'occasion de jouir encore une fois de l'aspect de la ville, dont le dôme de la cathédrale, l'hôtel-de-ville avec ses hautes tours, et le palais Pitti, commençaient à se montrer au-dessus des brouillards du matin.

Nous avions été obligés de convenir d'avance d'un plan fixe pour le voyage de Florence à Rome, afin de ne pas nous livrer à la merci du voiturin. Nous devions consacrer sept jours à ce voyage, dont une partie du troisième devait être passée à Perouse, du quatrième, à Assise, et du cinquième à Terni.

Plus nous montions, plus le pays devenait solitaire, je puis même dire triste; aussi tout l'intérêt du voyage se bornait-il à notre conversation dans la voiture. Par bonheur, notre société se composait de quatre personnes, dont les sentimens s'accordaient assez pour empêcher toute discussion pénible, et offraient pourtant assez de différence pour fournir matière à un entretien animé.

Nous passâmes la première nuit dans une mauvaise auberge à Rimaggio, village à l'égard duquel nos recherches sur la carte et les renseignemens que

nous prîmes dans le pays furent également stériles. L'auberge était placée dans une situation isolée, sur une hauteur, au pied de laquelle s'étendait de la verdure entremêlée de touffes d'arbres. La nuit ne nous permit pas d'en distinguer davantage. Nous n'en fîmes pas moins une promenade à la lueur des étoiles, pendant laquelle nous écoutâmes le chant des grillons, qui, à la vérité, n'a rien de commun avec celui du rossignol, mais peut toutefois se comparer aux concerts printaniers de nos grenouilles. En attendant, malgré tous nos souvenirs bucoliques et anacréontiques, la flamme qui pétillait dans le foyer, la marmite qui bouillonnait, et les casserolles qui mitonnaient, faisaient entendre en ce moment un bruit bien plus agréable à notre oreille. Les gens de l'auberge paraissaient pris au dépourvu par notre visite tardive; aussi mirent-ils notre patience fortement à l'épreuve. Ils se montrèrent néanmoins très-prévenans, d'autant plus qu'un de mes compagnons de voyage s'était amusé à leur persuader que j'étais un moine de je ne sais quel ordre, plaisanterie que confirmait mon grand manteau blanc, dont j'avais relevé le capuchon, ainsi que la reliûre noire de mon Pétrarque et de mon Tibulle, que j'avais fait couvrir ainsi dans l'espoir que, sous ce déguisement, ils échapperaient à la censure dans les États pontificaux. Je ne me refusai point aux dévôts baise-mains de l'hôtesse, et je lui recommandai d'un ton plein

d'onction de ne pas mettre trop d'eau dans la soupe, et de nous servir de son meilleur vin. Elle n'eut pas à se plaindre de nous; car si nous ne pouvions nous empêcher de regretter la cuisine florentine, nous avions déjà appris sur la route de Gênes à Pise que l'ordre et la propreté ne sont pas des qualités que l'on ait le droit d'exiger dans les auberges italiennes.

Le 1er octobre, second jour de notre voyage, le soleil se leva dans un ciel pur, et nous annonça un bel automne; ce qui nous arrangera d'autant mieux que nous comptons arriver dans le cours de ce mois à Naples, où nous voulons faire quelques excursions maritimes. Nous traversâmes Arezzo à pied, non pas par crainte des cahots sur les routes si bien pavées de la Toscane, mais parce que nous voulions saluer, au moins en passant, la Pieve, la cathédrale, et la maison dans laquelle Pétrarque est né. La Pieve fut construite par l'architecte Arétin Marchione, au commencement du treizième siècle, et achevé vers l'an 1216. Cette église est de ce style mauresque adopté par les Italiens, et qui se distingue du style dit gothique, qui a régné plus tard en Allemagne, en ce que les arceaux ne sont point en ogive, mais en plein cintre, et que les toits sont plats, sans pignons pyramidaux. Une grande différence se fait voir aussi dans les colonnes: celles du style mauresque étant grêles, contournées, chargées d'ornemens, tandis que les colonnes gothiques, du moins dans

l'intérieur des édifices, s'élèvent droites et accouplées, comme des groupes d'arbres gigantesques. Ce n'est que dans les chapitaux et dans les ornemens moins importans que l'on reconnaît que les deux styles du moyen-âge ont puisé dans une source commune. Ce n'est pas la corbeille corynthienne, ni la volute ionienne, mais une variété bizarre. Le faîte de chaque colonne offre une figure différente, et l'une toujours plus effrayante que l'autre. A l'une des colonnes du presbytère, on montre les débris d'un grand tableau à fresque, de Giotto. C'est dans cette église qu'a été enterré le célèbre historien de l'art, le peintre Vasari.

Quoique les armes allemandes et italiennes se soient souvent rencontrées d'une manière hostile dans les villes d'Italie, nous avons pourtant eu plus d'une occasion de remarquer que les artistes des deux nations se sont maintes fois donné la main et ont lutté paisiblement pour la palme du talent. La cathédrale d'Arezzo est construite dans le style gothique le plus pur. Elle a été commencée par un architecte allemand, nommé Jacob, qui a aussi bâti l'église d'Assise, continuée par un Italien appelé Margaritone, et terminée enfin, après plusieurs interruptions, vers la fin du treizième siècle. Il n'y a peut-être pas de ville où l'on puisse mieux comparer l'architecture mauresco-italienne avec la gothico-allemande qu'à Arezzo, qui possède dans ses deux

églises deux modèles également parfaits des deux genres.

Nous ne pouvions nous dispenser de visiter la maison dans laquelle Pétrarque naquit l'an 1304. Depuis notre entrée en Italie, ce poète nous avait tenu fidèle compagnie. Aussi, ce lieu nous fournit-il plus d'une occasion de nous souvenir de lui.

Notre voiturin nous rendit un vrai service en s'arrêtant à Castel-Fiorentino; car, du couvent situé sur la hauteur, nous nous promettions une belle perspective de la riche plaine que nous venions de traverser depuis Arezzo. Malgré la chaleur du soleil de midi, nous gravîmes la colline escarpée, où nous trouvâmes le couvent délabré et le jardin couvert de ronces. L'église seule paraissait avoir échappé à la destruction générale; mais, dans un lieu où la nature étale tous ses charmes, nous n'éprouvions aucun désir d'aller nous morfondre à chercher des antiquités vermoulues sous les sombres voûtes d'un vieil édifice. Aussi, eûmes-nous beaucoup à souffrir de l'officieuse importunité d'un gros abbé, qui arriva vers nous avec beaucoup d'autres curieux de l'endroit, et nous exhorta à ne pas nous laisser entraîner par la *bellezza* du paysage, au point de manquer un *sermone* tel que nous n'en trouverions pas de plus beau dans toute l'Italie. Moi, qui avais écouté avec la plus grande attention le discours du bon père, j'étais persuadé qu'il nous invitait à assister

à un sermon qui allait être prêché dans l'église. Quel fut, d'après cela, mon étonnement, quand une jolie pêcheuse s'approcha de nous, et nous offrit dans une corbeille d'excellent *sermone* gras, taut fumé que salé! Je découvris alors que j'avais donné un sens spirituel à un mot tout matériel, attendu que celui de *sermone* signifie également un sermon et du saumon. Ceci nous rappela que dans quelques provinces d'Allemagne, on a adopté l'expression, un long saumon (*einen langen Salm*), pour dire un long discours, coïncidence assez singulière. Nous ne manquâmes pas de faire porter à notre auberge quelques tranches du *saumon* de la jeune pêcheuse.

La grande route ne passe pas, comme nous l'avions indiqué sur le tracé de notre voyage, par Cortone, ancienne capitale des villes étrusques; elle la laisse de côté, de sorte qu'il fallut nous contenter de regarder par nos longues-vues, pour voir ses grands blocs de murs cyclopéens. Les antiquaires se sont long-temps cassé la tête pour découvrir ce qui a pu donner lieu à la tradition que le tombeau d'Ulysse se trouvait en ce lieu, attendu qu'il n'est pas naturel de penser qu'un marin qui avait fait le tour du monde connu pût songer à venir choisir une retraite sur une colline solitaire de la terre ferme.

Notre voiturin nous rappela que nous foulions un sol classique, en nous annonçant que nous allions passer la douane pontificale, et le champ de

bataille du lac Trasymène. Sa Sainteté fait très-bien de prendre tous les moyens pour conserver les souvenirs de l'antiquité, et c'est sans doute pour cela que ses douaniers ont reçu l'ordre de traiter tous les étrangers en ennemis, et de célébrer à leurs dépens la mémoire d'Annibal. A peine notre voiture fut-elle arrêtée, qu'elle fut assaillie par une douzaine de soldats en uniforme gris et par quelques autres individus sans uniforme. Les malles et les valises furent arrachées de leur place, et traînées dans la caverne de voleurs, appelée *la dogana*. Dans l'intérieur de la voiture, dont nous fûmes obligés de descendre, tout fut fouillé et visité de la manière la plus scrupuleuse: pas une épingle ne dut leur échapper. Leur curiosité s'attachait particulièrement aux livres. Ces fureteurs, semblables à des cochons qui découvrent les truffes sans pouvoir les manger, tirèrent de leurs cachettes nos classiques et nos romantiques. Ce qui rendait la ressemblance plus frappante, c'est qu'ils avaient le plus grand soin de porter les volumes à leur nez, après quoi ils en faisaient deux parts. Je ne pus m'empêcher de demander à l'un d'eux si l'inquisition leur apprenait à reconnaître à l'odeur les ouvrages des philosophes et des carbonari. « *È vero*, me répondit-il, quoique je ne sache pas lire, je sais fort bien distinguer, à l'odeur d'un livre, le pays où il a été imprimé. » Les autres visiteurs ne furent pas aussi

discrets; ils éparpillèrent tous nos effets par terre, tout en nous demandant pour boire: *Datemi qualche cosa.* Nous avions commis la faute de vouloir nous arranger d'avance avec ces hommes, et nous avions demandé au sergent combien il fallait donner pour nous racheter de la visite. C'est à quoi ces honnêtes gens ne sont pas accoutumés; ils prétendent, au contraire, qu'on leur glisse une pièce de monnaie dans la main sans qu'ils la demandent. On ne saurait se faire une idée de la manière dont ils bouleversèrent nos bagages; ce qui n'empêcha pas qu'ils n'eussent l'impudence de nous demander *otto paoli per la visitazione,* attendu qu'elle avait été *si onesta*; mais nous les leur refusâmes nettement. Il n'y eut pas jusqu'aux factionnaires du poste qui ne mendiassent quelque chose, et nous fûmes obligés d'avoir recours au sous-officier pour nous délivrer de tant d'importunités, ce qu'il fit moyennant *una buona mancia.* Depuis que nous voyagions en Italie, nous avions rencontré une foule de moines mendians, aucun desquels ne nous avait jamais demandé la moindre chose; tandis que, dans les États du Pape, c'étaient les sentinelles à qui il fallait faire l'aumône. En passant devant le lac de Trasymène, nous fîmes l'observation que si les légions de Flaminius y furent vaincues par Annibal, bien certainement ses factionnaires n'implorèrent pas la charité des passans: tout le récit de Tite-Live nous en est garant. Le

champ de bataille s'étend sur une plaine assez aride qui s'abaisse un peu du côté du lac. Un bois de chênes qui s'y trouvait autrefois a disparu pour faire place à un plant d'oliviers, lui-même déjà très-ancien; car nous vîmes plusieurs troncs fendus, qui nous parurent avoir plus de cent ans. Malheureusement la visite aux frontières nous avait retenus si long-temps que quand nous arrivâmes à Passignano, où nous devions passer la nuit, il était trop tard pour aller faire une promenade sur les bords du beau lac de Pérouse et aux îles. Notre gîte ne fut pas meilleur aujourd'hui qu'hier : la chère était maigre et le lit mauvais; mais nous eûmes la certitude que ce n'était la faute ni des gens de l'auberge ni de notre voiturin : il n'y avait rien de mieux. Dans l'État de l'Église, le commerce intérieur est nul. Partout où croit du blé et du vin, on vit dans l'abondance; mais où le sol est stérile, on meurt de faim. C'est ainsi que, sur toute la route de Florence à Rome, il ne nous fut presque jamais possible de trouver un citron, soit dans les auberges, soit chez les fruitiers. Cela ne peut s'expliquer que par la paresse de la nation et par un défaut total d'industrie.

Nous arrivâmes à Pérouse, dès le matin du troisième jour de notre voyage. Aussi, favorisés comme nous l'étions par le plus beau temps, nous pûmes consacrer la journée entière à nous familiariser avec les trésors de l'art et les souvenirs du siècle

qui précéda Raphaël. Les voyageurs ayant d'ordinaire l'habitude de s'occuper presque exclusivement des tableaux de l'académie du *Cambio* (tribunal de commerce) et des églises de la ville, nous préférâmes au contraire visiter celles du dehors, et nous commençames par *San Pietro fuori le mura*, où nous admirâmes non-seulement plusieurs jolis petits tableaux de Pierre Pérugin, entre autres une sainte Scolastique aveo la colombe, mais encore un très-beau point de vue sur la ville d'Assise, située en face. A notre rentrée en ville, nous nous rendîmes à l'académie, où je ne remarquai qu'une Vierge glorifiée de Pinturichio, condisciple de Raphaël. Ce tableau est de l'an 1495, et la tête de la Vierge est une des plus expressives que j'aie vues dans tout le cours de mon voyage. Les fresques du *Cambio* qui sont de Pietro, quoique belles, ne comptent pas parmi les chefs-d'œuvre de ce maître. La ville de Pérouse n'est pas non plus sans attraits pour les amis de l'architecture et de la sculpture. On y remarque, entre autres, les belles fontaines qui ornent la place du Dôme, et qui furent construites, en 1286, par *Giovanni di Pisa*, ainsi que le palais du gouvernement. Après avoir examiné encore quelques ouvrages de la jeunesse du bienheureux Urbinois, nous nous reposâmes sur la *Piazza di Porta Sola*, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la basse ville et sur la campagne des environs. Mais celle que l'on

a immédiatement sous les yeux, quand, placé sur un balcon, on regarde les cours et le derrière des maisons, est au contraire des plus tristes, n'offrant que des ruines, et ayant toute l'apparence d'un repaire de brigands. L'arc d'Auguste, d'après lequel l'ancienne Pérouse avait reçu le nom d'*Augusta*, est placé au milieu de la ville; il est tout entouré de maisons, ce qui ne l'empêche pas de présenter encore un aspect fort majestueux. Les rues de la ville haute sont assez vivantes, quoiqu'il y règne beaucoup de misère. Nous n'avons pas passé assez long-temps à Pérouse, pour pouvoir dire si les habitans sont industrieux : mais je puis certifier que les cordonniers sont fort laborieux; car ils ne quittent pas de toute la journée leurs boutiques qui sont établies en plein air devant presque toutes les maisons. Nous rentrâmes tard et fatigués à notre auberge.

Le *vetturino* nous avait d'abord menés dans une maison qui ne nous convenait pas; mais il consentit ensuite à nous conduire à la poste, où nous trouvâmes de bonnes chambres et une table bien servie. Le vin de Pérouse ne nous ayant pas plu, nous demandâmes quelques bouteilles de vin de Florence, qu'en sa qualité d'étranger nous fûmes obligés de payer une piastre la bouteille; quant à des citrons, il fut impossible de nous en procurer.

LETTRE LXVII.

Départ de Pérouse. — Assise. — Le Couvent de Saint-François. — Le Peintre inné. — Nous ne sommes pas des pèlerins. — Miracle réellement miraculeux. — Calcul d'hôtesse. — Foligno. — Spolette. — L'Aquéduc. — Filippo Lippi. — Terni. — La Cascade. — L'Ermite. — Narni. — Borghetto. — L'*Aria cattiva*. — Le Partage du Lion.

Rome, octobre.

Nous partîmes le lendemain de grand matin, afin d'arriver d'aussi bonne heure que possible à Assise dont nous n'étions qu'à quelques milles et où plusieurs saints nous attendaient. En dévots pélerins nous ne passions pas devant un seul couvent sans nous y arrêter, soit pour examiner d'anciens tableaux, soit pour demander à déjeuner, et dans le nombre nous frappâmes à la porte des Frères de Saint-François, à Maria degli Angioli dans la belle plaine d'Assise. Nous demandâmes en vain un café, et n'en ayant point trouvé, nous nous rendîmes à l'église où un artiste vivant nous intéressa plus que les ta-

bleaux des morts. Le peintre Overbeck du Lubeck avait été invité par le prieur du couvent à venir exécuter pour la chapelle de Saint-François une grande composition représentant le couronnement de la Vierge. Les épouses des artistes de la religion catholique sont soumises très-strictement à la défense de parler dans l'église, même quand il ne s'y fait point de service, de sorte que, ayant trouvé quelques pieuses femmes et leur ayant demandé des renseignemens sur l'artiste, sur son tableau, etc., nous ne reçûmes d'autre réponse qu'un signe muet, c'est-à-dire qu'elles posaient le doigt sur la bouche et nous montraient des yeux qu'il fallait sortir. Heureusement je rencontrai un capucin qui me parut beaucoup moins silencieux; et, prenant courage, je lui souhaitai le bon jour; il était en effet aimable et communicatif, et à peine avais-je laissé échapper un mot de café qu'il nous invita très-gracieusement à en prendre au couvent, en nous priant seulement d'excuser s'il n'y avait point de lait; ce qui nous mettrait dans la nécessité de nous contenter de *caffè con uove*, c'est-à-dire avec des œufs battus. Il nous conduisit dans une vaste et agréable salle où l'on ne tarda pas à nous apporter des rôties, des œufs et d'excellent café; nous y fûmes bientôt rejoints par les pieuses dames que nous avions vues à l'église et qui se dédommagèrent bien alors du silence que la sainteté du lieu les avait forcées de garder.

En partant, nous voulûmes témoigner notre reconnaissance pour le déjeuner qui nous avait été offert et nous demandâmes en conséquence au père économe le tronc du couvent, mais on se refusa opiniâtrement à notre requête, ce qui était d'autant plus méritoire que le couvent est situé sur une route très-passagère, sans qu'il y ait aucune auberge dans les environs.

Nous étions au 3 octobre et pourtant dès neuf heures du matin il faisait si chaud que nous trouvâmes la montée qui conduit à Assise extrêmement pénible, mais le but qui s'offrait à nous méritait bien de notre part quelques efforts pour y atteindre. Il n'y a point de palais dont l'aspect soit plus noble et plus fier que le couvent avec ses colonnes élevées, ses arches, ses plateformes au-dessus desquelles les tours et les coupoles du dôme s'élèvent dans un ciel azuré. On se figure difficilement que cette maison soit la demeure de moines mendians prêchant la pauvreté et l'humilité. Nous avions pris pour guide un jeune garçon qui demanda avec beaucoup d'intérêt si nous étions des peintres. Ayant reçu une réponse affirmative à l'égard de l'un de nous, il parut s'attacher plus particulièrement à celui-là. Pendant la route, il eut soin de nous faire remarquer plusieurs beaux paysages et nous fit d'avance l'énumération des plus beaux tableaux des églises d'Assise. Comme nous exprimions notre surprise,

de l'ardeur avec laquelle il parlait de tout ce qui avait rapport à l'art, il répéta avec la plus grande naïveté le mot célèbre : *Anch'io sono pittore*, sans se douter que l'illustre Corrège s'était servi avant lui des mêmes expressions. Il nous fit voir un cahier d'esquisses dans lequel il avait dessiné quelques études de paysages et quelques têtes d'après de vieux tableaux, où, comme de raison, la bonne volonté brillait plus que le talent.

Après avoir pris quelques momens de repos dans une auberge d'une propreté extraordinaire, située sur la place du Marché, vis-à-vis d'un temple de Minerve et y avoir commandé notre dîner, nous partîmes pour notre promenade pittoresque et nous commençâmes par Saint-François. Cette église a beaucoup plus d'apparence à l'extérieur qu'elle n'est remarquable intérieurement, quoique la grandeur de ses proportions ne laisse pas de frapper. On ne s'est point contenté de construire *sous* la principale église une seconde église souterraine, mais on en a encore élevé une troisième *au-dessus* avec sa nef et sa croix; de sorte que l'on trouve ici trois églises complètes et richement ornées. En attendant, l'architecte Jacobus Allemanus, qui vivait en 1228, se trouvant gêné par l'espace, l'église souterraine ressemble à une cave, celle du milieu est écrasée, et l'église supérieure manque de colonnes et de travées. Après avoir examiné les anciens tableaux de Cima-

bue, de Giotto, de Melano, etc., nous montâmes sur le balcon du couvent d'où nous saluâmes les hauteurs de Pérouse d'un côté, et de l'autre l'agréable vallée des Anges. Notre petit peintre inné nous avait quittés pour quelques instans ; il revint alors et nous pria de le suivre. Après nous avoir fait passer par plusieurs corridors, il nous introduisit dans une vaste salle au milieu de laquelle une table servie nous apprit que nous nous trouvions dans le réfectoire. L'enfant nous dit qu'il nous avait annoncés comme des pélerins qui venaient faire leurs dévotions à Saint-François. Mais quoique la cuisine des bons Pères nous envoyât les fumées les plus agréables de mets de toute espèce, et quoique nous eussions réellement un appétit de pélerin, notre conscience parla plus haut que notre estomac; ayant d'ailleurs aperçu devant la porte de la cuisine une grande pancarte que nous prîmes d'abord pour le menu du dîner, mais qui contenait certaines dispositions sur l'examen rigoureux auquel étaient soumis les pélerins de cet ordre, nous jugeâmes plus prudent de ne pas attendre la cloche du dîner, et nous nous rendîmes directement chez notre honnête hôtesse de la place du Marché qui nous avait promis un bon repas et à qui nous avions annoncé d'avance en riant que, quoique nous fussions quatre, nous mangerions comme huit. Nous eûmes en effet tout lieu d'être contens, et nous fûmes surtout étonnés de voir servir, dans

une ville de l'intérieur des terres, un plat de poisson de mer beaucoup meilleur que tout ce que nous avions trouvé à Gênes et à Pise. Ayant demandé d'où cela pouvait venir, on nous répondit que ce poisson venait d'Ancône, conservé dans de la glace et que précisément en ce moment la ville d'Assise en était très-abondamment fournie, parce que la fête de saint François approchait et que beaucoup d'étrangers étaient déjà venus pour y assister.

Après le dîner, nous retournâmes à l'église de Saint-François, et puis nous allâmes à la cathédrale. Dans une chapelle dédiée à sant' Antonio di Via Superbà, nous vîmes le miracle le plus miraculeux qui ait jamais été fait ; voici ce qu'en dit la légende. Un gouverneur furieux avait enlevé à une famille qui se rendait en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle un jeune garçon et l'avait fait pendre. La première partie du tableau représente la scène où le malheureux enfant est attaché à la potence soutenue par saint Jacques. A côté se tiennent des amis ; le père s'éloigne avec horreur. De retour de leur pélerinage les parens redemandent leur fils et en appellent à la promesse du saint protecteur. Le gouverneur incrédule se moque de la pieuse confiance des parens et leur dit qu'il serait plus facile au poulet rôti qu'on vient de lui servir de revenir à la vie qu'à leur fils de leur être rendu. A ces mots, saint Jacques n'y résiste plus, et à la vue de tous les convives effrayés

le poulet rôti se dresse sur ses ergots et s'envole, quoique privé de plumes. La légeude ne dit point si le pauvre enfant fut aussi heureux que le poulet.

Après avoir pendant le reste de la journée visité encore plusieurs églises et chapelles, nous prîmes le soir congé de notre aimable hôtesse. Mais quand il fut question de payer, la maligne pièce nous prit au mot. Comme nous nous plaignions de ce que le mémoire nous paraissait un peu enflé, elle nous rappela que nous avions annoncé intention de manger pour huit, et nous dit que, d'après cela, il était tout simple que nous payassions aussi le double. Il n'y avait pas de réponse à ce raisonnement, soutenu d'ailleurs par une amabilité parfaite. Nous payâmes en conséquence à la spirituelle hôtesse tout ce qu'elle demandait; mais quand, après cela, en sa qualité de *padrona*, elle prétendit que nous lui devions encore un cadeau, nous l'engageâmes à attendre notre retour, et nous eûmes dans cette occasion une preuve de plus qu'il n'est presque jamais possible de satisfaire des Italiens. Si on leur a payé le double, ils exigent le quadruple, et ils ont la langue si bien affilée qu'ils ne manquent jamais d'argumens pour appuyer leurs plus extravagantes prétentions, et leur donner une tournure gaie et une apparence de bonhomie. Nous avions déjà eu précédemment un exemple du même genre: un conducteur dont nous avions été très-contens

reçut, au lieu d'un pour-boire de trois ou quatre francs auquel il avait droit, un napoléon d'or. Surpris de cette générosité inattendue, il se confondit en remerciemens à nos Excellences, et nous nous félicitâmes, de notre côté, d'avoir au moins pour une fois réussi à satisfaire un Italien du premier coup. Nous en parlions encore quand le conducteur revint nous demander d'ajouter encore quelque petite chose pour boire. Nous lui représentâmes combien il était déraisonnable ; mais il nous pria de ne pas lui en vouloir, et nous exposa qu'il était beaucoup trop sage pour changer immédiatement sa pièce d'or, parce qu'une fois qu'elle serait convertie en monnaie, elle coulerait trop vite entre ses doigts. D'ailleurs, en changeant une si belle pièce d'or dans un cabaret, on courait risque d'être trompé; aussi son intention était-elle de la garder toute sa vie comme un souvenir de nos Excellences. Le coquin donna encore cent autres raisons du même genre, et finit réellement par obtenir de nous quelques menues pièces de monnaie de plus.

Nous avions épargné à nos chevaux le pénible pélerinage à Saint-François, et le voiturin nous attendait au bas de la côte sur la route de Foligno. La soirée était avancée quand nous arrivâmes dans cette ville, jadis célèbre par un tableau de Raphaël ; mais la madonna di Foligno, à son retour de Paris, au lieu de revenir ici, s'était

rendue au Vatican, de sorte que nous n'eûmes aucun motif pour nous arrêter le lendemain dans cette ville. Nous partîmes donc avant le point du jour, afin de rester quelque temps à Spolète et arriver pourtant d'assez bonne heure à Terni. A dire vrai, Spolète seule aurait pu nous retenir quelques jours, si nous avions voulu visiter tout ce que les savans donnent pour des ruines de l'antiquité. Nous nous contentâmes d'aller voir le pont qu'un Anglais a découvert sous le lit de la Mareggia, et les portes qui furent fermées au nez d'Annibal, lorsque, après la bataille de Trasymène, il voulut passer par l'ancienne Spoletum pour se rendre à Rome. Les deux portes se trouvent maintenant au milieu de la ville, dans une rue sale et escarpée, et le sol sur lequel elle reposent s'est tellement exhaussé, que, si Annibal se présentait aujourd'hui devant elles, il ne pourrait pas du moins y faire son entrée sur un chameau. Nous trouvâmes bien plus digne d'admiration, un aqueduc construit dans le moyen-âge et qui fournit encore de l'eau au château. L'eau est amenée d'une montagne située en face, passe par-dessus un profond ravin, et s'élève par son propre poids comme une source jusque dans le château. L'aqueduc sert en même temps de sentier pour arriver à la colline, du haut de laquelle l'œil plonge sur la vallée terrible et sur une partie de la ville. Nous aurions volontiers fait un pélerinage vers une

chapelle située plus haut, et qui nous souriait du milieu des bois dont elle était entourée; mais une ondée nous força de rentrer dans la ville, où du reste, la cathédrale nous offrit plusieurs objets remarquables qui se rapportaient à l'histoire de l'art. La façade présente une grande mosaïque représentant Jésus-Christ, Marie et saint Jean, laquelle, d'après une inscription latine placée au bas, a été faite en 1207, par le docteur Solsernus. Derrière le maître-autel on voit un des plus beaux tableaux du célèbre peintre florentin Fra Filippo Lippi, élève de Masaccio. On connaît par l'ouvrage de Vasari l'histoire de ce peintre, moine défroqué qui avait enlevé une religieuse, et qui mourut empoisonné par les parens de cette femme. Laurent de Médicis lui a élevé un monument dans cette église où il est enterré (1).

Notre *vetturino* nous pressait, afin que nous n'arrivassions pas trop tard à Terni, d'où nous avions encore quatre milles à faire à pied pour parvenir à la fameuse cascade. Les étrangers se laissent d'ordi-

(1) Ces détails ne sont pas tout-à-fait exacts. Lippi était, à la vérité, entré dans l'ordre des carmes, mais il quitta son couvent avant d'avoir prononcé ses vœux. Il est encore vrai qu'il enleva une religieuse, mais le pape la releva de ses vœux et lui accorda des dispenses pour épouser son amant qui, par un caprice bizarre, n'en voulut plus pour femme, quand il put la posséder sans crime. Il mourut empoisonné, non par les parens de la religieuse, mais par le mari d'une dame à qui il faisait la cour. (*N. du Trad.*)

naire persuader par le maître des postes, qui a seul le privilège de les conduire à cette cascade, de louer chez lui une voiture et des chevaux qu'il leur fait payer un prix exorbitant; mais j'engage bien tous ceux qui ne craignent point une petite fatigue, à faire, de préférence, la route à pied, car les points les plus remarquables sont inaccessibles aux voitures.

A peine étions-nous arrivés à Terni que nous nous mîmes en route pour Papignano, vieux château délabré, situé dans les montagnes, et devant lequel nous vîmes, sur un pont, une compagnie dont la mine ne nous inspira pas une très-grande confiance; aussi fûmes-nous bien aises quand un ouvrier, sortant d'un jardin sur le bord de la route, vint se proposer à nous pour nous servir de guide, ce qui nous épargna le désagrément d'entrer en pourparlers avec ces hommes à visages suspects.

Nous commençâmes par monter une haute montagne par le chemin qui conduit à Rieti, et nous trouvâmes une plaine dans laquelle, dès l'an 480 de la fondation de Rome, Marcus Curius Dentatus fit creuser un nouveau lit pour le Velino, afin de mettre le pays à l'abri de ses débordemens. Par ce lit, il est conduit à travers des ravins, jusqu'à une crête élevée de quatre cents pieds, d'où il se précipite avec bruit dans la vallée de la Nera. Tout à coup nous aperçûmes une étrange figure qui avait tout

l'air d'un satyre ou d'un faune. Sa poitrine et ses épaules étaient couvertes d'une peau de bouc garnie de poil; je ne dirai point s'il avait les pieds fourchus des faunes, car la bruyère était trop épaisse pour pouvoir les distinguer, et quant à ses cornes, il les cachait sans doute sous son petit chapeau pointu. Bientôt, à ce vieux faune se joignit un plus jeune, qui venait de poursuivre quelques chèvres égarées. A dire vrai, je ne doute point que ce ne soit à des bergers de cette espèce que nous devons les fables de ces divinités des bois si laides à voir, et pourtant si favorisées par les nymphes. En attendant, nous n'eûmes qu'à nous louer de la complaisance de ces sauvages habitans des forêts; ils nous apportèrent du raisin, et offrirent d'allumer des torches pour nous conduire dans les grottes. Une haute colonne de vapeur qui s'élevait du fond de la vallée, et un mugissement ressemblant à celui du tonnerre, nous annoncèrent de loin la chûte du Velino. Le lit artistement creusé dans le roc, et auquel nous n'arrivâmes qu'en traversant un épais taillis, suit une pente si rapide, que long-temps même avant d'arriver à l'endroit de sa chute, la rivière roule avec tant de promptitude qu'on l'appelle *la Fuga di Nera*. D'un balcon placé sur le côté on aperçoit la cascade par en haut; mais cette vue nous confirma ce que nous avions déjà éprouvé à la chute du Rhin : savoir, que l'aspect d'une cascade n'est jamais le plus

pittoresque dans sa partie supérieure : aussi ne tardâmes-nous pas à descendre dans la vallée pour y choisir un site plus favorable. Un bon ermite s'est construit une cabane de lauriers sur un rocher en saillie, et il lui aurait, en effet, été difficile de trouver un point plus convenable. Comme il est obligé de payer un loyer de cent scudi par an pour l'espace qu'il occupe, les voyageurs, comme de raison, ne jouissent pas gratuitement du spectacle qu'il offre; il y a plus, le vieux solitaire est si jaloux d'un point de vue qu'il regarde comme sa propriété, qu'il a fermé toutes les avenues par d'épaisses haies, afin qu'on ne puisse l'apercevoir d'aucun autre côté. Un second ermite s'est fixé un peu plus bas; mais la position de sa cabane est beaucoup moins avantageuse que celle du premier. Nous restâmes en ce lieu jusqu'à ce que les étoiles commençassent à briller dans le ciel, et nous aurions pu y demeurer toute la nuit; il fallut pourtant enfin nous décider au départ; et après avoir côtoyé les allées d'orangers d'un beau parc appartenant au comte de Papignano, nous retrouvâmes la grande route, et nous arrivâmes précisément à temps pour souper à la table d'hôte, qui, depuis notre départ de Florence, était la première devant laquelle nous nous fussions assis avec plaisir. Nous fûmes aussi très-bien logés, ce qui nous causa une vraie satisfaction : car, après une si belle promenade au milieu des parfums qu'exhalent

les orangers en fleur, et des grottes de cristal habitées par les nymphes, la malpropreté des auberges italiennes est doublement choquante.

Le lendemain nous quittâmes Terni à deux heures du matin, ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût déjà un café d'ouvert, et une troupe de mendians d'éveillés pour nous souhaiter un bon voyage. Au point du jour, nous arrivâmes à Narni, petite ville située sur une hauteur, d'où nous pûmes jeter encore un regard sur la vallée de Nera, ce que nous fîmes avec d'autant plus de plaisir, que les dehors de la ville étaient bien plus attrayans que l'intérieur. La route montagneuse que nous suivîmes pendant cette journée, nous procura l'agrément de faire une grande partie du chemin à pied, et de nous entretenir avec les paysans qui se rendaient à Narni, en habits de fête, pour assister à la foire du lieu. Nous vîmes, entre autres, des familles entières assises sur un petit âne.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Borghetto, petite ville qui passe pour être extrêmement malsaine, quoiqu'elle soit bâtie sur une colline, au pied de laquelle le Tibre arrose une verte vallée. Ayant interrogé l'hôtesse au sujet de *l'aria cattiva*, que l'on dit régner ici, elle me répondit en éclatant de rire : « On a voulu se moquer de vous ; regardez-moi seulement ; avez-vous jamais vu des couleurs plus fraîches ? et voyez aussi notre vénérable père

Antonio qui est assis là-bas, près de la Foglietta : aurait-il, par hasard, l'air d'un fiévreux ? J'ai des vaches bien grasses dans mon étable, mais je n'en ai point qui puisse se comparer à lui. »

Elle nous recommanda son jambon, et nous nous convainquîmes que *l'aria cattiva* n'avait du moins aucune influence nuisible sur les quadrupèdes. Les renseignemens que l'hôtesse nous donna sur l'état sanitaire de la ville nous furent portés en compte, comme le sont, en général, toutes les conversations que l'on a dans les auberges sur les grandes routes; elle ne manqua pas de nous demander un double pour-boire, pour avoir si agréablement causé avec nous, et à cette occasion, elle nous fit le singulier calcul suivant : « Songez seulement, nous dit-elle, combien il est difficile de partager quatre pauls entre six personnes; car dans toute auberge bien montée comme la mienne, il y a toujours six personnes prenantes, d'abord *il padrone* et *la padrona*, puis le *cameriere*, puis la *serva*, *il cuoco*, et enfin *lo staliere*, de sorte qu'il reste bien peu de chose quand mon tour revient pour la seconde fois. »

LETTRE LXVIII.

Nepi. — Annonces de l'approche de Rome. — La Pèlerine. — Le Taureau. — La Porte et la Place du Peuple. — La Douane. — Le Savant douanier. — M. Franz. — Le Capitole. — La Roche Tarpéienne. — *La Trattoria del Lepre.* — Seconde Promenade au Forum.

Rome, octobre.

Le *vetturino* nous ayant proposé, le lendemain, de ne point nous arrêter à Cività-Castellana, mais de continuer jusqu'à Nepi, nous y consentîmes sans peine, et étant arrivés le soir dans cette ville, nous fîmes encore avant la nuit une promenade assez difficile, vers une chute d'eau située au pied d'une tour ruinée, dans laquelle nous reconnûmes une de ces forteresses qui servaient autrefois à défendre les approches de Rome. Quoique ce lieu soit très-misérable, le grand nombre de voiturins que nous y trouvâmes réunis, nous indiqua que nous étions dans les environs de la capitale; mais, quant à l'auberge,

elle n'était en rien supérieure à celle du plus pauvre village ; et quoique nous eussions voulu choisir les meilleures chambres, nous les trouvâmes toutes également sales et mauvaises. Aussi la nuit que nous y passâmes fut-elle déplorable; d'un côté les souris, les rats, et des bêtes de toutes les espèces; de l'autre, l'idée que nous devions arriver le lendemain à Rome, nous empêchèrent également de dormir. Long-temps avant le jour, nous fîmes lever notre conducteur, et nous partîmes pour la déserte *campagna.*

A l'approche des autres capitales de l'Europe, de nombreuses maisons de plaisance et un grand mouvement de voitures de toute espèce annoncent le voisinage d'un vaste centre d'industrie. Autour de l'éternelle Rome, au contraire, on ne voit que des champs tristes et silencieux comme un cimetière. Quelques collines couvertes de broussailles et de bruyères sont éparses dans la plaine, et dans l'éloignement s'élève, au fond de la vaporeuse vallée, le dôme de Saint-Pierre, monarque solitaire du désert. Dès Baccano, à cinq lieues de Rome, nous aperçûmes ce dôme gigantesque; mais ce ne fut que du haut des collines de Storta que nous pûmes nous former une juste idée de ses étonnantes dimensions. C'est précisément parce qu'il s'élève du fond de la vallée du Tibre, sans avoir auprès de lui aucun objet de comparaison, si ce n'est le dôme azuré du ciel, qu'il

paraît si immense ; on dirait une planète parcourant librement l'espace. On devine que plusieurs milliers d'édifices sont placés autour de lui ; mais lui seul lève la tête et regarde au loin. Nous vîmes pourtant un aigle qui, dans son vol, s'élança encore plus haut que le faîte du dôme ; nous le saluâmes comme un guide qui nous avait déjà plus d'une fois montré le chemin dans nos courses lointaines.

Afin de nous abriter contre un vent très-piquant, nous nous étions placés contre un mur en terre, reste peut-être de quelque retranchement remontant au siècle d'Attila. Une dévote pélerine, non loin de nous, s'écria : « *Benedetta*, *santissima Roma* ! » Puis se jetant par terre, elle étendit ses mains chargées d'un rosaire vers la ville sainte, que de notre côté nous saluions en trinquant nos verres. En ce moment, nous vîmes une apparition qui nous causa une assez vive frayeur. Un taureau de la plus grande et de la plus belle race romaine leva la tête, et se plaça de façon que le dôme se trouva pris entre ses deux cornes gracieusement contournées, ce qui lui donna absolument l'air du demi-disque de la lune, tel qu'on le voit sur les statues égyptiennes. Déjà précédemment, nous avions remarqué que les chevaux et les moutons avaient des formes tout-à-fait classiques ; nous fîmes encore, cette fois, la même observation au sujet du taureau, dont nous n'avions réellement jamais vu le pareil dans nos climats sep-

tentrionaux. La *Campagna*, qui nous avait d'abord paru si triste et si peu attrayante, gagna beaucoup par ces accessoires. Nous avions, en effet, devant nous un petit paysage agréable, dont le premier plan était animé par la pélerine agenouillée et par le taureau paisiblement couché sur l'herbe, tandis que le magnifique dôme de Saint-Pierre couronnait l'horizon.

Nous déjeunâmes à la hâte dans la solitaire auberge de Storta. La carte écrite à la main, et bien mieux fournie que toutes celles que nous avions vues depuis quelque temps, nous annonçait l'approche du port; les bécasses sont pour les marins le présage de la terre; elles nous servirent en cette occasion, toutes rôties qu'elles étaient, de guides vers la terre promise.

Notre voiture roula rapidement sur le large pavé de l'ancienne voie Flaminienne, et descendit la dernière colline qui conduit vers le *Ponte Molle* construit sur le Tibre. Rester dans une voiture fermée quand je pouvais jouir de l'aspect de Saint-Pierre et de Rome m'aurait été impossible. Il fallut, d'après cela, que le voiturin cédât au comte Dyhrn et à moi sa place dans le cabriolet. Nos cœurs palpitèrent quand nous vîmes les sept collines se développer l'une après l'autre à nos regards, et que les palais, les dômes, le Colysée, ainsi que les pins et les cyprès des jardins et des *villa*, devinrent de plus en plus visibles.

Plus nous approchions de la ville, plus nous avions de questions à faire à notre voiturin, et nous entendîmes de sa bouche plusieurs noms qui, jusqu'alors, ne nous avaient été connus que par Horace et Tibulle. Nous laissâmes à notre gauche la Haute-Soracte; puis, les monts du Latium et d'Albe, les pins de la villa Borghèse, la colline du Capitole, le mont Aventin, le Janicule avec la villa Lanti et le couvent de Saint-Onuphre; puis enfin, Saint-Pierre et le monte Mario à droite.

Le 6 octobre, vers midi, nous entrâmes par la Porte du Peuple dans cette Rome si désirée, et nous ne fûmes pas peu étonnés, dès le premier abord, de trouver, dans la ville pontificale, une place aussi élégante que l'est celle du Peuple, et qui conviendrait bien mieux à une cité mondaine, telle que Berlin ou Paris. Au milieu s'élève un obélisque égyptien, au pied duquel quatre têtes de lions versent de l'eau dans un bassin. Des niches garnies de fontaines ornent les murs semi-circulaires, dont la place est entourée à droite et à gauche. Ces niches sont décorées de statues des divinités de l'Olympe, mais d'un style moderne. On dédaigne à Rome d'imiter l'Apollon du Belvedère et les autres chefs-d'œuvre de l'antiquité; on aime mieux prendre ses modèles dans l'école de Bernini et de Canova. A gauche de la porte, on voit l'église de Santa-Maria del Popolo, dans le cloître de laquelle Martin Luther fut hébergé lors de son voyage à Rome. Les murs élevés du couvent ont

été démolis; et les terrasses de la promenade publique *(passeggiata)*, construites, sous le gouvernement de Napoléon, dans le style grandiose des anciens empereurs, les ont remplacés, et touchent à la villa Medici. Trois rues s'ouvrent en face de la porte; celle du milieu est cette rue del Corso, si célèbre pendant le carnaval de Rome. Devant ces rues sont placées les deux églises de Santa Maria de' Miracoli et de Santa Maria di Monte Santo, qui ont été imitées sur la place des Gendarmes à Berlin, et dont en effet l'aspect est beaucoup plus moderne que classique. Des maisons particulières de trois et quatre étages de haut, nouvellement construites dans un style moderne par des Anglais et par d'autres étrangers, touchent des deux côtés au mur d'enceinte. Mais, quoique sur cette place l'élégance moderne ne se fasse que trop voir dans tous les ornemens, l'obélisque égyptien, avec ses sombres hyéroglyphes, s'élève comme un géant des anciens temps, et nous apprend que nous ne sommes ni à Berlin ni à Paris, mais à Rome. Nous ne tardâmes pas aussi à nous en apercevoir d'une manière plus désagréable: un soldat du corps-de-garde de la Porte nous ayant rappelés auprès de notre voiture, et nous ayant appris que le premier endroit où nous devions nous rendre était la douane. Ce fut en vain que nous représentâmes que nous avions déjà été très-scrupuleusement visités aux frontières, il fallut

nous conformer à l'ordre qui nous était intimé, et cela, faute de glisser quelques piastres dans les mains des soldats; car le son de ce métal fait infailliblement tourner dans la serrure les clés de saint Pierre. Mais à Rome, et surtout le jour qu'on y arrive, il n'y a point de détour dont on ne puisse se consoler; la Douane elle-même, avec ses colonnes, maintenant insérées dans le mur, et qui faisaient autrefois partie du temple d'Antonin le Pieux, inspire le respect et la vénération, que les douaniers armés de barres et de crocs savent se procurer d'une autre façon encore. En attendant, nous n'eûmes à nous plaindre d'aucune avanie. Nous nous mîmes sur-le-champ sous la protection d'une personne obligeante qui promit de nous expédier promptement, et qui en effet ne fit qu'examiner très-légèrement le dessus de nos malles. Elle montra pourtant beaucoup d'humeur quand ses employés lui apportèrent notre bibliothèque de voyage, qui remplissait plusieurs paniers. « Pourquoi ne cachez-vous pas vos livres avec plus de soin? nous dit-il; maintenant tout cela va me rester sur les bras, et je vais passer plusieurs jours à faire là-dessus un rapport au Saint-Office. » Je le priai de vouloir bien jeter un regard sur le titre des ouvrages, ce qui le convaincrait sur-le-champ qu'ils étaient parfaitement innocens. Le malheur voulut que le premier qu'il ouvrit fût un volume du roman de Rosini, intitulé *La Monaca di Monza*,

titre qui lui parut si suspect qu'il demanda les autres volumes, sans doute dans l'espoir d'y trouver une agréable lecture. J'avais réussi à faire passer quelques ouvrages profanes, grace à leur reliûre noire qui leur donnait l'air de livres d'église, quand le sévère douanier tomba malheureusement sur un Horace, en tête duquel se trouvait le portrait de l'auteur, dont les traits malins n'étaient que faiblement déguisés par leur noire enveloppe. « *Ch' è questo Orazio?* » demanda-t-il d'un air étonné. Je l'assurai que cet ouvrage ne contenait que les psaumes de la pénitence et de pieuses méditations. « *E vero*, reprit-il; je vois en effet que ce sont des psaumes latins. » Pour le convaincre davantage, j'ouvris le volume, et je déclamai à haute voix l'ode: *Vixi puellis nuper idoneus, etc.* Je ne fus pas moins heureux à l'égard de Catulle, Tibulle et Properce, poètes chéris, dont j'aurais été bien fâché d'être privé. J'avais marqué les endroits dont je voulais garder plus particulièrement le souvenir, en mettant entre les feuillets des feuilles et des fleurs; et je dis, d'après cela, au douanier que, livré à l'étude de la botanique, il m'était impossible de me passer de ce volume qui me tenait lieu d'herbier. D'ailleurs, il fit d'autant moins de difficultés que, même sans compter cet ouvrage, une partie considérable de notre bibliothèque lui restait dans les mains.

De même qu'à Milan, où c'est à M. Reichmann que

s'adressent la plupart des Allemands, à Rome c'est M. Franz, dans la *Via Condotti*, près de la place d'Espagne, qui a le privilège de loger ses compatriotes, et ce fut en conséquence chez lui que nous nous fîmes conduire. Nous fûmes charmés d'y trouver une fort bonne table d'hôte; car pendant les sept jours qu'avait duré notre voyage de Florence à Rome, nous n'avions guère vécu que de beaux points de vue et de chefs-d'œuvre des arts. La première preuve que nous eûmes de notre séjour sur un terrain clasique fut la carte des vins que le sommelier nous remit, et sur laquelle nous vîmes les célèbres noms de Montefiascone, d'Orviete, de Montepulciano et jusqu'à ceux de Falerne et de Syracuse. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de faire dès aujourd'hui connaissance avec ces illustres produits des montagnes. La fin du jour nous surprit plus tôt que nous ne nous y étions attendus; mais malgré cela, il nous fut impossible de résister au désir de faire encore le soir même une promenade dans la ville, et un laquais de place se présenta sur-le-champ pour nous servir de guide. Mais le pouvoir dissolvant que le séjour de Rome a tant de fois exercé en grand sur ceux qui ont pénétré dans ses murs, se fit aussi sentir à nous en petit, chacun d'entre nous désirant se diriger d'un côté différent. Tandis que les romantiques, remplis d'un saint zèle, voulaient commencer leur pélérinage par l'église de

Saint-Pierre, les clasiques insistaient pour visiter dabord le Capitole et le Colysée; ceux-ci demandaient qu'on les conduisît au Vatican, ceux-là au Panthéon. Comme je craignais que la discussion ne se prolongeât, ou bien que, d'après les lois de la mécanique, le résultat de deux forces opposées ne fût un équilibre parfait, et par conséquent l'immobilité, je me séparai du reste de la société, et je me mis seul en route, me fiant assez à l'obligeance des patriciens et des plébéiens à Rome pour croire qu'ils ne me refuseraient pas de m'indiquer le chemin du mont Capitolin où je désirais me rendre. Un coup d'œil que j'avais jeté en passant sur un plan de Rome que mon voisin avait établi devant lui, m'avait appris à peu près la direction que je devais suivre. Je n'avais pas loin à aller pour arriver au Cours; et là, ayant demandé le chemin du *Campidoglio*, je reçus pour réponse : *sempre dritto;* de sorte que je ne pouvais pas manquer ma route. Sans m'arrêter devant la colonne Antonine que je pris, comme tant d'autres avant moi, pour la colonne Trajane, j'arrivai sur une place tout entourée de palais élevés, dont un des plus beaux offrait au-dessus de sa porte l'inscription de *Palais de Venise.* Un autre me fut indiqué sous le nom de *Palais Torlonia*, lequel par parenthèse n'était pas le moins intéressant pour moi, étant la demeure du banquier sur qui j'avais une lettre de crédit. Je n'eus après cela qu'à me dé-

tourner dans une rue de traverse pour me trouver au pied du Capitole que je connaissais déjà parfaitement par les tableaux et les descriptions que j'en avais vus. Si l'on écarte le souvenir des triomphes qui furent célébrés en ce lieu, des dieux qui y étaient adorés et des victoires qui y furent remportées, si, dis-je, on écarte ce souvenir, alors cette colline enfoncée, avec ses palais modernes, son église resserrée, et ses escaliers sales et dépourvus de symétrie, ne répond pas à l'idée que l'on s'en est formée. Pourtant il faut convenir que l'escalier du centre, au pied duquel sont couchés deux Sphynx, tandis que le sommet est orné des deux dompteurs de chevaux, imitation des célèbres colosses, fait un effet grandiose. L'escalier même est assez large pour que trois quadriges y puissent monter de front, mais il n'est adapté que pour les piétons, étant coupé de repos, trop bas toutefois pour qu'on puisse les appeler des degrés. A côté des colosses on voit, le long de la rampe supérieure, des trophées, des statues, des pierres milliaires, restes de l'antiquité, et au milieu de la place la statue équestre en bronze de l'empereur Marc-Aurèle, ouvrage précieux des beaux siècles. Trois palais occupent les trois côtés de la place. Devant soi on a le palais des Sénateurs, vers lequel on monte par un double escalier : la façade en est ornée de pilastres corinthiens et d'une haute tour. Devant l'escalier il y a une fontaine au pied

de laquelle sont couchés le Nil et le Tibre, et qui est protégée par Minerve. Ce palais ainsi que les deux autres est construit sur un plan fourni par Michel-Ange, et l'ensemble offre un accord dont l'impression est fort agréable. L'édifice qui forme l'aile gauche s'appelle le palais des Conservateurs, et l'aile droite porte le nom de Musée Capitolin. Je ne pus résister à la tentation de pénétrer dans la cour ouverte du palais des Conservateurs, et j'y vis couchés par terre tant de débris de l'antiquité, qu'ils suffiraient seuls pour former une riche galerie. Désirant annoncer mon arrivée à l'hôtel de notre ambassadeur, je me fis indiquer le chemin du palais Caffarelli qui occupe la pointe méridionale du Mont Capitolin. Notre ministre M. Bunsen passant l'été dans une villa à Fracasti, je me contentai de remettre ma carte et de prendre les lettres qui m'avaient été adressées à l'ambassade, et je me réjouis de voir l'aigle prusienne planer au haut du Capitole. Tout à coup j'entendis un bruit qui me rappela parfaitement celui qu'avaient dû faire les sauveurs ailés de Rome quand ils avertirent Manlius de l'approche de l'ennemi. M'étant dirigé du côté d'où ce bruit partait, j'aperçus plusieurs femmes qui se disputaient au sujet d'un enfant qui venait de commettre je sais quelle inconvenance, et j'entendis une d'elles dire d'une voix menaçante que si le *ragazzo* y revenait encore, on le jetterait

sans pitié du haut de la *Rupe Tarpejana*. Ce ne fut pas sans frémir que je m'approchai du mur que cette femme avait montré du doigt, et je vis en effet cette roche tarpeïenne toujours escarpée et assez haute pour se casser le cou si l'on en tombait. Je quittai un endroit si dangereux, pour retourner auprès de l'empereur Marc-Aurèle sur la grande place, d'où je descendis par l'escalier de derrière qui était autrefois la principale montée et pénétrai dans l'ancienne Rome, me recommandant à la protection des dieux de tous les siècles. Des degrés du temple de Jupiter Capitolin maintenant *Ara Cœli*, on jouit d'une perspective frappante. Un arc de triomphe affaissé dans le terrain s'élève du fond de la vallée; à ses côtés, on voit trois colonnes soutenant un reste du mur de la façade d'un temple ruiné; plus loin et sur la droite, il y a une rangée plus nombreuse de sept à huit colonnes, dont les chapitaux sont aussi réunis par des blocs de marbre. Au milieu, s'étend, sur un terrain inégal une allée d'accacias assez mal entretenue; sur la gauche, on aperçoit les façades de plusieurs temples romains auxquels on a adossé des églises et des chapelles chrétiennes.

Je ne savais pas bien où je me trouvais, mais quand derrière l'arc de triomphe je vis couché un troupeau de bœufs, tandis que des chèvres curieuses couraient au milieu des débris de colonnes, je ne pus plus douter que je n'eusse devant moi ce *forum*, aujourd'hui

Campo Vaccino, théâtre des débats politiques du peuple romain, où Cicéron parlait contre Catilina, où César et Auguste célébraient leurs triomphes, et où plus tard vinrent se loger mes bons compatriotes les Alains et les Vandales. Je ne tardai pas après cela à m'orienter parfaitement au milieu de ces ruines classiques; car aucune exposition n'avait eu lieu à Berlin sans me présenter plusieurs points de vue du Forum romain, que je connaissais d'après cela fort bien avant d'y venir. La colonne isolée de l'empereur Phocas fut comme une étoile à l'aide de laquelle je reconnus la position des autres monumens. L'arc de triomphe que j'avais devant moi était celui de Septime Sévère. Les trois colonnes à droite faisaient partie du temple élevé à Jupiter par Auguste, qui en revenant d'Espagne avait vu un de ses esclaves frappé de la foudre à ses côtés; les huit colonnes de granit oriental plus en arrière avaient appartenu, selon les uns, au temple de la Concorde, et selon les autres à celui de la Fortune; l'immense amas de ruines qui couvrait plus loin le mont Palatin, sont bien certainement celles des palais impériaux : plus loin encore, un second arc de triomphe était celui de Titus derrière lequel s'élevait un mur immense, et par sa hauteur et par son étendue, qui brillait au soleil comme les glaciers des Alpes : c'était le Colysée!

Étant descendu dans le Forum, je ne pus prendre le même chemin pour retourner; de sorte qu'il me fal-

lut implorer encore le secours des passans; une fois arrivé dans le Corso, je n'eus pas de peine à retrouver la Via Condotti et mes amis. Ceux-ci revenaient de leur pélerinage à Saint Pierre, et je les trouvai beaucoup moins édifiés et enchantés de ce qu'ils avaient vu, que je ne l'étais des restes de l'antiquité au milieu desquelles je venais de passer quelques momens. Nous nous communiquâmes mutuellement nos sensations, en soupant à la *Trattoria del Lepre* et en vidant quelques *fogliette* de vin d'Orvicto dont les fumées donnèrent tant de courage à mes compagnons qu'ils se décidèrent unanimement à faire une promenade nocturne au Capitole et au Forum, où je ne balançai pas à retourner avec eux quoique la distance fût d'une demi-lieue. En rentrant chez nous, nous fûmes agréablement surpris, quand sortant d'une petite rue qu'on nous avait annoncée comme devant nous conduire sur la place d'Espagne, de nous trouver tout à coup devant les dompteurs de chevaux sur le *Monte Cavallo* où une fontaine copieuse faisait entendre un murmure agréable dans le silence de la nuit. L'heure était avancée quand nous revînmes à notre hôtel, et chacun de nous put dire, en parodiant le mot de l'empereur Titus, *diem non perdidi:* ce qui, du reste, n'est nulle part plus facile à dire qu'à Rome.

Ce fut ainsi que nous terminâmes notre première journée dans la capitale du monde.

LETTRE LXIX.

Le *Caffè Greco.* — Les Journaux. — Les Bijoutiers. — La *Piazza Colonna.* — Le Panthéon. — Vue de Rome prise des bords du Tibre. — Le château Saint-Ange. — La place de Saint-Pierre. — Vol de mon parapluie. — Les Romains se corrompent.—L'église de Saint-Pierre. — Le Cabaret de Benvenuto.— Le Chêne du Tasse.—L'*Aria Cattiva.* — Effet de lumière. — La *Claudia.* — Seconde visite au Colysée. — Les Hymnes. — Récapitulation de ma journée.

Rome, octobre.

La ville était encore profondément ensevelie dans le sommeil quand nous montâmes l'escalier d'Espagne pour jeter un coup d'œil sur Rome et sur Saint-Pierre, du haut de la promenade qui s'étend devant l'Académie de France, ci-devant villa Medici. Nous y trouvâmes aussi plusieurs sites qui nous étaient familiers par les tableaux que nous en avions vus; la perspective dont on jouit du bord de la fontaine devant l'Académie est surtout célèbre. Les chênes verts sous lesquels le grand bassin se trouve placé, for-

ment comme une haute fenêtre cintrée qui sert en quelque façon de cadre au dôme qui s'élève dans le lointain. Nous aurions pu nous croire dans un diorama, si les gouttes d'eau de la fontaine, retombant entre les branches vertes des arbres, ne nous eussent rappelé que c'était un paysage réel que nous avions devant les yeux.

Quelque belle que fût la nature, elle ne nous fit pas oublier le *caffè Greco* que l'on nous avait indiqué commme le meilleur endroit pour déjeuner, et comme le lieu de réunion des artistes allemands. Ce café est en effet un lieu très-important pour les Allemands qui viennent à Rome; c'est le rendez-vous universel; c'est là qu'on reçoit des visites et que l'on remet les cartes pour les personnes que l'on n'a pas trouvées chez elles; c'est encore là que le facteur apporte les lettres, car le *caffè Greco* est aussi l'adresse commune de tout nom allemand à Rome. C'est là que se combinent les parties de campagne, les promenades, les excursions enfin. C'est encore au *caffè Greco* que le tailleur et le cordonnier viennent réclamer à l'époque convenue du *signor pittore*, le montant de son mémoire. Ce café a enfin l'avantage de faciliter les relations politiques et littéraires avec la patrie, car on y reçoit régulièrement la *Gazette universelle d'Augsbourg*, le *Journal du Matin* (*Morgenblatt*), ainsi que le *Journal des Arts et de la Littérature*, et, ce qui me surprit beaucoup,

même le *Constitutionnel*. Quant à nous, la politique est le dernier de nos soucis; quand on peut jouir en liberté de la vue et des beautés de la nature, ainsi que des chefs-d'œuvre de l'art, il faut être bien fou pour désirer autre chose.

J'étais revenu si satisfait de mon premier voyage de découvertes à Rome, que je résolus d'en faire un second toujours seul et sans guide. Cette fois je me dirigeai vers l'église de Saint-Pierre, et plus d'une surprise agréable m'attendait sur la route. Afin de ne pas jouer absolument le rôle d'un chevalier errant, je m'étais muni d'un plan de Rome collé sur toile. Mais combien il est difficile de marcher les premiers jours dans cette ville sans être arrêté à chaque pas par quelque objet nouveau! Une chose pourtant à laquelle je ne m'attendais pas, ce fut que les boutiques de bijouterie seraient ce qui fixerait le plus mon attention. Il faut avouer que les bijouteries romaines offrent un caractère plus grave que celles que l'on voit au Palais-Royal à Paris ou au Graben à Vienne. Elles portent réellement l'empreinte d'une beauté classique. Je remarquai surtout les médaillons faits de coquilles d'Orient gravées. Dans le *Via Condotti* on trouve depuis la place d'Espagne un nombre incroyable de boutiques remplies d'une si grande quantité de ces coquilles, que notre étonnement en fut extrême, parce qu'à la première vue il est difficile de les distinguer de l'agate onyx. Les sujets

des gravures sont pour la plupart les copies d'anciens camées et statues. Je vis aussi chez ces marchands toutes sortes de jolis ouvrages en lave et en corail, et à peine étais-je sorti d'une boutique que je me voyais forcé, malgré moi, d'entrer dans une autre. A plus forte raison est-on attiré par les magasins que remplissent de véritables antiques, surtout en bronze et en *terra cotta ;* de sorte qu'il faut s'en arracher malgré soi, si l'on ne veut pas que ce que la ville contient vous fasse oublier la ville même.

Je ne m'arrêtai plus après cela que sur la Piazza Colonna, où je ne pus résister à l'envie de monter sur la colonne Antonine. Le plus beau panorama possible de Rome s'étendait à mes pieds. Deux cents églises avec leurs dômes et leurs clochers suffiraient pour donner à un pareil lieu un aspect fort majestueux, quand la foule de palais des seigneurs ecclésiastiques et laïques ne s'élèverait pas avec orgueil au-dessus des demeures plus modestes de la bourgeoisie, qui, elles-mêmes, ont un air glorieux, quoique ne brillant pas par la propreté. Mais, et les maisons particulières, et les palais, et les églises, tout était effacé par Saint-Pierre, qui domine avec orgueil sur les autres édifices de la ville comme un éléphant parmi des moutons. Je remarquai au milieu des monumens plus voisins, le Panthéon, dont le toit s'étend comme la carapace d'une énorme tortue au-dessus de ceux des maisons qui l'entourent.

Et tout cela, me dis-je en moi-même, m'appartient! Le Capitole, Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran et le Vatican; le Panthéon et le Colysée; tout cela est ouvert pour moi à tous les momens du jour!

Après avoir suffisamment à mon gré considéré l'ensemble des édifices, je descendis afin de commencer ma tournée et de faire une connaissance plus intime avec chacun en particulier. D'après le plan dont je m'étais muni, le Panthéon était celui qui se trouvait le plus dans mon voisinage. Ce fut donc vers lui que je me dirigeai; et après avoir traversé un petit nombre de rues étroites et malpropres, sa masse immense se présenta tout à coup à mes yeux. Comme on m'avait assuré que l'église de Saint-Edwige à Berlin était une imitation parfaite du Panthéon de Rome, je fus doublement surpris à l'aspect de la vaste étendue de ce monument antique, à côté duquel notre église Berlinienne ne paraîtrait qu'un modèle en carton. Ce qui fait reconnaître surtout ce temple pour un ouvrage du temps de la plus grande puissance romaine, c'est le vestibule. Il se compose de seize colonnes de granit oriental de quatorze pieds de circonférence, et d'environ cinquante pieds de haut. Elles sont placées sur trois rangées, dont la plus avancée a huit colonnes, et les deux autres chacune quatre. Leurs dimensions gigantesques ont rendu nécessaires de grands espaces entre elles; aussi le vestibule a-t-il cent trois pieds de large

sur soixante-un de profondeur. Le toit de ce vestibule et le frontispice étaient autrefois recouverts de bronze, qui a été enlevé par l'empereur Constance II, et par le pape Urbain VIII. Ce dernier employa le métal qu'il en retira à construire le baldaquin du maître-autel de Saint-Pierre, et à fondre des canons pour le fort Saint-Ange. On pourra se faire une légère idée des frais qu'a dû entraîner la construction d'un aussi vaste édifice que celui du Panthéon, quand on saura que les clous seuls qu'on en retira pesaient neuf mille trois cent soixante-quatorze livres, et l'ensemble du bronze plus de quarante-cinq millions de livres. Sept degrés conduisaient autrefois à ce vestibule; mais les décombres se sont aujourd'hui si fort amoncelés qu'il n'en reste plus que deux au-dessus du sol. La riche enveloppe de marbre dont la façade de ce temple était recouverte est partout tombée, et laisse voir à nu le mur en briques de dix-neuf pieds d'épaisseur qu'elle cachait. Du reste, le temps a redonné à ce mur un manteau de mousse et une couleur de rouille qui le font ressembler à un rocher naturel. Quand on entre dans la rotonde, on est tout d'abord frappé de l'effet grandiose de cette simple voûte circulaire; et quand, après avoir mesuré d'un œil étonné l'immense dôme, on aperçoit par le toit entr'ouvert le ciel azuré, on croit sentir dans l'air qui y pénètre un souffle d'un autre monde. Le temple est orné intérieurement des marbres les

plus riches. Douze colonnes jaunes et violettes supportent une frise de marbre blanc. Six chapelles ont été pratiquées dans l'épaisseur du mur; mais quelle que soit la magnificence de leur décoration, leur architecture paraît mesquine et peu d'accord avec leur entourage.

En sortant du Panthéon, un regard jeté sur mon plan me fit diriger mes pas vers le *Campo Marzo*, et je m'y décidai d'autant plus facilement, que c'était le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre sur les bords du Tibre doré. Mais je cherchais vainement ce fameux Champ-de-Mars, je n'y arrivais pas. Je me trouvai, au contraire, tout à coup resserré dans une étroite ruelle, ou plutôt cul-de-sac, qui ne m'offrit point d'issue, et d'où je n'eus rien de plus pressé que de retourner en arrière. Il en fut de même du Tibre, dont toutes les avenues me furent comme fermées par les maisons qui bordaient des rues malpropres. Je pris enfin le parti d'entrer dans une de ces sombres et vieilles demeures, pensant que peut-être elle me servirait de passage pour arriver à la rivière. J'y parvins en effet, et là, quel contraste se présenta à ma vue! Il n'y a pas, je pense, dans tout Rome, de coin plus dégoûtant; mais aussi il n'y a pas un point d'où l'on voie dans un si bel ensemble le pont, le château Saint-Ange, et le dôme de Saint-Pierre. Ayant vanté plus tard ma découverte, ou, du moins, celle que je croyais avoir

faite, on me répondit que ce site était si bien connu que le plus maladroit des cicérones ne manquait pas d'y conduire l'étranger à qui il servait de guide. Puisqu'il en est ainsi, je ne puis cacher ma surprise de ce que le propriétaire de la maison n'entretient pas mieux le passage, car bien certainement il n'y a pas de curieux qui ne donnât avec plaisir quelques *bajocchi* pour contribuer à l'approprier.

Malgré la beauté du point de vue, il était impossible de demeurer long-temps en ce lieu, auquel d'ailleurs les flots jaunes du Tibre n'ajoutent pas un bien grand attrait. Auprès de ses eaux si troubles et si sales, la Sprée, même au centre de Berlin, peut passer pour un ruisseau de cristal.

Le chemin s'élargissait de plus en plus, et j'arrivai bientôt à la place qui est devant le pont Saint-Ange. Cette place ne se distingue, ni par des églises, ni par des palais; aussi est-elle spacieuse et propre: car ici la malpropreté est si inséparable de ces édifices, qu'un honnête bourgeois voyant un passant qui se disposait à se mettre à son aise sous sa fenêtre, lui cria : « Plus loin, mon ami; sachez que ma maison n'est ni un palais, ni une église. »

La rivière n'étant pas très-large, ni ses rives très-hautes, le pont fait un effet assez modeste; il est cependant spacieux, et muni de trottoirs élevés, à l'usage des piétons, et qui sont surtout utiles pour empêcher les accidens que la grande presse pourrait

occasioner, quand, aux jours de fêtes, on illumine le dôme de Saint-Pierre, et que l'on tire le feu d'artifice connu sous le nom de la Girandole. Le château Saint-Ange, qui était autrefois le tombeau de l'empereur Adrien, est une tour ronde de cent quatre-vingt-huit pieds de diamètre. Dès les irruptions des Barbares, elle tint lieu de forteresse, et la garnison se défendit contre les troupes d'Alaric et de Genseric, en leur lançant, du haut du toit, les plus belles statues des dieux antiques, au nombre desquelles se trouva le faune de Barberini, qui appartient aujourd'hui au roi de Bavière. Depuis l'invention de la poudre, ce château a été régulièrement fortifié d'après la manière moderne; on se rappelle les singulières aventures qui y arrivèrent à Benvenuto Cellini, soit comme canonnier, soit comme prisonnier, et dont il nous fait le détail dans ses mémoires.

Quand on a passé le pont, une rue droite et large conduit à la place de Saint-Pierre. Cette place, dont l'œil a de la peine à embrasser l'étendue, a mille soixante-treize pieds de long, sur sept cent trente-huit de large. Au centre, s'élève un obélisque égyptien de granit rouge, parfaitement poli, et couvert d'hiéroglyphes; à droite et à gauche, la place est renfermée dans un demi-ovale, formé par deux colonnades composées de deux cent quatre-vingt-quatre colonnes de soixante pieds de haut, et de soixante-neuf pilastres; sur la balustrade qu'elles supportent,

se voient cent quatre-vingt-douze statues de onze pieds de haut. Il était midi, le soleil brillait de tout son éclat, et à cette heure de la journée l'immense place paraîtrait déserte, si deux fontaines ne versaient leurs eaux écumantes dans trois bassins s'élevant l'un au-dessus de l'autre, et n'animaient la scène par leur mouvement et leur murmure. Afin de mieux contempler le beau spectacle que j'avais devant les yeux, je posai au pied d'une colonne le parapluie neuf que j'avais acheté à Florence, et mon plan de Rome; et les bras croisés, je me perdis dans les réflexions que ce lieu m'inspirait. Que l'on juge d'après cela de mon désappointement, lorsqu'en voulant reprendre le plan et le parapluie, je découvris qu'on me les avait tous deux volés. En attendant, comme il faut toujours se consoler dans le malheur, je me dis que par ce moyen je serais moins chargé quand il s'agirait de monter les escaliers de Saint-Pierre; du reste, je n'avais pas besoin de parapluie puisqu'il faisait beau temps; et à quoi me servait un plan de Rome, puisque j'avais l'intention de parcourir la ville au hasard? J'eus à cette occasion un singulier exemple du caractère des modernes Romains. Ayant raconté l'accident qui m'était arrivé au portier de l'église, il se mit dans une grande colère: « Est-il possible! s'écria-t-il; on commence donc à voler dans cette sainte ville! autrefois on ne faisait qu'assassiner; les hommes se corrompent de

jour en jour davantage! » J'appris plus tard que cet homme avait raison. Autant les actes de brigaudage sont communs en Italie, autant les vols y sont rares. On n'entend presque jamais parler d'une pièce de linge enlevée dans une chambre, ou d'une somme d'argent dans un secrétaire, quoique l'on ne ferme guère ni les uns ni les autres. Aussi me soutint-on que mon parapluie n'avait pas été volé, mais trouvé.

L'église de Saint-Pierre n'est point un monument d'imagination comme les cathédrales gothiques; elle est le fruit du raisonnement, du calcul; tout y indique l'intention de faire quelque chose d'extraordinaire, d'immense. J'avais souvent entendu dire que le premier aspect de l'intérieur de ce vaste édifice ne satisfait point le voyageur. Mais j'eus, par ma propre expérience, la preuve du contraire. J'éprouvai, en y entrant, exactement la même sensation de surprise que m'avait causée la vue du parvis. Considéré de cette façon, on peut dire que cet édifice fait le même effet sur celui qui le regarde que le ciel étoilé sur l'astronome qui connaît les lois d'après lesquelles les corps célestes conservent leur équilibre et suivent des mouvemens réglés. L'arithmétique n'a, à la vérité, rien de commun avec la poésie; mais pourtant, quand on parvient à appliquer les règles du calcul, soit à Jupiter et à ses satellites, soit au dôme de Saint-Pierre, on en acquiert une bien plus haute idée de la grandeur du génie qui a créé

de pareils objets. Si notre mémoire a conservé le souvenir des dimensions de tant d'autres grands édifices que nous avons eu occasion de voir; et si nous les comparons avec celles de Saint-Pierre, c'est alors que nous voyons notre attente, quelque haut qu'elle ait été portée, surpassée encore par la réalité.

La façade a trois cent soixante-dix pieds de long et cent quarante-neuf de haut; les colonnes qui soutiennent la saillie ont huit pieds trois pouces de diamètre et quatre-vingt-huit pieds de haut. Les figures placées sur la balustrade supérieure, et qui, vues d'en bas, paraissent de grandeur naturelle, ont dix-sept pieds de hauteur; et le balcon, d'où le Pape envoie sa bénédiction au peuple, est à une si grande élévation que l'on ne doit distinguer qu'avec peine les traits du Saint Père. Le vestibule de l'église, auquel on arrive par la façade, a trente-sept pieds de profondeur; sa hauteur est de soixante-deux pieds, et sa longueur de quatre cent trente-neuf; les colonnes et les pilastres sont du plus beau marbre; le plafond est en stuc doré, et dans des niches, à droite et à gauche, se voient les statues équestres et colossales de Charlemagne et de Constantin : la première de Cornachini, et la seconde de Bernini; ce sont, du reste, deux ouvrages de mauvais goût. Pour donner une idée de l'impression que fait ce vestibule, il suffira de dire qu'un Anglais qui, à l'imitation d'un si grand nombre de ses compatriotes, était venu

passer huit jours à Rome, avec l'intention de voir tout ce que cette ville renferme de remarquable, inscrivit sur ses tablettes une description de Saint-Pierre, d'où il résultait évidemment qu'il s'imaginait avoir vu l'église tout entière, tandis qu'il n'avait pas été au-delà du vestibule.

J'avoue que je sentis palpiter mon cœur, lorsqu'après avoir ouvert une des grandes portes à deux battans et avoir écarté la lourde portière de cuir, j'entrai dans le lieu saint. Malheureusement les immenses proportions de ce gigantesque édifice ne purent, dans le premier moment, fixer, autant qu'elles le méritaient, mon attention, tant elle était distraite par une foule d'objets étrangers dont j'étais entouré : ici, c'étaient des mendians et des estropiés; là, des chiens qui aboyaient et se mordaient avec un bruit épouvantable; plus loin, des *gentlemen* et des *ladies* se promenaient en se disant les uns aux autres que tout était *beautiful* et *very fine*, tandis que, de distance en distance, une femme, habillée de noir et recouverte d'un long voile qui retombait jusqu'à terre, se glissait à genoux vers une des chapelles latérales.

Je quittai ce premier plan si bruyant, attiré par une foule de petites lumières que je voyais dans l'éloignement et qui ressemblaient à autant de feux-follets : mais j'eus un chemin assez considérable à faire pour y parvenir; car la grande nef a cinq cent

soixante-quinze pieds de long, et le tombeau de saint Pierre, autour duquel brûlaient toutes ces petites lampes, entourées d'une grille dorée et de fleurs qui jonchent la terre, est situé à l'extrémité la plus éloignée. C'est au-dessus de ce tombeau que s'élève le merveilleux dôme peint par Michel-Ange, et dont la hauteur est de cent soixante-six pieds. Ce n'est pas la première fois que l'on voit un pareil ouvrage, qu'il est possible de s'en rendre un compte bien exact; ainsi, mon intention étant de revenir plus d'une fois dans ce lieu, je réserve pour un autre moment à coucher sur le papier les sensations qu'il m'a fait éprouver. Je me bornerai à dire aujourd'hui que le dais qui couvre le maître-autel, avec ses quatre colonnes torses dans lesquelles on ne peut méconnaître le mauvais goût du chevalier Bernini, m'a singulièrement déplu, et que la chaire ne m'a pas fait plus de plaisir que le dais. Une Transfiguration de Raphaël en mosaïque, d'un travail merveilleux, et un groupe en marbre de Michel-Ange, représentant Marie tenant sur ses genoux le corps de Jésus-Christ, me dédommagèrent de l'effet pénible qu'avaient fait sur moi le dais et la chaire.

Le temps que j'avais passé dans l'église de Saint-Pierre m'avait fait oublier l'heure; quand je me retrouvai sur le parvis, mon appétit et surtout ma soif m'apprirent que la journée devait être avancée: mais j'eus beau regarder autour de moi, je voyais

bien les fontaines versant de l'eau en abondance, mais point de traiteur ou de cabaret où je pusse me procurer un breuvage un peu plus généreux ; je me dirigeai donc vers le pont Saint-Ange, à la descente duquel je trouvai une rue, sur laquelle je lus le nom de *via del Banco di San-Spirito*. J'y entrai à tout hasard, et à peine y eus-je fait quelques pas, que je rencontrai plusieurs Allemands de ma connaissance, qui m'emmenèrent dans le cabaret de Benvenuto, lieu de réunion de mes compatriotes à Rome. Le premier aspect d'une *osteria* de cette espèce n'a rien de fort attrayant : les salles sont longues, étroites, sombres et enfumées; les tables en bois sont rangées le long des murs, contre lesquels se trouvent les bancs sur lesquels on s'asseoit; il n'y a point de nappe, et l'on est obligé de nettoyer soi-même son couteau, sa fourchette, sa cuillère et son verre. Je ne puis pas dire non plus que le maître et surtout la maîtresse du lieu aient l'air très-prévenant; mais il faut pourtant avouer que la cuisine n'est pas mauvaise: le macaroni fumant, l'excellent broccoli, le poisson frit et l'agneau rôti, le tout arrosé d'un vin pur et spiritueux forme un dîner auquel on s'accoutume plus facilement qu'on ne croirait.

On proposa une promenade à la campagne, afin de voir l'aspect de la ville du haut d'une colline voisine et à la vapeur du soir. Je m'informai sur-le-

champ du chêne du Tasse dans le jardin du couvent de Saint-Onuphre dont je me rappelais d'avoir vu un fort beau tableau par Langheim. Mes amis m'assurèrent que ce couvent était peu éloigné et que je n'aurais pas pu proposer de promenade plus agréable. Rome manque de ponts, ce qui oblige de faire souvent de grands détours. Si l'ancien *pons triumphalis* avait été encore en état de servir, nous n'aurions pas été obligés de retourner au pont Saint-Ange pour sortir par la porte de San-Spirito. C'est, d'après cela, bien à tort que le pape porte le titre de *pontifex maximus*; car certes ce n'est pas comme faiseur de ponts qu'il se distingue, quoique le Pô et le Tibre lui offrent assez l'occasion de mettre sa science à l'épreuve.

Le soleil baissant déjà nous ne nous arrêtâmes pas à la porte du couvent, mais nous montâmes sur-le-champ plus haut vers le jardin. Une jeune Romaine, aux yeux noirs et à l'air grave, un enfant au sein et en tenant un autre par la main, nous ouvrit la porte. « Vous venez sans doute pour voir l'arbre de notre poète? dit-elle, sans changer de visage. Antonio, conconduisez ces Messieurs. » Ces derniers mots s'adressaient à l'enfant, qui se mit à courir gaiement devant nous. Le jardin est situé à quelque distance du couvent; la famille du jardinier habite une misérable chaumière; dans les carrés je vis des carciofoli, des fèves, des broccoli et de la salade, qui parais-

saient réussir fort bien ; mais les habitans du lieu avaient l'air pâle et maladif. Ayant exprimé à mes amis mon étonnement de ce qu'aucun d'eux n'eût songé à se choisir une habitation de campagne pour l'été sur cette belle colline, si près de Saint-Pierre et du Vatican, on me répondit qu'il n'y avait pas d'endroit où l'*aria cattiva* fût plus à craindre que dans celui-ci, puisqu'il chasse le pape lui-même de son palais du Vatican. Les jours du danger sont sans doute passés; car il est impossible de respirer un air plus pur et plus frais que sur le bord de la source qui coule le long d'un mur pour tomber dans un bassin clair comme du cristal, ou bien sous le chêne, âgé de trois siècles, dont les branches touffues répandent le plus doux ombrage. Ce chêne, semblable à un vainqueur venu du Nord, s'élève avec orgueil au-dessus des figuiers, des oliviers, des orangers et des cyprès indigènes. Assis sous son ombre on jouit de la plus belle perspective sur la ville qui s'étend à ses pieds. J'avais souvent douté de l'exactitude des peintres de paysage, qui, dans les tableaux qu'ils nous offrent des soirs de l'Italie, répandent sur tous les objets une lumière inconnue dans nos climats septentrionaux, et qui, partant de la teinte violette, passe par l'orangé pour arriver au jaune doré le plus brillant, teinte dans laquelle les édifices, les arbres et jusqu'à l'eau se trouvent comme trempés; mais aujourd'hui je reconnus que, loin de rien exagérer, ils restent encore bien en deçà de

la vérité. A compter de ce moment, je compris que le lieu où je me trouvais serait, pendant le reste de mon séjour à Rome, celui où je me plairais le plus. Couché sous ce chêne, plein des souvenirs des malheurs des amours et des chants du Tasse, devant moi la Rome moderne avec Saint-Pierre et le Vatican; plus loin la Rome ancienne avec le Capitole, les palais des Césars et le Colisée, puis encore le Tibre avec ses ponts et ses vaisseaux; d'un côté, Soracte; de l'autre, les montagnes du Latium et du pays d'Albe et des Sabins, couvertes de villes et de maisons de plaisance; y a-t-il un lieu au monde où, loin du monde, on puisse jeter un pareil regard dans le monde?

Quand le soleil disparut sous l'horizon, nous quittâmes ce beau site, et chacun de nous se retira de son côté, après nous être promis de nous retrouver le soir à la *Claudia*, *trattoria* située dans une rue de traverse, près du Corso, où, tous les soirs, un certain nombre d'artistes, jeunes et vieux, se réunissent régulièrement autour d'une table frugale et de bons vins. Quoique, pour avouer la vérité, on y boive assez copieusement, il est pourtant juste de dire que la conversation roule presque exclusivement sur l'art, et il ne me fallut pas beaucoup de temps pour reconnaître que les divers peintres d'histoire, de paysage et de genre, ainsi que les sculpteurs réunis par le sentiment général de l'art, s'entendent beaucoup mieux que les différentes facultés des sciences dans nos universités.

La lune brillait dans un ciel sans nuage, quand à dix heures du soir nous descendîmes le *Corso*. «Quelle belle nuit, s'écria un de mes amis, pour aller visiter le Colisée!» La proposition fut sur-le-champ adoptée, et il fut décidé en outre que l'on prendrait le chemin du Capitole et du Forum. A Rome, on ne connaît pas la vie nocturne comme à Venise et à Naples; les cafés et les boutiques ferment de bonne heure, et tout est tranquille devant les portes des maisons. Le seul bruit qui interrompe le silence des rues est le murmure des fontaines; cette fois, notre chemin nous conduisit devant celle de Trevi qui tombe comme une cascade d'une foule de petites urnes, de vases, de dauphins et de monstres marins en marbre que Neptune et sa suite ont rassemblés autour d'eux. Nous montâmes au pas de course l'escalier du Capitole : ce qui, du reste, ne nous fatigua pas beaucoup, car il est très-commode; et nous redescendîmes ensuite vers le Forum Romanum, vrai cimetière de l'histoire du monde et auquel la lumière magique de la lune prêtait un charme tout particulier.

Il est digne de remarque que les seuls monumens de l'ancienne Rome qui soient restés entiers sont les arcs de triomphe, comme pour marquer que le souvenir des victoires du peuple Romain ne périra jamais. L'arc de Septime-Sévère est inaccessible par suite de l'exhaussement du terrain; mais ceux de

Trajan et de Constantin peuvent servir encore de passages. Nous avions traversé gaiement l'arc de Titus, quand tout à coup nous nous trouvâmes devant l'immense Colisée. Son seul aspect nous imposa silence sur-le-champ, et je puis bien assurer que la vue subite de la bête avec sept têtes et dix cornes de l'Apocalypse ne m'aurait pas causé plus de saisissement que ce monument colossal, éclairé des rayons de la lune : je ne puis mieux le comparer qu'à un fantôme gigantesque sortant de son tombeau; il grandit à chaque pas que l'on fait pour s'approcher de lui, à chaque regard qu'on y jette; la sensation que l'on éprouve est absolument celle que cause un cauchemar. Quand on pénètre dans l'intérieur, et que l'on voit les arches s'élever les unes au-dessus des autres, les étoiles briller à travers les ouvertures des fenêtres, le lierre et les plantes parasites retomber des murs dégradés comme une chevelure flottant au vent; quand on contemple, dis-je, tout cela, on croit être soi-même au nombre des morts et entrer dans le tribunal où vont se tenir les assises du jugement dernier. En attendant, au lieu de la terrible trompette qui doit appeler les hommes au pied de leur juge, nous n'entendîmes qu'une voix enrouée qui nous cria, « Qui vive! » C'était un soldat du pape qui s'avança vers nous, un bonnet de nuit blanc sur la tête et en croisant la baïonnette. Ayant fait un pas de plus, il nous demanda pour

boire. A peine l'eûmes-nous satisfait qu'un capucin barbu se présenta, une lanterne à la main, et nous engagea à le suivre. Il nous conduisit avec beaucoup de complaisance d'un étage à l'autre, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes enfin au sommet de l'édifice. Dans le premier moment, j'eus de la peine à distinguer au clair de la lune les divers objets que j'avais à mes pieds; bientôt pourtant je débrouillai le chaos et je reconnus les bancs qui garnissaient le pourtour de cet immense amphithéâtre dans lequel cent mille spectateurs pouvaient se placer à leur aise. Je contemplais, livré à mes réflexions, cet étonnant spectacle, quand tout à coup un chant à quatre parties, exécuté par des hommes, se fit entendre de loin; déjà je m'attendais à voir paraître le convoi funèbre de quelque religieux. Mais, à ma grande surprise, je ne tardai pas à reconnaître la chanson à boire: *Integer vitæ*, si connue à Berlin. Nous répondîmes en contrepoint, et le capucin crut devoir nous faire observer qu'il n'était pas permis de chanter dans cette église; car le Colisée passe ici pour un édifice sacré. Nous lui assurâmes que c'étaient des hymnes que nous chantions, de sorte que, sans plus d'observation, il nous permit de continuer, sans même trouver à redire à notre: *Dulce ridentem Lalagen amabo.* Nous entonnâmes ensuite le magnifique *O sanctissime*, et, pour ne pas finir par un adagio, nous terminâmes par le chœur des chasseurs

du *Freischutz* qui, du reste, n'était pas mal placé dans ce cirque où jadis tant de chrétiens avaient été pourchassés par des lions et des ours.

Nous retournâmes par la *via sacra*; mais nous ne remontâmes pas au Capitole; nous prîmes au contraire par une petite rue à droite, afin d'arriver au Monte Cavallo et de voir les deux dompteurs de chevaux au clair de la lune.

En réfléchissant à tout ce que j'ai fait pendant la journée qui vient de s'écouler, il me semble à peine croyable que j'aie pu voir tant de choses en si peu de temps, et cependant non-seulement je trouve sur mes tablettes la note des lieux que j'ai visités, mais je puis dire encore que s'il fallait que je quittasse Rome après y avoir passé cette unique journée, le souvenir que j'en conserverais n'en influerait pas moins sur tout le reste de ma vie.

LETTRE LXX.

Le Dôme de Saint-Pierre. — Le Labyrinthe sur les toits. — Les Romains qui n'ont jamais vu Rome. — Le Tonnelier et son cerceau. — La Lanterne. — La Boule. — Curiosité anglaise. — Ordre et propreté. — Singulier effet de Perspective. — La Sibylle. — Le Jugement dernier. — Le Groupe antique servant de borne. — Dîner chez M. Eggers. — Promenade. — Marche triomphale. — Les Rois vaincus. — Pour bien juger les antiquités de Rome il faut étudier ses mœurs modernes.

Rome, septembre.

Les amis que nous trouvâmes le lendemain matin, réunis à déjeuner dans le *caffè Greco*, avaient destiné cette matinée à monter au haut du dôme de Saint-Pierre, et à visiter la chapelle Sixtine. Nous nous joignîmes à eux d'autant plus volontiers que notre promenade promettait d'être favorisée par un ciel d'une pureté extraordinaire. Un peintre romain nommé Durantini, dont nous avions fait la connaissance à Florence, voulut bien aujourd'hui nous

servir de guide. Nous en fûmes d'autant plus reconnaissans que nous n'étions point recommandés à M. Durantini, et que son temps était extrêmement précieux. Il nous avoua sans aucune réserve sa prédilection pour les artistes allemands, et mettant de côté toute vanité nationale, il nous assura qu'il était convaincu qu'il n'y avait de salut pour l'art qu'en suivant les traces des artistes de l'Allemagne.

En arrivant sur la place de Saint-Pierre, nous ne pûmes nous empêcher de nous arrêter pendant quelques instans devant les brillans iris formés par les jets d'eau; mais quelque ravissant que soit ce spectacle, je ne conseillerais point à un peintre de chercher à le fixer sur la toile, puisque le charme qui le présente consiste principalement dans sa continuelle variété des formes et des couleurs. Nous avions un grand but devant nous; il s'agissait, comme je l'ai dit, de monter jusqu'au point le plus élevé du dôme de Saint-Pierre; malgré cela nous ne pûmes résister au désir de faire auparavant encore une fois le tour de l'église, et de nous placer sous la voûte de ce dôme, où nous éprouvâmes déjà aujourd'hui l'effet que tous les voyageurs ont remarqué, savoir : que si partout ailleurs les édifices paraissent plus petits à mesure que l'œil s'accoutume à leurs dimensions, ici au contraire le dôme s'agrandit plus on le contemple. L'escalier qui conduit à la plate-forme supérieure, c'est-à-dire au toit de l'église,

est si aisé que l'on peut facilement monter à cheval les cent quarante-deux marches dont il se compose. Arrivé sur ce toit, on croit être dans un labyrinthe de la plus étonnante construction : car outre le grand et principal dôme, il y a encore deux dômes latéraux de cent trente-six pieds de haut, huit plus petits et plusieurs petites maisons; les galeries et les balcons, les degrés et les lieux de repos se croisent avec une si grande confusion apparente, qu'il est nécessaire de ne pas perdre un instant son guide de vue, et nous fûmes plus d'une fois obligés de crier pour nous retrouver. Appuyés sur la balustrade qu'ornent les statues colossales, de dix-sept pieds de haut, de Jésus-Christ et des douze apôtres, nous jouissions déjà d'une perspective très-étendue sur la ville et sur ses environs. On m'assura qu'il y avait bien des gens qui étaient nés et morts sur ce toit sans avoir jamais mis les pieds dans la ville de Rome, ou même dans l'église. Je le croirais assez volontiers, car la curiosité n'est pas la vertu des Romains, et ils peuvent compter poür des virtuoses dans l'art de chercher leurs aises.

Quand on regarde le dôme de loin, on croit voir un corps céleste formé directement par la main du Créateur sans que l'homme y ait pris aucune part; mais quand on entre dans la petite porte qui conduit à l'étroit escalier par lequel on monte au haut de l'édifice, on admire au contraire l'esprit gigan-

tesque et l'inébranlable courage de Michel-Ange qui a imaginé un pareil ouvrage. Par-dessus le dôme intérieur on en a jeté, comme pour le protéger, un second, et c'est dans l'intervalle qui règne entre les deux dômes, et dont la largeur est de vingt-deux pieds, qu'est placé l'escalier par lequel on monte. Les pierres sont attachées l'une à l'autre par des crampons de fer, et se soutiennent mutuellement par leur poids réciproque. Un énorme cerceau entoure le dôme intérieur, et l'on nous raconta à cette occasion qu'il y a environ cent ans, après un tremblement de terre, on remarqua que la voûte était lézardée. On demanda conseil à tous les architectes pour savoir ce qu'il y avait à faire en cette occasion ; aucun d'eux ne voulut prendre sur lui la responsabilité d'un avis ; enfin se présenta un tonnelier de la campagne qui assura que si on voulait lui permettre de poser un cerceau autour de Saint-Pierre comme il avait coutume de faire pour ses tonneaux, il aurait bientôt remédié au mal. L'assurance avec laquelle il s'exprimait inspira de la confiance, et l'on prépara en conséquence un grand cerceau de fer. Quand on l'eut appliqué au dôme, le tonnelier fit venir cent de ses ouvriers auxquels il ordonna de frapper en même temps de grands coups de marteau bien égaux sur tous les points du cerceau, et par ce moyen la fente ne tarda pas à se rejoindre.

Une porte donne sur une galerie d'où l'on peut

jeter à la fois les yeux en bas vers l'église, et en haut vers ce que l'on appelle la lanterne du dôme. Quoique nous ne fussions encore qu'à la moitié de la hauteur que nous devions atteindre, ceux d'entre nous qui n'étaient pas accoutumés à contempler une si grande profondeur éprouvèrent déjà des étourdissemens. Nous trouvâmes dans cette galerie une tablette de pierre sur laquelle on a gravé la désignation des mesures et dimensions de chacune des principales parties de l'édifice, ce qui est indispensable pour en avoir une parfaite idée.

Arrivés dans la galerie de la lanterne, nous jetâmes un second regard à nos pieds; mais les hommes ne nous parurent plus que comme de petits points noirs à peine visibles. De pareils endroits, où l'on est obligé de mesurer en imagination la grandeur des objets par la petitesse de leur apparence, ne sont pas les plus favorables pour acquérir une juste idée de la véritable grandeur d'un monument; il me semblait que je regardais l'église de Saint-Pierre par le grand verre d'une lunette d'approche. Combien on respire plus librement quand de la galerie extérieure on jette un avide et curieux regard sur la ville et la campagne des environs! On éprouve malgré soi le besoin de connaître par leurs noms chaque montagne, chaque village que l'on aperçoit. Quel beau spectacle s'offre à la vue! au couchant une ligne argentée indique la mer; au levant

s'élève la chaîne couverte de neige des Apennins; et entre les deux la campagne de Rome, déserte à la vérité, mais dont la végétation offre néanmoins une incroyable variété de teintes, tandis que couverte d'anciens aqueducs, de tombeaux et de sources sulfureuses et fumantes, elle ressemble à un vaste camp abandonné par les armées conquérantes de l'antique Rome, et dans lequel brûlent encore par ci par là les feux à demi éteints des bivouacs. Des tableaux plus animés se présentent sur les collines richement cultivées de Tivoli, de Frascati et d'Albano, et les palais de la ville complètent par leur magnificence l'aspect varié de ce tableau. On me montra aussi le mont Soracte; et me rappelant le vers d'Horace *Stet nive candidum Soracte* : je demandai à mon guide si en hiver cette montagne est réellement couverte de neige; mais il me répondit qu'il ne l'avait jamais vue en cet état, quoique cela arrivât souvent à d'autres montagnes moins élevées. C'est en entendant prononcer ce nom et tant d'autres, que l'on reconnaît combien on est chez soi à Rome; car l'éducation est tellement dirigée dans ce sens, que pendant l'enfance on est beaucoup plus Romain qu'Allemand. La première langue qu'on nous enseigne par principes est la langue latine; nous apprenons l'histoire dans César et Tacite, le style et l'éloquence dans Tite-Live et Cicéron, la versification dans Horace et les poètes élégiaques.

La littérature grecque exerce à la vérité aussi une grande influence sur notre éducation; mais cette influence agit moins sur nos actions que sur notre imagination : tout ce qui a rapport à la Grèce a pour nous quelque chose d'idéal et de fantastique, qui permet de se transporter impunément dans tous les climats de la terre, et c'est pour cela que la vue d'Athènes fait sur nous un effet moins puissant que celle de Rome. Homère et Platon, Hérodote et Sophocle ne sont pas bornés au ciel de la Grèce; la Grèce est pour eux partout où leur génie nous parle. Tite-Live et Cicéron veulent au contraire être lus à Rome; Horace est inséparable de la cour d'Auguste et de la campagne de Mécène, et personne ne peut se vanter d'avoir bien compris Catulle, Tibulle et Properce s'il ne les a pas étudiés dans les lieux où ils ont vécu. Tous les grands écrivains de Rome ont été en quelque sorte nos amis d'enfance; mais avant d'avoir visité leur patrie, nous ne connaissons que leur ombre; ici ils se présentent à nous dans toute la vérité de la vie. C'est ainsi que Pygmalion croyait posséder déjà une déesse dans le marbre auquel il avait su donner des formes si ravissantes; mais il sentit quelle avait été jusqu'alors son erreur, quand ce marbre en s'animant fit battre contre son cœur un cœur plein de tendresse.

Mais il est temps de cesser de pareilles réflexions; car il nous reste encore un pénible chemin à fran-

chir : il faut monter par une échelle de fer jusque dans la boule de Saint-Pierre. C'est là une promenade que l'on fait par curiosité, mais dans laquelle la peine que l'on prend n'est point récompensée. La boule est de cuivre, et elle était tellement échauffée par les rayons du soleil, que nous nous contentâmes de jeter un coup d'œil par les jours qui y sont pratiqués, sans avoir égard à la curiosité d'un Anglais qui était monté avec nous et qui désirait de connaître si, comme Vasi le dit, cette boule peut réellement contenir seize personnes. Il ne nous resta plus, après cela, qu'à monter sur la croix, où nous arrivâmes ainsi à l'aide d'échelles, non sans danger d'éprouver des vertiges et de perdre nos chapeaux par la force du vent. Nous n'y restâmes pas long-temps non plus, et nous nous hâtâmes de regagner la lanterne. Nous nous y arrêtâmes de nouveau pendant quelques instans, ainsi que dans la galerie du dôme et sur le toit de l'église. Nous aurions eu de la peine à nous arracher de ce dernier endroit, si notre ami Durantini ne nous avait pas rappelé qu'il devait encore nous conduire à la chapelle Sixtine.

Nous descendîmes rapidement le commode escalier en colimaçon, sur les murs duquel nous trouvâmes tracés les noms de plusieurs illustres voyageurs, et, entre autres, celui de notre roi. Dans tout cet immense édifice, nous n'avions pas remarqué la

moindre trace de négligence ou de malpropreté. Tout était entretenu avec un ordre et un soin tels qu'on en trouve rarement, soit dans les monumens publics, soit dans les maisons particulières en Italie. Mais aussi nous rencontrâmes partout des ouvriers occupés à polir, à nettoyer, à remettre en état jusqu'aux moindres bagatelles, et nous apprîmes que deux cents personnes sont journellement employées à ce travail qui coûte plus de 200,000 scudi par an au gouvernement. Nous étant dirigés vers l'aile qui se combine avec le Vatican, nous aperçûmes devant nous un escalier d'une longueur si considérable que son seul aspect nous causa une douleur dans les jarrets; nous ne tardâmes pourtant pas à découvrir que le mal n'était pas si grand que nous pensions, et que l'étendue apparente de cet escalier tenait à une illusion d'optique, causée par une idée d'assez mauvais goût de l'architecte qui a rapproché les murs et raccourci les colonnes à l'extrémité inférieure. Après que nous eûmes frappé à plusieurs reprises, la porte nous fut ouverte, et nous vîmes apparaître une forme aussi belle que si la Sibylle de Michel-Ange était descendue pour venir à notre rencontre. Ses accens étaient mélodieux, et ses paroles n'avaient rien de l'obscurité sibylline; elles n'avaient non plus aucun rapport à l'avenir; car elles ne tendaient qu'à demander à chacun des *signori Inglesi* deux pauls. Je laissai à

mes amis le soin d'expliquer à la Sibylle que nous n'étions point des Anglais, et, sans m'arrêter, je me dirigeai vers le Jugement Dernier que j'apercevais dans l'éloignement. Je n'avais point éprouvé de vertiges sur l'échelle de fer qui conduisait à la croix du dôme; mais à peine eus-je fixé, pendant quelque temps, les regards sur ce tableau, que je me sentis involontairement dans la nécessité de m'appuyer sur la chaise la plus proche..... J'avais l'intention d'exprimer ici l'effet que m'a fait cet étonnant chef-d'œuvre de Michel-Ange; mais je sens que ce n'est point après un seul examen qu'on peut lui rendre une justice convenable; ce sera après l'avoir revu et étudié, que je m'efforcerai de mettre sur le papier tout ce qu'il m'a fait éprouver.

J'étais invité à dîner au Capitole chez un ami, le peintre Eggers de Neustrelitz, et il fut très-heureux pour moi qu'en sortant de Saint-Pierre je trouvasse un fiacre; car ici, surtout quand on ne fait que d'arriver, il est impossible d'aller à pied sans s'arrêter à chaque instant, tant on trouve de choses curieuses, soit de l'antiquité, soit des siècles modernes, qui fixent l'attention et empêchent d'avancer: je ne pus même pas m'empêcher de faire arrêter le cocher, en voyant, à un coin de rue, un groupe antique incrusté dans le mur, et qui servait tout simplement de borne. Malgré l'état de dégradation dans lequel il se trouvait, j'y reconnus bientôt Agamemnon pro-

tégeant le corps de Patrocle, c'est-à-dire le même groupe que nous avions vu à Florence, et dont on trouve à Dresde une copie en plâtre faite par Mengs. Il n'y a pas de doute que ces restes qui servent ici de borne ne soient l'original grec; car on reconnaît indubitablement le grain du marbre de Paros aux cassures de la pierre. Dans ce quartier de la ville, je trouvai en général des rues sales, étroites et sombres; aussi portent-elles des noms bien adaptés à leur situation, tels, par exemple, que *via delle Botteghe oscure*. Nous nous arrêtâmes enfin au pied du mont Capitolin; et, quoiqu'il y ait un chemin pour les voitures, qui conduise jusqu'au palais Caffarelli, il me fut impossible d'obtenir de mon cocher qu'il me menât jusque-là, soit que l'orgueil national ne lui permît pas de guider un habitant du Nord sur la route triomphale du Capitole, soit qu'il craignît que ses chevaux à jambes d'araignée ne lui refusassent le service. En un mot, il déclara qu'aucun vetturino ne montait cette montagne escarpée.

Du reste, le chemin est si facile pour les piétons, que l'on se passe volontiers de voiture, et plus d'un étranger demande s'il est arrivé au pied du Mont-Capitolin, quand il se trouve déjà depuis long-temps sur son sommet.

Les trois enfans de mon ami, qui habite le palais Caffarelli, vinrent, en courant, au-devant de moi

dans le jardin ; ils tenaient en laisse un chien de chasse de la campagne, qui ne paraissait pas trop bien disposé envers un convive étranger. Le maître de la maison et son aimable épouse me reçurent de la manière la plus gracieuse et la plus cordiale. Ce jardin est situé en partie sur la roche Tarpéïenne, et d'un côté on voit les fondemens de la plus ancienne partie du Capitole; un heureux hasard a fait qu'un poulailler se trouve placé précisément à l'endroit où les antiquaires peuvent, s'ils le veulent, se figurer que les oies étaient perchées quand, à l'approche des Gaulois, ils réveillèrent par leurs cris les Romains endormis. Quoique de pareilles recherches puissent avoir leur côté plaisant, il n'en est pas moins certain qu'à Rome, partout où l'on pose le pied, on est assailli par les plus grands souvenirs, au point que les circonstances les plus communes y acquièrent de l'intérêt et de l'importance. Du reste, nous ne sentîmes parfaitement cette vérité que lorsque, après le dîner, nous fîmes avec notre obligeant ami une promenade dans l'ancienne Rome. M. Eggers, qui habite depuis plusieurs années cette ville, s'est procuré une connaissance approfondie de tout ce qui a rapport aux antiquités de la capitale du monde, et il est impossible de rencontrer un guide dont la conversation soit en même temps plus agréable et plus instructive que la sienne.

Dans la promenade que je fis le soir sous la con-

duite de M. Eggers, je parcourus plusieurs endroits que j'avais déjà visités, et d'autres qui étaient nouveaux pour moi. Nous commençâmes par le Forum, et suivant la Via Sacra, nous passâmes par l'arc de Titus, le Colysée, l'Arc de Constantin, les Cloaca Maxima, le Temple de Vesta, le Ponte Rotto, et les Palais des Césars, sur le mont Palatin. Je ne décrirai point en détail tous ces monumens; mais je ne puis m'empêcher de rendre compte d'une espèce de marche triomphale dont je fus témoin, et qui fit d'autant plus d'impression sur moi, qu'elle semblait être, en quelque sorte, un lien qui unissait le présent au passé. Nous nous étions assis sur une petite butte de gazon, non loin de l'Arc de Constantin, et nous prenions quelques instans de repos avant de nous remettre en route avec un redoublement de courage, quand nous vîmes déboucher sur la route au-dessous de nous une troupe de galériens que l'on fait parader ainsi dans les rues, et, à ce que l'on nous a assuré, plutôt comme spectacle que pour les faire travailler. Leur nombre s'est considérablement augmenté depuis peu par les carbonari qui ont été condamnés à cette peine, et parmi lesquels on prétend qu'il se trouve beaucoup de gens innocens, et simples victimes des agens provocateurs de la police. A la suite des galériens, nous vîmes des vignerons rentrant chez eux, tableau bien plus réjouissant que le premier. Sur un char qui, de même que

ceux de l'antiquité, n'avait que deux roues, mais qui du reste, au lieu d'être attelé de quatre chevaux blancs, n'était traîné que par une mauvaise rosse fantastiquement décorée de rubans, de glands et de sonnettes; sur ce char, dis-je, le triomphateur était assis dans une espèce de niche: c'était un jeune et beau Romain, à barbe noire, la poitrine nue, coiffé d'un chapeau pointu, et qui, les jambes croisées, et nonchalamment couché sur son siège, chantait un air dont je ne distinguais bien que les deux derniers mots du refrain, qui étaient *io trionferò!* Il était accompagné d'un cortège bien digne d'un prêtre de Bacchus; des deux côtés du char marchaient un grand nombre de femmes et de filles, la plupart fort belles, en corsets rouges et à jupes rayées, portant sur la tête, en un parfait équilibre, de grandes corbeilles remplies de raisins murs. Les coiffures en toile blanche artistement ployées, qui d'un côté retombaient sur le front et les yeux, et de l'autre défendaient le cou contre l'ardeur du soleil, coiffures exactement les mêmes chez toutes ces femmes, donnaient à cette troupe un air à la fois singulièrement gai et solennel, tandis que les yeux noirs qui brillaient au-dessous auraient pu inspirer un sentiment de frayeur, sans l'aimable sourire qui se peignait sur toutes les bouches. Le refrain du triomphateur était répété en chœur, et quelques jeunes filles qui ne portaient point de fardeau sur la tête, marquaient la mesure

avec leur tambourin. Le père Silène ne manquait pas non plus à ce cortège; un gros et gras *padrone* le suivait assis sur un âne patient, et tenant en main une bouteille recouverte d'osier, qu'il secouait au milieu des cris joyeux d'une foule de jeunes gens qui, vêtus du bizarre costume que j'avais déjà remarqué chez les bergers des montagnes de Terni, remplissaient dans cette occasion le rôle de satyres aux pieds de boucs.

Cependant mon attention fut attirée par trois étrangers qui se promenaient sur le côté de la route pendant que leurs voitures les suivaient à peu de distance; c'étaient deux hommes d'un maintien grave et une dame fort âgée qui, sans avoir l'air de prendre un grand intérêt à ce qui se passait autour d'eux, marchaient tranquillement les mains derrière le dos, s'adressant par momens quelques mots interrompus. Je fis observer à mon ami que venant ainsi à la suite du cortège triomphal que nous venions de voir passer, ils ressemblaient singulièrement à la famille du roi des Daces, représentée en bas-relief sur l'Arc de Constantin. Mon ami me répondit que cette ressemblance était en effet plus grande que je ne m'en doutais moi-même; les étrangers que je voyais étaient un roi détrôné, un prince, et une impératrice-mère. Le spectacle que je venais de voir me convainquit que les restes les plus précieux de l'antiquité que l'on trouve à Rome, sont les mœurs populaires de cette

ville; tant qu'on n'a point examiné ces mœurs de près, et qu'on n'a pas vu le peuple romain alternativement à ses travaux pendant la semaine, et à ses divertissemens les jours de fête; aux marchés, dans les *osterie*, dans les vignes et aux danses, les plus beaux monumens que l'on visite restent inanimés, et ne parlent guère plus à l'imagination qu'une simple gravure.

En quittant M. Eggers, j'allai retrouver mes amis à la *Claudia*, où nous terminâmes la journée autour de la bouteille, et fîmes notre plan pour les courses du lendemain.

LETTRE LXXI.

Le Vatican. — L'abbé Nibbi. — Les Loges de Raphaël. — Singulière Aventure. — La Transfiguration. — Explication par une dame du prétendu double intérêt de ce tableau. — Mauvais Dîner. — Le *Monte Mario*. — La Villa Millini. — Adrastée et le Jeune Jupiter. —Bonheur des habitans de l'Italie. — Soirée allemande. — Préparatifs de départ. — Salles des Antiques du Vatican. — Mes Adieux au chêne du Tasse.

Rome, octobre.

Le Vatican fut aujourd'hui le but de notre promenade; quelques compatriotes nouvellement arrivés s'étaient joints à nous, et dans le nombre il s'en trouva un qui demanda assez naïvement ce que nous irions voir après que nous aurions *tout vu* dans le Vatican. Que l'on juge de l'étonnement de ce jeune homme quand nous lui fîmes comprendre que, dût-il rester une année à Rome, et consacrer cette année entière au Vatican, il lui serait difficile de *tout voir* dans ce palais, qui contient onze mille salles et chambres, et où l'on admire les chapelles Sixtine et Pauline, de Michel-Ange, les Loges et les Salles de Ra-

phaël, la bibliothèque du Vatican, la galerie de tableaux, plusieurs milliers de statues et de bas-reliefs, dans le musée des antiques, et une foule d'autres objets, trop longs à énumérer. A la vérité, si l'on veut voir tout cela en compagnie de quelques *ladies* et *gentlemen*, on peut s'en tirer plus promptement, surtout si l'on prend pour guide le savant Nibbi, qui est chargé maintenant de la haute inspection de tout ce qui a rapport aux antiquités de Rome, et qui en agit à leur égard avec plus de barbarie que le temps lui-même. Or, ce savant abbé a fait le tour de force de comprendre dans huit promenades ou journées tout ce que Rome ancienne et moderne renferme de remarquable. Il a refondu, à cet effet, l'Itinéraire de Vasi, qu'il a mis en deux gros volumes in-octavo, et qu'il a partagé en huit chapitres, qu'il appelle des journées. On pourrait à peine le croire; mais il n'en est pas moins vrai que les laquais de place et les ciceroni romains sont stylés à faire voir aux *signori Inglesi*, d'après le plan de cet ouvrage, en huit jours, tout ce que Rome et une partie de ses environs offrent de remarquable. A dire vrai, ils paraissent croire que l'étranger qu'ils doivent conduire a hérité des bottes de sept lieues, par la longueur des courses qu'ils le forcent de faire. Ainsi, par exemple, ils lui font voir le même jour, et d'une seule traite, le château Saint-Ange, l'église de Saint-Pierre avec toutes ses cha-

pelles, ses dômes et sa croix, le Vatican tout entier avec ses dix mille chambres, salles et galeries; de là, ils vont avec le malheureux Anglais au Monte Mario, situé à une lieue de Rome, pour voir la villa Millini et la villa Madonna. Les courses des autres journées sont proportionnées à celle-là, et l'on peut bien assurer que le bon Dieu a mis plus de temps à créer le monde, qu'un Anglais n'en consacre à voir Rome, ce qui pourtant n'est pas la tâche la moins difficile des deux.

Celle que nous nous étions imposée aujourd'hui n'était pas légère. Nous devions avant le dîner voir les loges et les salles du Vatican, et dans la soirée faire, selon notre usage, une excursion à la campagne. Mais il n'est pas facile d'étudier les premiers jours, ni même les premières semaines que l'on passe à Rome : il est impossible dans ces momens de choisir parmi tant de beautés les objets que l'on veut examiner à fond. On se livre d'une manière passive au charme que l'on éprouve, et ce n'est que plus tard que l'on parvient à débrouiller le chaos de ses idées et à se rendre compte de ce que l'on a senti.

Nous voilà donc, par la plus belle matinée, devant les fontaines de la place de Saint-Pierre où nous avions donné rendez-vous à d'autres amis. Ils arrivèrent, et nous nous dirigeâmes par la colonnade de droite vers la cour Saint-Damase, d'où plusieurs escaliers conduisent dans les loges. L'édifice qui entoure cette cour se compose d'un bâtiment princi-

pal et de deux ailes latérales; le tout construit d'après le plan de Raphaël, sous les règnes de Jules II et de Léon X. Par suite de ce plan, les galeries ou corridors, placés sur trois étages, ont leur front tourné vers la cour. Quoique ces galeries, qui ne sont défendues que par les pilastres qui soutiennent les cintres, soient en tout temps exposées aux injures de l'air, les peintures dont les murs sont ornés n'en sont pas moins beaucoup mieux conservées que que bien des fresques précieuses dans les salles intérieures. En attendant, le vice-roi Eugène Napoléon a pris soin que les galeries de l'étage du milieu, dans lesquelles se trouvent les peintures faites soit de la propre main de Raphaël, soit de celle de Jules Romain et de ses autres élèves, d'après ses cartons, fussent garnies de fenêtres. Quelque haute idée que je me fusse formée de Raphaël d'après les tableaux que j'avais admirés de lui à Paris, à Dresde et à Vienne, je puis déclarer que je ne connais bien toute l'étendue de son génie que depuis que j'ai vu ses peintures à fresque des salles du Vatican. Le pape Jules II ayant fait appeler Raphaël, alors âgé de vingt-cinq ans, de Florence à Rome, le chargea d'achever une des salles, et lui demanda pour premier ouvrage l'assemblée des Pères de l'Église disputant sur la présence du Sauveur dans l'hostie. Raphaël exécuta ce qui lui avait été demandé, avec une supériorité qui surpassa à tel point l'attente générale, que le pape, aussitôt qu'il eut vu le tableau, donna l'ordre d'en-

lever tous ceux qui avaient déjà été peints par Pierre Pérugin, Luc Signorelli, Pietro della Francesca, Bramante de Milan et autres, afin que Raphaël pût seul exécuter les décorations de ces salles. Celui-ci n'obtint grace que pour son maître Pérugin, de qui l'on voit encore un plafond très-bien conservé; tous les autres durent céder la place au jeune Florentin.

Quant à la manière dont ces salles sont éclairées, je n'en puis rien dire de très- favorable. Les deux murs ont chacun une rangée de fenêtres placées en face l'une de l'autre et pratiquées dans l'épaisseur même du mur, qui est très-considérable.

Au-dessus de la première fenêtre que l'on traverse à sa droite en entrant, il y a un tableau représentant le Parnasse, pour lequel j'aurais désiré une meilleure lumière. Apollon y est représenté un violon à la main, ce qui me parut d'autant moins extraordinaire que je venais d'entendre depuis peu Apollon Paganini, dont j'avais trouvé le violon supérieur à toutes les lyres possibles. On nous raconta d'ailleurs que c'était par considération pour un violiniste qu'il aimait beaucoup que le pape Jules II avait voulu que le dieu de la musique fût représenté avec cet instrument.

Sans entrer dans le détail de toutes les merveilles que renferme cette salle, je me bornerai à dire qu'après qu'on a passé quelque temps à les admirer on

se sent un besoin insurmontable de respirer avec plus de liberté. On passe alors sous les arcades ouvertes, en aspire l'air doux et pur que le zéphyr apporte du mont Janicule; on jette un coup d'œil sur la ville, qui s'étend tout entière aux regards, et sur les montagnes d'Albe, et bientôt le cœur et les yeux y ont puisé des forces nouvelles qui permettent de recommencer sa course à travers les salles.

Quelques-uns de mes amis étaient restés dans les salles des étages inférieurs; d'autres s'étaient éloignés sans que je m'en fusse aperçu; de sorte que je me trouvai tout à coup absolument seul et je commençais déjà à craindre de m'égarer dans les dix mille salles du Vatican, quand un Suisse à larges épaules, avec le baudrier et la hallebarde, me fit un signe d'intelligence, ouvrit une porte, et m'introduisit en silence dans une vaste salle où je ne fus pas peu étonné de lui entendre dire en fort bon allemand à mon oreille : « On vous attend depuis plus d'une heure! »

Je ne m'étais pas encore orienté, quand des robes d'étoffe noire firent entendre à mes côtés leur frôlement, et je croyais déjà que l'on voulait me faire assister à une séance secrète de carbonari, ou bien que j'allais paraître devant le tribunal de l'inquisition; mais au lieu de cela on m'adressa la parole en anglais, en me remerciant à plusieurs reprises de ma *kindness* et *goodness*, d'où je conclus qu'il y

avait quelque quiproquo dans cette affaire. Pendant que je m'occupais à éclaircir le fait, la plus âgée des deux dames me prit le bras d'un air d'enthousiasme, en me disant qu'elle voulait me faire voir ce qu'il y avait de plus beau à Rome. Nous traversâmes ensemble une grande partie de la galerie, après quoi elle s'arrêta devant la Transfiguration de Raphaël; et dans la joie que me fit éprouver cet aspect inattendu, j'oubliai complètement ce que la rencontre que je venais de faire avait eu d'extraordinaire. Quoique j'eusse déjà vu ce tableau à Paris et que je le connusse par l'excellente copie de Hensel, il me parut aussi nouveau que si c'eût été la première fois que je le contemplais. L'Anglaise s'exprimait, au sujet de ce chef-d'œuvre, avec une ardeur peu commune chez ses compatriotes, quand la porte de la salle s'ouvrit de nouveau et je vis arriver mon ami qui avait pris congé de moi pour une affaire importante. Le mystère s'éclaircit; on m'avait pris pour lui, qui déjà précédemment avait accompagné ces dames. La fille assura toutefois qu'elle avait reconnu sur-le-champ l'erreur, mais qu'elle n'avait pas voulu interrompre sa mère dans sa conversation. Je n'aurais pas parlé de cette rencontre, si elle ne m'avait pas fourni la meilleure explication que j'aie encore entendu donner du double intérêt que l'on reproche à ce tableau. C'est à la plus jeune de ces dames que je le dois. Elle nous fit observer que dans la partie

supérieure on a représenté le *bon* esprit s'élevant vers Dieu, et dans la partie inférieure le *mauvais* esprit s'éloignant de Dieu : que Notre Sauveur se montre *ravi en esprit*, et le possédé *perdant l'esprit*, aspect double en apparence, mais dans lequel se retrouve une véritable unité de pensée.

La galerie du Vatican se compose de six pièces petites et basses, et ne contient en tout qu'environ cent tableaux, mais ce sont tous des chefs-d'œuvre. C'est au voyage qu'ils ont fait à Paris qu'ils doivent d'être réunis ici et de ne pas être retournés dans l'obscurité de leurs églises et de leurs chapelles. Quoique le local qui les renferme n'ait point l'éclat du Louvre, ils sont à Rome, et il faut convenir que c'est à Rome qu'ils doivent être. L'Anglaise à qui je donnais le bras avait connu cette capitale à l'époque où elle était dépouillée de ses riches ornemens, et elle m'assura que Rome avait moins souffert de leur absence qu'eux de n'y plus être. Vainement le premier consul avait-il transporté dans sa résidence tant d'inappréciables trésors des arts, il n'avait pu enlever à Rome ni le Capitole ni le Colysée, ni Saint-Pierre, ni les sept collines, ni son beau ciel, ni sa *campagna*, ni ses belles Albanaises avec leurs danses et leurs fêtes, tandis qu'il restait encore assez de tableaux et de statues, tant sur terre que dessous, pour lui faire oublier ceux qu'il avait perdus.

En attendant, il faut convenir qu'il est difficile de comprendre pourquoi, au milieu du vaste palais du Vatican, on a choisi pour ces chefs-d'œuvre un emplacement si peu convenable, et pourquoi on n'a pas eu l'idée de les ranger dans un ordre plus régulier et plus historique.

Quelque agrément que je trouvasse dans la société de mes nouvelles connaissances, je crus devoir prendre congé d'elles pour aller rejoindre mes amis avec qui j'avais promis de passer la journée; mais ils ne me surent que médiocrement gré du sacrifice que je leur avais fait. En général, mes compatriotes qui se trouvent à Rome ont adopté la mauvaise habitude de ne se regarder comme liés par leurs engagemens que quand il ne survient aucune circonstance pour leur faire changer de projet; de sorte que l'on ne doit compter sur eux que pour les choses que l'on peut exécuter sur-le-champ.

Quoi qu'il en soit, les ayant rejoints, nous traversâmes encore une fois les salles; et l'un de nous ayant remarqué que l'on ne pouvait se *rassasier* d'admirer tant de belles choses, un autre, prenant cette expression dans le sens propre, nous rappela que l'heure avançait. Nous quittâmes donc le Vatican pour nous rendre dans une *osteria* favorablement située. Ce n'était pas une de celles dont les cartes imprimées ressemblent à un journal anglais. Je ne puis pas même dire que l'on nous y en présenta une

écrite à la main; il fallut nous contenter de la liste verbale des plats que le cuisinier nous compta sur ses doigts. Malheureusement toutes les fois que nous en demandions un, il commençait par faire l'éloge du goût parfait qui avait dicté notre choix, après quoi il exprimait son regret de ce que précisément ce plat-là manquait; aussi fûmes-nous en définitive obligés de nous remettre à sa discrétion pour le dîner qu'il lui plairait de nous servir.

La saison, pendant laquelle la chaleur rend une courte sieste nécessaire après le repas, étant passée, nous pûmes nous remettre en course en sortant de table. Une colline peu éloignée, couronnée de grands cyprès et d'une villa dont les murs blancs se distinguaient à une distance considérable, nous avait inspiré, quand nous l'avions aperçue du haut de l'église de Saint-Pierre, le désir d'y monter, parce que nous l'avions jugée le point le plus élevé des environs de Rome, et celui par conséquent d'où nous devions le mieux embrasser la ville et ses alentours. Cette colline s'appelle le *monte Mario*, et le terrain commence à s'élever immédiatement derrière Saint-Pierre. Dans quelques endroits on retrouve encore le pavé d'une route antique, le *clivus Cinnæ*, et l'on monte ainsi assez facilement sur cette montagne pierreuse, et qui, du côté du sud-ouest, est encore cultivée. La villa Millini, qui s'étend au haut, n'est pas aussi belle qu'elle le paraît

de loin. La famille Falconieri à qui elle appartient n'a pas l'air d'y accorder beaucoup de soins. Le jardin est dessiné à la manière d'un parc; mais on l'a laissé retomber dans l'état de nature sans qu'il y ait rien gagné. Mes amis me firent voir avec regret les endroits où, il y a peu d'années, on trouvait les plus beaux massifs de pins et de cyprès. Une allée couverte de chênes verts nous conduisit vers une clairière, d'où nous jouîmes d'une de ces perspectives que l'on voudrait pouvoir découper et mettre dans un cadre, afin de les garder éternellement comme un souvenir d'un beau lieu. Saint-Pierre, placé sur le premier plan, ayant derrière lui les deux cents dômes de la ville, ressemblait au géant Polyphème entouré de son troupeau, tandis que la *campagna* représentait le champ dans lequel ce troupeau paissait. Les environs de Rome ont cela de particulier que, soit que l'on jette les yeux sur les ruines colossales de l'ancienne cité, ou sur les magnifiques édifices de la ville nouvelle, sur l'immense plaine de la *campagna* ou sur les montagnes qui se dessinent à l'horizon, partout on croit voir un espace infini qui vous enlève d'autant plus qu'il vous fait sentir combien de richesses le regard de l'homme peut embrasser d'un coup d'œil. Couchés sur la verte colline, à l'ombre des cyprès, nous acquîmes de plus en plus la conviction que la perspective que l'on découvre du haut d'une montagne

est toujours préférable à celle qui s'offre du sommet d'un clocher ; ce qui provient évidemment de ce que là on sent que l'on fait soi-même partie du paysage que l'on admire, tandis que sur le clocher tout contribue à rappeler l'abîme par lequel on est séparé des beaux lieux que l'on contemple, et que l'on ne peut regarder sans vertige.

Quelque délicieux que fût le site où nous nous trouvions, il fallut le quitter, afin d'arriver, avant la fin du jour, à la villa Madonna où nous devions voir des fresques de Jules Romain. Des sentiers coupés dans des taillis nous conduisirent à cette villa si bien située, qui appartint jadis à la riche héritière de Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, et qui est encore la propriété de la cour de Naples. Cette cour laisse tomber en ruines ce magnifique château qui n'a jamais été complètement achevé. Il nous fallut frapper long-temps avant qu'on ne nous ouvrît. Le premier individu qui se présenta fut un enfant de sept ans, qui nous examina avec soin à travers la porte fermée, afin de voir si nous étions réellement des Anglais et non pas de ses compatriotes. Il rentra, après cela, pour demander de nouvelles instructions pour lui et pour son gros chien, et nous reconnûmes qu'elles avaient été favorables, quand nous l'entendîmes tirer le grand verrou de bois et imposer silence à l'animal.

Après avoir traversé un vestibule décoré dans le

goût des loges du Vatican, nous entrâmes dans un grand et magnifique salon, orné des plus délicieuses peintures de Jules Romain et de son compagnon Jean d'Udine. Mais ce qui fixa notre attention bien plus que toutes les beautés de ce palais délabré, ce fut le groupe vivant qui s'y présenta à nous : une jeune femme, dont les formes offraient toute la noblesse antique des Romaines, faisait danser sur ses genoux un enfant presque nu de trois à quatre ans, à qui elle venait de donner le sein. D'une pièce voisine, qui paraissait avoir été changée en étable, un âne curieux avait fourré sa tête contre les carreaux d'une porte vitrée. Déjà les plus dévots d'entre nous cherchaient le bœuf et saint Joseph; mais une chèvre s'étant approchée, en jouant, de l'enfant qui écrasait dans sa main une grappe de raisin, força, pour cette fois, nos romantiques à céder le pas aux classiques, qui s'écrièrent à l'unanimité que nous nous trouvions en présence d'Adrastée berçant le jeune Jupiter, et que la chèvre n'était autre que l'illustre Amalthée. Un bruit qui se fit entendre dans le jardin confirma ces derniers dans leur idée. Une troupe de jeunes gens des deux sexes couronnés de pampres, des bâtons et des tambourins à la main, sans être précisément des Corybantes, étaient du moins bien certainement assez bruyans pour empêcher le vieux Saturne d'entendre les cris de l'enfant. Ce sont des scènes de cette espèce qui,

en se renouvelant chaque jour, ouvrent en Italie un champ si vaste aux peintres de genre. Mais ce qui rend, à mon avis, ces scènes si éminemment poétiques, c'est que nous voyons ici partout devant nous une existence heureuse et gaie, dans laquelle rien ne rappelle les besoins et la misère qui l'accompagnent toujours dans le Nord. Le costume n'annonce pas la nécessité des précautions perpétuelles contre l'intempérie des saisons, et l'on ne voit pas, à toute heure devant le feu, le café noir et la soupe bouillante qui doivent suppléer par une chaleur intérieure à celle de la peau que l'air froid fait évaporer. Les repas ne sont pas ici un besoin, mais un plaisir, et les hommes sobres et facilement satisfaits trouvent sans peine sous la main ce que leur santé exige. La terre produit en abondance le raisin, les figues, les melons et les oranges. Le maïs moulu dans un moulin à bras se change en pain ou en polenta; chaque famille fait le vin nécessaire à sa consommation, et, pour les jours de fête, elle trouve un capectto, un mæjale, un mouton ou autre viande semblable. La chasse ne tombe pas dans les droits régaliens, et chaque paysan ou jardinier ayant le droit de posséder un fusil, il lui arrive parfois d'apporter quelque chose à la maison pour le dîner du ménage. Dans la saison actuelle la campagne est particulièrement riche en oiseaux de passage. Comme nous rentrions chez nous, nous en vîmes des

volées considérables s'élever des taillis qui bordaient la route, et nous entendîmes tirer plusieurs coups de fusil. Nous étions descendus dans la vallée du Tibre, dont les bords sont ici absolument plats et exposés à de fréquentes inondations. Malgré cela, les environs de ce fleuve n'avaient pas l'air sauvage et désert de ceux du Pô. Nous y vîmes de gras pâturages, des vignes et des champs de maïs; mais aussi, par-ci par-là, des plants de roseaux indiquant les endroits où le fleuve avait débordé. Il faut pourtant observer que les roseaux ne sont pas ici comme chez nous un produit des marais, qui restent toujours nains; en Italie, au contraire, ils s'élèvent à une hauteur considérable.

Le jour baissait déjà quand nous arrivâmes près du *Ponte Molle*, et fatigués de notre longue promenade, nous aspirions après un peu de repos. Nous le trouvâmes à l'*osteria del Ponte Molle*, où nous passâmes la soirée et une partie de la nuit à manger, à boire, à fumer, et à chanter des airs nationaux. Nous rentrâmes ensuite dans la ville par la porte del Popolo, en continuant jusque devant notre hôtel ces chants inspirés par la plus franche gaieté, et par un sentiment de bonheur inexprimable.

Le charme que l'on éprouve en parcourant toutes les merveilles que le séjour de Rome offre à chaque

pas que l'on y fait, y attache tellement que ce n'est pas sans un grand effort de courage que l'on parvient à s'en arracher. D'après le plan de voyage que nous avions fait, nous ne devions, à notre premier passage par Rome, nous y arrêter que fort peu de temps, repartir sur-le-champ pour Naples, passer dans cette ville les beaux jours du mois d'octobre, et réserver l'examen approfondi de Rome pour notre retour dans les mois de novembre et de décembre. Mais notre premier séjour s'était déjà prolongé bien plus que nous ne l'avions projeté, et les jours s'enchaînaient les uns aux autres sans que nous pussions trouver moyen d'en interrompre la suite.

M'étant rendu à la douane pour délivrer de leur prison mon Horace et mon Properce, je passai devant l'entreprise des diligences d'Augrisani. Deux places dans le cabriolet étaient encore libres, pour le lendemain, et nous nous décidâmes à les prendre, après quoi nous nous disposâmes à aller faire nos adieux à Rome dans les salles des antiques du Vatican. La matinée s'écoula à écrire des lettres, à faire des visites, à prendre de petits arrangemens d'intérieur, et immédiatement après le dîner nous partîmes pour le Vatican. Nous résistâmes cette fois à la séduction de Saint-Pierre, et nos pas se dirigèrent en droiture vers le séjour des divinités de l'Olympe.

Si l'on veut connaître Rome dans tout son éclat, si l'on veut se croire transporté à Athènes et à Corinthe, il faut parcourir l'un après l'autre ces galeries, ces corridors, ces salles, ces rotondes, ces escaliers et ces niches, remplis de milliers de statues. C'est en les voyant que j'ai compris pour la première fois comment, en 1815, les envoyés du pape ont montré tant d'indifférence à réclamer leur bien du musée Napoléon, au point qu'ils ne voulurent même consentir à le reprendre que sous la condition que les alliés paieraient les frais de transport jusqu'à Rome. Canova lui-même partagea cette indifférence, et dit à ce sujet : « Le Vatican et les carrières de marbre de Carrare sont également inépuisables. » On sait qu'à cette époque plusieurs belles statues restèrent dans le musée de Paris, par la seule raison que Canova ne voulait pas se donner la peine de les faire emballer. Les galeries d'antiques du Vatican sont aux autres galeries que j'ai visitées, ce qu'une forêt vierge du Brésil est à une serre chaude en Europe.

Nous entrâmes d'abord dans le corridor des inscriptions, qui renferme une foule innombrable de pierres incrustées dans le mur, sans que l'on y ait observé d'autre ordre que d'avoir placé toutes les inscriptions païennes d'un côté, et toutes les chrétiennes de l'autre. Là je trouvai un Anglais occupé, à l'aide d'une *camera lucidâ* à copier ces inscrip-

tions, en prenant soin de conserver avec la plus grande exactitude jusqu'aux moindres fentes ou défauts des pierres. Lui ayant demandé le sens d'une inscription grecque à laquelle il travaillait, j'appris à ma grande surprise qu'il ne faisait cela que par amour de l'art, sans s'embarrasser du sens de ce qu'il transcrivait. Lui ayant fait observer que ce travail devait être *most tedious* (très-ennuyeux), il me répondit avec le plus grand sang-froid ; *This tediousness is very amusing* (cet ennui est fort amusant).

De ce corridor nous passâmes dans la partie appelée, du nom de son fondateur Pie VII, *museo Chiaramonti*, et qui se compose de plusieurs salles; après les avoir parcourues, comme nous ne voulions pas visiter aujourd'hui le musée égyptien, nous nous rendîmes immédiatement dans le *museo Pio Clementino*, par lequel les deux Clément XIII et XIV, et plus encore Pie VI, ont rendu leurs noms immortels. En traversant une salle circulaire, on nous fit passer sur un balcon d'où l'on jouit d'une vue singulièrement belle de la ville de Rome, et nous apprîmes en même temps que cette salle était le belvédère d'où le fameux Apollon tirait son surnom. Je passe sous silence une foule d'autres salles, galeries et corridors, et entre autres la salle du Laocoon, et une cour entourée de portiques avec une fontaine au milieu et des statues antiques sous

les arcades. La salle de la ménagerie se compose exclusivement de statues d'animaux, et le nombre en est si considérable et les espèces en sont si variées, qu'on se croit tout à coup transporté au sein de l'arche de Noé.

Il y avait déjà pour le moins deux heures que nous errions au milieu de tous ces trésors, et nous croyions avoir tout vu, quand on nous annonça que nous avions enfin passé les salles d'entrée et que nous allions pénétrer dans la véritable galerie des statues, qui se compose de la salle des Muses, de la grande Rotonde, de la salle en forme de croix grecque, de la salle du Bige, de la salle du Candelabre et de plusieurs escaliers et galeries. On ne croirait pas qu'après avoir tant admiré de chefs-d'œuvre, la Rotonde, qui n'est qu'une imitation en petit du Panthéon et du dôme de Saint-Pierre, puisse faire tant d'effet. Cet effet est dû en grande partie aux statues colossales des divinités qu'elle renferme, mais en partie aussi à l'architecture de la salle elle-même, à la riche mosaïque qui en forme le pavé, et au bassin de granit, de quarante et un pieds de diamètre, qui est placé au centre.

Lorsque, parvenus dans une longue galerie, nous apprîmes qu'elle était la dernière, nous éprouvâmes une sensation involontaire de plaisir, car la vue de tant de beautés nous avait causé une fatigue sensible. Quant à moi, je ne pus me décider à terminer

la dernière journée que je devais passer à Rome sans avoir rendu encore une fois mes hommages au chêne du Tasse. Mes amis, en sortant du Vatican, se rendirent à l'*Osteria;* je promis de venir les rejoindre; mais auparavant je dirigeai mes pas solitaires vers Sant-Onufrio, d'où je vis la ville, les jardins et les collines éloignées, se plonger de nouveau dans l'atmosphère violette de la plus belle soirée.

LETTRE LXXII.

Rossini. — Singulière Méprise. — Les belles Albanaises. — Les Marais Pontins. — Le Corps-de-garde dans la voiture. — Terracine. — Fondi. — Mola. — Voyage rapide. — La Campanie. — Entrée à Naples. — Rues bruyantes. — La *Villa Reale*. — Le Pausilippe. — La Grotte. — La *Murra*. — Beau Point de Vue. — Le Tombeau de Virgile. — Frugalité du peuple. — La *Sorbetteria*. — Le Souper.

Naples, octobre.

Si en arrivant à Rome j'ai eu de la peine à retourner en arrière jusqu'à Florence, pour rendre compte de mon voyage, à plus forte raison me serat-il difficile de trouver ici, à Naples, un moment pour décrire la route qui conduit de Rome dans cette ville. Deux fois déjà j'ai pris la plume, et deux fois je l'ai reposée pour aller, même au milieu de la nuit, respirer l'air sur le balcon; aujourd'hui, enfin, une averse me retient devant mon bureau. Me revoilà donc à Rome.

La veille de mon départ de cette capitale du

monde, je ne veillai pas aussi long-temps qu'à l'ordinaire avec mes amis, car le lendemain avant le jour nous devions nous trouver à la diligence Angrisani pour y prendre nos places. Avant de partir, ayant demandé à voir la feuille des voyageurs, je ne fus pas peu surpris d'y trouver le nom de Rossini; et quoique nous eussions arrêté, par préférence, nos places dans le cabriolet, je me flattai que quelque occasion favorable se présenterait de faire la connaissance personnelle de cet illustre compositeur. Bien des personnes qui l'avaient fréquenté à Paris m'avaient fort vanté sa belle voix, aussi je ne laissai pas échapper une note de son chant, quand je l'entendis saluer les collines et les jardins d'Albano par un récitatif obligé, suivi d'un cantabile, le tout improvisé. Pendant le déjeuner je ne manquai pas de m'approcher timidement de ce célèbre artiste, et je crus ne pouvoir imaginer un meilleur moyen d'entamer la conversation, que de lui parler de mademoiselle Sontag, qui m'avait tant de fois vanté son amabilité dans le commerce de la vie. Tant que je parlai d'une manière générale de l'accueil fait à ses opéra en Allemagne, et surtout à Berlin, le signor Rossini reçut mes complimens avec beaucoup de politesse, et se borna à exprimer son étonnement de ce que ses ouvrages (*opéra*) fussent déjà connus à Berlin. Mais quand j'ajoutai que c'était principalement à mamoiselle Sontag que nous devions

d'avoir bien apprécié *l'Italiana in Algeri*, *la Cenerentola*, *la Rosina*, *etc.*, les deux dames qui formaient sa société partirent d'un grand éclat de rire; et enfin, après bien des explications, je découvris que M. Rossini était un dessinateur et un graveur de Rome qui, à la vérité, avait déjà publié quelques ouvrages (*opere*), lesquels pourtant n'avaient rien de commun avec la musique, et qui m'étaient restés totalement inconnus.

Nous suivions l'ancienne voie Appienne, et notre voiture, attelée de quatre bons chevaux qui changeaient à chaque relais, roulait bien plus rapidement que celles des vetturini, qui, avec les montées et les descentes, mettent, l'un dans l'autre, deux heures pour faire un mille d'Allemagne. En attendant, ce n'était qu'en arrivant sur le territoire napolitain que nous devions apprendre ce que l'on appelle ici voyager en poste. Ce premier jour, il était encore possible de jouir, des hauteurs d'Albano et d'Aricia, de la belle perspective sur la mer et la campagne de Rome; nous pûmes même, à l'occasion d'une montée, descendre de voiture, marcher en avant jusqu'à la fontaine ombragée d'Aricie, et nous entretenir pendant quelque temps avec ces belles Albanaises, dont nous avions tant désiré de faire la connaissance. Nous trouvâmes en effet dans ce lieu, et surtout à Velletri, les femmes si bien faites, d'une taille et d'une prestance si junonienne,

que nous acquîmes la conviction bien opposée au système que nous avions maintenu jusqu'alors : que l'art, même chez les plus grands maîtres, reste bien en arrière de la nature, lorsque, indépendamment de la beauté et de la taille, il entreprend de reproduire encore la vie, le ton des chairs, et l'éclat des yeux.

Il faut croire que dans ces montagnes albanaises il s'est perpétué une race d'hommes toute particulière, et dont le sang est purement grec et romain. Quant aux formes de cette race, elles sont d'une beauté plastique qui appartient plus à la sculpture qu'à la peinture, et se rapporte par conséquent plutôt à l'antique qu'au romantique; et c'est là ce qui explique pourquoi Raphaël et l'école romaine n'ont point trouvé parmi elles de modèles pour leurs madones. Quand on voit une de ces femmes marcher, ses pas sont mesurés, sa taille élancée repose sur de larges hanches, et la même proportion se retrouve plus haut, où le col gracieux et arrondi s'élève au-dessus des larges épaules et de la poitrine bombée. La tête et chacun des traits en particulier, offrent le même air de majesté que tout le reste de la personne. Pourtant il faut remarquer que l'on ne doit pas absolument chercher à détailler, mais surtout s'attacher à l'effet de l'ensemble; et cet effet est si imposant, qu'il est impossible de songer, même pour un moment, à plaisanter avec une de ces habitantes

des montagnes. En attendant, si l'on finit par prendre courage, et si l'on parvient à lier, près de la fontaine, une connaissance passagère avec une d'elles, on voit la gravité de ce beau visage se dérider peu à peu, tandis que cette espèce d'affabilité cause encore plus d'embarras que ne l'avait fait le premier silence. Leur mise est soignée et bien choisie, leur linge d'une blancheur éblouissante; leurs cheveux noirs, tantôt retombent en boucles, tantôt sont relevés avec des aiguilles d'or ou d'argent, ou bien sont recouverts de la pièce de toile qui défend, comme un toit, la tête contre les rayons du soleil. Leur fichu blanc se tire par derrière, très-bas, entre les épaules, et de fort respectables matrones d'au moins cinquante ans, pourraient, si l'envie leur en prenait, être encore fières de la beauté de leur poitrine. Les hommes ne sont pas, en apparence, aussi fortement taillés que les femmes; leur beauté est moins grecque qu'hébraïque, et rappelle ces belles têtes de juifs polonais que nous avons coutume de voir aux foires de Francfort et de Leipsick. Tandis que les femmes nous présentent une physionomie ouverte et noble sur laquelle on s'arrête volontiers, les regards sombres des hommes noirs et barbus causent un effroi involontaire, bien que l'on ne puisse nier que leurs formes et les traits de leur visage ne soient aussi doués d'une beauté caractéristique.

Que les physionomies furent différentes une fois

que nous eûmes pénétré dans le district appelé les Marais Pontins! Les femmes se traînaient pâles et flétries comme une fièvre ambulante; tous les hommes paraissaient phthisiques; et les postillons mêmes, pour lesquels on a sans doute choisi les jeunes gens les plus vigoureux, avaient un air malade et souffrant. En attendant, cette atmosphère si malsaine ne paraît avoir aucun effet nuisible sur les animaux; nos chevaux traînaient notre voiture assez pesamment chargée, dans un galop si rapide, que les dames tremblantes supplièrent le conducteur de les faire aller moins vite, mais en vain; car soit que l'on montât ou que l'on descendît, les postillons fouettaient leurs chevaux d'une manière si impitoyable, sur un pavé parfois assez inégal, que l'homme le plus courageux ne pouvait se défendre de quelques momens d'inquiétude. Quand aux marais mêmes, nous n'en vîmes pas grand'chose, car la route forme une digue élevée, le long de laquelle règne un canal qui sert à l'écoulement des eaux; de sorte que nous ne voyions partout que des terrains cultivés, ou de belles prairies remplies de troupeaux de buffles et de porcs. Du reste, il ne manque pas ici d'oiseaux aquatiques, et vers la chute du jour les dames furent plus d'une fois effrayées par des coups de fusil, lesquels cependant n'étaient point dirigés contre nous, mais contre les canards sauvages et les bécasses. La peur de ces dames était, il faut en convenir, fort na-

turelle, puisque cette contrée était précisément, si l'on doit en croire l'opéra d'Auber, le séjour du terrible Fra Diavolo et consorts. À la vérité, on trouve à chaque quart de mille, et souvent plus près encore, des corps-de-garde de trois à six hommes; mais ces tristes soldats, qui semblaient avoir été envoyés là par punition, avaient un air si faible et si fiévreux, qu'ils n'étaient pas faits pour inspirer une grande confiance aux voyageurs. Un de nos compagnons de voyage nous raconta même que des brigands ayant un jour attaqué un de ces corps-de-garde, tous les soldats du poste se sauvèrent dans la voiture d'un seigneur anglais qui vint à passer, et implorèrent sa protection.

La nuit était assez avancée quand nous arrivâmes à l'auberge de Terracine, qui est disposée d'une manière assez noble; on entre sous des arcades couvertes, la salle à manger est spacieuse, la table bien servie, et les appartemens sont distribués d'une manière fort ingénieuse à l'usage de toutes les nations de l'Europe. Au-dessus des portes sont écrits les noms des plus célèbres capitales, de sorte que, soit que l'on vienne de Paris, de Londres, de Berlin ou de Vienne, on sait tout de suite à quel appartement on doit s'adresser.

Les passeports devant être visités en ce lieu, première place frontière du territoire napolitain, nous eûmes une demi-heure de temps pour faire con-

naissance, au plus beau clair de lune, avec les alentours de notre auberge, avec la mer et avec le château de Théodoric, situé au haut d'un rocher.

Nous passâmes à minuit par Fondi, et au point du jour nous arrivâmes à Mola, où nous vîmes des vignerons partant pour la vendange au bruit des chants joyeux et du braiement des ânes. La nuit avait été extraordinairement fraîche, la matinée l'était encore; mais le soleil ne tarda pas à dissiper le brouillard qui reposait sur la mer, et quand nous eûmes dépassé la petite ville nous pûmes jouir en toute liberté de la vue de Gaëte, qui domine la baie. La route, jusqu'à Capoue, n'offre pas beaucoup de variétés; et si les soldats d'Annibal avaient fait dans cette ville, jadis si célèbre par ses délices, d'aussi mauvais déjeuners que celui qui nous fut servi, ils ne s'y seraient certainement pas autant amollis.

La rage avec laquelle les postillons faisaient marcher leurs chevaux parvint ici à son plus haut période, et nous troubla presque autant qu'aurait pu le faire une tempête que nous aurions supportée sur la mer. Les maîtres de poste souriaient en regardant la voiture qui paraissait sur le point de se briser en mille pièces, et quand nous conjurions le conducteur d'aller plus lentement, il se contentait de nous répondre, avec le plus grand sang-froid, *è costume* (c'est l'usage). Le postillon qui était monté

sur le cheval de devant finit pourtant par tomber, et comme nous étions précisément sur une descente, il fut traîné pendant quelque temps sur le pavé, ce qui n'empêcha pas qu'aussitôt qu'il put se relever et remonter sur sa bête, il ne se mit à la presser avec plus de fureur que jamais. C'est ainsi seulement que l'on peut expliquer comment il est possible de faire la route de Rome à Naples, qui est de cent cinquante-deux milles, ou dix-neuf postes, et pour laquelle un voiturin met trois jours et demi, en vingt-quatre à trente heures.

Lorsqu'on arrive à Naples par la partie septentrionale, on remarque déjà, à une certaine distance de la ville, une grande différence entre elle et Rome. En approchant de Rome on traverse, pendant une journée entière, des champs de fougère ou des bruyères arides, interrompues seulement, de loin à loin, par quelques broussailles peu élevées; on a beau jeter les yeux de tous côtés, on n'aperçoit pas une habitation, ce qui donne à la *campagna romana* un caractère tout particulier d'abandon, de sorte que c'est au milieu du plus triste silence que l'on arrive devant cette capitale du monde. Près de Naples on traverse aussi une *campagna*, mais là c'est la *Campagna Felice*, cette heureuse Campanie où la nature a prodigué l'abondance, la fertilité et tous ses dons les plus précieux. A la vérité la saison avancée avait déjà dépouillé les champs et les vignes de leur

plus belle richesse, mais il restait encore pourtant assez de traces des bienfaits que la nature s'est plu à répandre sur ce pays. D'un côté les arbres ne perdent jamais leur verdure, et puis, quand les divers fruits de nos climats ont tous été cueillis, c'est alors seulement que les oranges et les citrons commencent à se colorer, et continuant à murir pendant l'hiver, jusqu'au mois de février, forment, pour les jardins, des ornemens toujours nouveaux, tandis que le pampre, se glissant en festons d'un orme à l'autre, donne, même quand il n'y a plus de raisin, un air de fête à toute la contrée.

Naples n'a ni portes ni murs d'enceinte, de sorte que nous nous trouvâmes, sans nous en douter, au milieu de cette ville populeuse où nous fûmes tout à coup aussi étourdis par le bruit de la foule qui nous entourait que si, pendant un voyage sur mer, nous avions été surpris par une tempête au milieu du calme le plus profond. Quand nous entrâmes dans la rue de Tolède, je m'imaginai qu'une émeute venait d'avoir lieu, et que le peuple se disposait à prendre d'assaut le palais du roi ou le château Saint-Elme; mais en y regardant de plus près, nous vîmes que tous ces gens si bruyans étaient, au fond, des êtres fort paisibles qui criaient seulement pour vendre leurs marchandises, consistant en quelques ognons, en tranches de melons ou en petits poissons. A côté de ces crieurs ambulans se trouvaient

les marchauds sédentaires de macaronis, de beignets, de limonade et d'oranges. Outre cela, comme c'était dimanche et que la soirée était belle, les rues étaient encore remplies d'un grand nombre de joyeux oisifs à qui il est permis de crier et de chanter à tue-tête sans se gêner le moins du monde. Au milieu de cette foule, les *calessari* couraient au grand galop comme s'il s'agissait de gagner le prix de la course, ce qui n'ajoutait pas à la tranquillité et au bon ordre. A mesure que nous avancions la foule devenait toujours plus serrée, de sorte qu'enfin nous nous trouvâmes absolument arrêtés, tant par la quantité de monde que par les réparations qui se faisaient au pavé.

Notre obligeant compagnon de voyage offrit de nous procurer un bon logement dans une auberge communément fréquentée par les artistes. Nous nous abandonnâmes par conséquent à sa direction et il nous conduisit dans une petite rue de traverse où à l'hôtel de la Sperenzella nous trouvâmes des hôtes complaisans, des garçons communicatifs, des chambres passables et une bonne table.

Nous ne consacrâmes qu'un temps fort court à nous restaurer, car nous désirions voir de plus près les amusemens du peuple napolitain pendant le dimanche. Mon compagnon et moi nous nous risquâmes tout seuls dans la rue de Tolède, et poussés par la foule, nous arivâmes sur la place du palais où

pour la première fois nous vîmes dans toute leur majesté le golfe et le Vésuve fumant. Quelque impression que fît sur nous cet aspect, le bruit et le mouvement dont nous étions entourés étaient si grands, que la perspective tout entière nous semblait tournoyer avec la foule. J'étais sans cesse sur le point de crier au peuple : tenez-vous donc un peu tranquille, afin que je puisse jouir de ce beau point de vue qui a autant besoin de silence qu'un chant mélodieux ; mais ce peuple que les baïonnettes autrichiennes pouvaient seules faire taire, ne se serait certainement pas laissé calmer par de belles paroles ; aussi me fallut-il pour le moment renoncer à jouir de cette tranquillité à laquelle j'aspirais.

On m'avait vanté bien souvent le Pausilippe comme le plus bel endroit qui se trouve dans les environs immédiats de la ville, et nous nous dirigeâmes en conséquence de ce côté. Nous fûmes plus d'une fois arrêtés dans notre marche avant de parvenir au but où nous tendions ; car, quoique nous connussions déjà passablement l'Italie et que nous fussions assez familiarisés avec les manières des Italiens, nous n'en fûmes pas moins tellement surpris de tout ce que nous voyions et entendions à Naples, qu'il nous semblait être au milieu d'un peuple tout-à-fait étranger à ce que nous avions vu à Milan, à Gênes ou à Rome : c'étaient d'autres jeux, d'autres chants, d'autres costumes ; les chevaux même étaient autrement ac-

contrés. Tout, en un mot, était nouveau pour nous. Mais ce qui nous frappa le plus, ce fut sans contredit les cris excessifs de ce peuple. Nous eûmes un peu plus de repos quand nous arrivâmes à la promenade appelée *villa Reale*, située sur le bord de la mer, quoique dans l'intérieur de la ville, et qui me parut être le rendez-vous de la société distinguée. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde de jardin public que l'on puisse comparer à celui-ci, tant pour sa situation que pour sa distribution. Il règne le long d'une digue élevée, construite sur le bord de la mer dont les flots viennent se briser contre le mur qui l'entoure. Des allées de chênes-verts touffus, mais nains, forment des promenades ombragées, entremêlées de jardins anglais, de terrasses, de fleurs, et de fontaines jaillissantes. Dans un rond-point qui se trouve au centre du jardin nous entendîmes une musique militaire, et dans la figure honnête des trompettes et des fifres nous reconnûmes sur-le-champ de bons compatriotes. C'était en effet la musique d'un régiment suisse qui faisait entendre à un public choisi plusieurs morceaux du *Freischutz* et d'*Oberon*. Pendant une pause, je demandai des renseignemens plus précis sur leur compte, et un petit quart-de-flûte me dit : « A proprement parler, c'est nous autres Suisses qui gardons le roi et tenons tout le pays en ordre; mais pour le reste, ajouta-t-il naïvement, nous vivons comme de véritables pri-

sonniers, car nous passons toute la semaine dans le château dont nous ne pouvons sortir. » Je lui demandai en vain des renseignemens sur l'école de Virgile et sur le Pausilippe; mais un autre Allemand, car il paraît y en avoir beaucoup ici, m'apprit ce que je désirais savoir, et nous continuâmes en conséquence notre promenade.

Aussitôt que nous fûmes hors du jardin, nous rentrâmes dans la foule, et cette fois notre marche en fut rendue d'autant plus pénible que le flot qui venait au-devant de nous était beaucoup plus considérable que celui avec lequel nous avancions. Il nous fallut absolument employer les bras et les jambes, comme si nous eussions nagé; plus d'une fois nous fûmes obligés de reculer, car le lit du torrent était resserré entre deux rochers, et nous vîmes avec étonnement la foule joyeuse sortir toujours plus serrée du sein d'une caverne. Un petit lazzaroni s'offrit pour nous conduire, et nous l'acceptâmes. Ce fut de lui que nous apprîmes, plus par signes que par paroles, que la grotte que nous avions devant nous était celle de Pausilippe. Nous nous réjouissions déjà d'être si près de cette magnifique perspective, quand notre petit lutin nous invita à le suivre dans la sombre caverne qui s'ouvrait à nos regards. Si au dehors la foule avait été plus qu'incommode, dans l'intérieur de la caverne elle devint insupportable et souvent même du plus grand dan-

ger, car quoique cette caverne n'ait pas à beaucoup près la largeur du pont de Dresde, on n'a songé à la sûreté des piétons ni par des trottoirs élevés ni par des bornes; on ne conserve pas non plus la direction de droite et de gauche, si utile pour le maintien de l'ordre. Pendant ce temps, les carrosses et les cabriolets allaient et venaient au grand galop, comme si la place eût été parfaitement libre; les bouchers conduisaient leurs bœufs, et les ânes chargés de deux paniers offraient une largeur fort respectable. Les lampes, qui naturellement ne donnaient qu'une faible lumière, étaient encore obscurcies par des nuages de poussière; enfin, ce qui augmentait l'embarras, c'était que la caverne n'est pas partout de la même largeur et qu'elle n'est pas non plus percée en ligne droite; en outre, on a laissé s'accumuler de distance en distance, contre les murs, des débris de sculpture dont la perte doit causer des regrets éternels et qui servent d'ailleurs à embarrasser doublement le passage. A chaque pas que nous faisions nous espérions trouver l'issue du dangereux passage dont nous avions cru que la longueur ne passait pas cinquante toises, mais il nous fut impossible d'en reconnaître le terme. Dans l'intervalle, la poussière nous dérobait déjà l'entrée et nous avions perdu notre petit guide dans la foule. Cependant, comme nous jugions que nous devions avoir fait plus de la moitié du chemin, nous avancions toujours

avec courage; mais quel fut notre étonnement lorsque, après avoir bien lutté et poussé, nous aperçûmes de loin la sortie sous la forme du disque de la lune!

Nous l'atteignîmes enfin au bout d'une grande demi-heure, et nous respirâmes avec délice un air plus pur; mais après toutes nos fatigues, notre espérance de voir le Pausilippe et le tombeau de Virgile fut déçue, car nous étions toujours dans la vallée, et nous jetions des regards envieux vers les hauteurs d'où nous croyions jouir de la plus vaste perspective. Nous demandâmes de nouveau le Pausilippe, et des promeneurs obligeans nous indiquèrent un petit sentier qui conduisait vers la montagne, que nous gravîmes d'un pas pressé au milieu des vignobles et des bosquets, parce que nous tenions à y parvenir avant le coucher du soleil. A la moitié du chemin, nous jetâmes en arrière un regard qui redoubla encore notre impatience; car chaque fois que le taillis s'entr'ouvrait nous découvrions le grand miroir de la mer, brillant au soleil pourpré du soir avec ses îles dispersées, leurs contours et leurs montagnes.

J'eus à cette occasion un exemple remarquable de la fureur des Napolitains pour le jeu. Nous entendions haleter devant nous deux porte-faix essoufflés, portant sur le dos des sacs de maïs et de farine, attachés à leurs fronts par des cordons; avec cela, ils gesticulaient très-vivement des mains, en faisant

entendre de temps en temps des sons inarticulés, qui nous les auraient fait prendre pour des ivrognes si leur marche n'avait pas été si assurée. Quand nous fûmes parvenus près d'eux, nous reconnûmes que, tout en marchant, ils jouaient au jeu favori des Italiens, appelé la *murra*, dans lequel ils levaient leurs griffes de tigre, en montrant tantôt plus tantôt moins de doigts, tandis que le camarade était obligé de deviner le nombre. C'était là l'origine de ces exclamations interrompues que nous les avions entendu proférer. Leurs voix enrouées retentissaient encore à nos oreilles long-temps après que nous fûmes parvenus au sommet de la montagne. A cette hauteur nous éprouvâmes un nouvel embarras: nous nous trouvions au milieu de murs de jardins qui nous cachaient et la vue de la mer et celle du soleil couchant. Ne voyant aucune issue, nous nous décidâmes enfin à frapper à la première porte que nous rencontrerions. Un jardinier à face riante vint nous ouvrir. Ne connaisant pas le terrain, et ne sachant pas que toute cette longue crête s'appelle le Pausilippe, tandis que sous ce nom nous cherchions un point précis, nous embarrassâmes le jeune homme par nos questions, et ses réponses demeurèrent inintelligibles pour nous. Nous demandions le chemin du Pausilippe, et il nous assurait que nous y étions; nous voulions voir la mer, et il protestait qu'on ne pouvait pas la voir du lieu

où nous nous trouvions. Nous savions que le tombeau de Virgile se trouve sur le Pausilippe, et le jardinier nous disait qu'il faudrait marcher encore une heure avant d'y arriver. Nous avions l'air de jouer aux propos interrompus; et ce qui ajoutait à sa confusion, c'était que le Napolitain ne comprenait pas bien notre toscan et notre romain; et que, de notre côté, nous n'entendions pas un mot de son patois, rendu doublement singulier par le mélange continuel du mot anglais *yes*, à l'aide duquel sans doute, nous prenant pour des Anglais, il espérait se rendre à la fois plus agréable et plus compréhensible. Nous eûmes même de la peine à faire saisir à ce jeune homme le son du mot important duquel tout dépendait, savoir : *il Pausilippo.* C'était en vain que nous mettions alternativement l'accent sur la première, la seconde et la troisième syllabe; ce ne fut que par un effort d'esprit qu'il parvint à découvrir que nous demandions le *P'sil*, raccourcissant ainsi les quatre syllabes pour n'en faire qu'une seule.

Par bonheur pour nous, quelques Anglais, avec leurs dames montées sur des ânes, arrivèrent de notre côté; et, comme ils parlaient avec vivacité d'un *very beautiful setting of the sun* (très-beau coucher du soleil), nous ne balançâmes pas à nous joindre à eux, et nous arrivâmes bientôt à un endroit d'où nous pûmes jeter un regard sur ce qu'il y a de plus

beau dans le monde, regard qui nous imposa silence, et nous remplit d'un sentiment d'inexprimable félicité.

Aussitôt que le soleil se fut caché derrière l'Epomeo de l'île d'Ischia, nous priâmes notre conducteur de nous ramener à Naples. Cet honnête homme nous fit traverser un labyrinthe de jardins et de haies, et toutes les fois que nous lui adressions des questions sur le singulier chemin qu'il nous faisait faire, il nous répondait toujours par un *yes* auquel il ajoutait de temps en temps, pour lui donner plus de force, un *non dubitate*. Il faisait déjà presque nuit que nous étions encore au milieu des murs suspects du Pausilippe. Déjà nous commencions à éprouver un peu d'inquiétude, quand tout à coup notre guide s'élança sur le côté, frappa à une porte de jardin, et fit entendre un grand coup de sifflet. On lui répondit de derrière la porte, et il nous annonça alors d'un air tout joyeux que, d'après notre désir, il nous avait conduits au tombeau de Virgile. La porte s'ouvrit, et malgré l'heure avancée nous entreprîmes sur-le-champ notre poétique pélerinage. Du reste, nous ne distinguâmes aucun des détails du tombeau, et nous nous contentâmes de savoir au juste sa position.

Nous étions beaucoup plus près de la ville que nous ne pensions, et nous fûmes bien aises d'apprendre que pour y retourner nous n'avions pas

besoin de traverser encore une fois la grotte; étant descendus de la montagne par un autre chemin, bientôt nous nous trouvâmes de nouveau entourés et entraînés par la foule. Nous vîmes en cette occasion plus d'un exemple de la frugalité des Napolitains, et de la facilité avec laquelle ils sont satisfaits. De petits poissons grillés, des crabes, des beignets frits dans l'huile, leur semblaient des mets fort recherchés, dignes du dimanche, et auxquels n'aspiraient même que des gens assez bien mis, ou qui avaient au moins des souliers. Les gens des basses classes se contentaient de quelques tranches de melons d'eau ou d'un épi de maïs cuit dans de l'eau de sel, dont ils détachaient les grains avec beaucoup d'adresse, et les mangeaient avec toute l'apparence d'un franc appétit. Avec cela ils chantaient, dansaient et se réjouissaient comme s'ils eussent été à la noce. Nous ne les vîmes pas boire un seul verre de vin; rien que de la limonade à la glace sans sucre, qui était puisée dans des vases bien ornés, et dont ils faisaient en la buvant autant d'éloges que le plus fin gourmet en versant un verre de vin de Hochheim âgé de cinquante ans. La soif et la curiosité se réunirent pour nous donner l'envie de goûter aussi de ce breuvage; il avait du moins la propriété d'être rafraîchissant; mais nous n'éprouvâmes aucun désir de recommencer surtout après que nous fûmes entrés dans une *Sorbetteria*, et que nous eûmes

vu les glaces de toutes formes et de toutes couleurs qui s'y servent, ainsi que les excellentes limonades à la glace, à la grêle et à la neige. Notre auberge étant située dans une rue étroite, nous préférâmes souper dans une *trattoria* sur le bord de la mer. Des marchands d'huîtres avaient étalé leurs marchandises devant la porte, et s'empressèrent de nous ouvrir les plus belles *ostriche del Fusaro* pour douze grani la douzaine. Après en avoir mangé trois douzaines, nous commençâmes à exprimer quelques inquiétudes sur le danger dans lequel ces syrènes muettes pourraient nous entraîner; mais une personne assise à une table voisine de la nôtre, qui avait déjà devant elle une pile d'écailles fort considérable, et qui se fit connaître pour un compatriote, nous assura qu'à compter du mois d'octobre on peut manger ici des huîtres sans aucune crainte, surtout si on les arrose d'un verre de bon vin d'Ischia. Cette conversation ayant amené une connaissance plus particulière, nous apprîmes que la personne qui venait de nous donner un si bon renseignement était M. Iwan Muller, la célèbre clarinette, que nous avions entendu quelques années auparavant à Berlin. Au bout de quelques instans nous vîmes entrer dans le salon un second compatriote, M. Gotzloff, peintre saxon de paysage et de genre, et nous apprîmes de lui qu'il y avait en ce moment beaucoup d'Allemands à Naples : il nous nomma

entre autres le major prussien von Scharnhorst, et le colonel bavarois von Heidegger qui revenaient de Grèce; le professeur Ranke; les peintres de paysage berlinois Schirmer, Aalborn et Beckmann; et comme nous avions en outre des lettres de recommandation à notre ambassadeur le comte Voss, et au prédicateur luthérien Bellermann, nous rentrâmes chez nous, et traversâmes la foule bruyante qui remplissait la rue de Tolède, avec la consolante idée que nous ne serions pas tout-à-fait perdus dans cette foule.

LETTRE LXXIII.

Réveil peu agréable. — Délicieux Déjeuner à la Villa Reale, et beau Point de vue. — Langage pantomimique. — Le comte Voss, ambassadeur prussien. — Le Traiteur allemand. — L'Ecole de Virgile. — L'Ermite. — Ruines modernes.

Naples, octobre.

Nous nous réjouissions hier au soir à l'idée de jouir d'une nuit bonne et tranquille après le bruit effroyable de la rue. Cet agrément nous fut en effet accordé pendant quelques heures; mais long-temps avant le jour le braiement des ânes et les cris de leurs conducteurs recommencèrent de plus belle. Ici Julie n'aurait pas pu douter si c'était le rossignol ou l'alouette qu'elle entendait. Bientôt d'autres criards se joignirent à ceux-là, et après avoir été plusieurs fois réveillés en sursaut au moment où nous nous assoupissions de nouveau, nous finîmes par nous décider à nous lever. Quand nous

eûmes passé environ une heure devant notre bureau, nous partîmes dans l'intention de prendre en plein air une tasse de café, dont on nous avait singulièrement vanté la bonté à la Villa Reale. Une table couverte d'une nappe plus blanche que nous n'en avions encore trouvé dans aucun café italien, fut dressée pour nous sur la terrasse au bord de la mer, et au bout de quelques instans on nous servit non-seulement du café, mais encore de la crême excellente, dans des vases d'argent, du beurre frais, des rôties, des œufs à la coque, en un mot le déjeuner anglais le plus complet : le tout assaisonné du plus magnifique paysage, doré par les premiers feux du matin? La sombre colonne de fumée qui couvre d'ordinaire le Vésuve, était changée en une colonne de feu par le reflet du soleil. C'est en vain que ces vapeurs souterraines qui s'élèvent sans cesse du cratère du volcan rappellent à chaque instant les dangers qui menacent son voisinage : le penchant de la montagne n'en est pas moins couvert de villes, de villages, de maisons de plaisance et de vignes, où le peuple le plus enjoué mène, au milieu des chants et des jeux, la vie la plus gaie et la plus insouciante.

D'un autre côté, la mer a attiré sur ses bords des habitans non moins industrieux et non moins contens de leur sort. Aussi loin que la vue peut s'étendre on aperçoit, tant sur la grève que sur les cô-

teaux qui la bordent, une suite non interrompue des plus agréables lieux, au point qu'il est difficile de dire où Naples finit, et où une seconde et troisième ville commence. C'est ainsi que Portici, Resina, Torre del Greco, Torre dell' Annunziata et Castellamare bordent le rivage, tandis que Vico, Griano di Sorrento et Sorrento couronnent les hauteurs. Notre vue s'étendait sur tout le demi-cercle du golfe jusqu'à Capo Campanilla, et l'île de Caprée s'offrait à nous comme une silhouette découpée; en un mot, c'est une perspective qu'il est impossible d'oublier quand on l'a vue une fois. Après nous être livrés pendant quelque temps aux sensations poétiques qu'un si beau lieu ne pouvait manquer de nous inspirer, nous fûmes ramenés à des idées de vile prose par le garçon qui vint nous demander un ducat pour notre déjeuner, prix que nous n'avions pas encore payé depuis que nous étions en Italie. En voyant notre étonnement, il nous expliqua que ce n'était qu'un ducat de dix carlins; mais comme nous n'étions pas encore familiarisés avec la monnaie napolitaine, nous n'en fûmes pas beaucoup plus avancés. Nous apprîmes enfin que la somme que l'on nous demandait ne faisait qu'environ quatre francs cinq sous, ce qui était, à la vérité, moins que nous n'avions pensé, quoique pourtant le beau point de vue eût été évidemment porté en compte.

Il était temps d'aller présenter nos respects à

notre ambassadeur, qui habite, près du château royal, un hôtel construit sur une jetée qui avance dans la mer et dans le plus beau site que l'on puisse imaginer. En nous y présentant, le langage pantomimique d'usage à Naples donna lieu à un malentendu de notre part; car le *cameriere*, en revenant auprès de nous de l'appartement du comte, nous fit un signe avec le dos de la main, ce que nous ne pûmes interpréter, d'après la manière allemande, que comme une invitation à nous retirer; nous nous empressâmes d'obéir; alors le camerière recommença ses gestes, ce qui nous fit courir encore plus vite; et lui de redoubler la vivacité de ses signes et, pour cette fois, des deux mains. Nous étions déjà dans le vestibule, quand il nous rejoignit et nous dit que nous pouvions entrer, Son Excellence étant prête à nous recevoir.

Nous trouvâmes chez M. le comte Voss l'accueil le plus amical. Ayant déjà eu occasion de le rencontrer à Berlin, nous renouvelâmes connaissance avec lui; et, grace aux bontés de cette aimable famille, nous pouvons espérer de voir singulièrement embellir le séjour que nous ferons à Naples.

Nos compatriotes nous avaient donné rendez-vous, à l'heure du dîner, chez un traiteur allemand, dont l'établissement se recommande aux étrangers par une hôtesse aimable et par un hôte obligeant qui ne refuse pas de faire crédit aux artistes dans

l'embarras, et qui attend avec patience que les marines et les clairs de lune napolitains aient été échangés à Rome contre des écus. Du reste, nous trouvâmes cette maison malpropre et pas assez attrayante pour nous inspirer l'envie d'y revenir.

Après le dîner, nous allâmes avec deux peintres berlinois voir l'Ecole de Virgile. De l'autre côté de la Villa Reale, nous louâmes une petite barque que dirigeaient un père lazzaroni et son jeune fils. Nous mîmes gaiement en mer notre voile enflée par un vent léger; nous longeâmes la côte du Pausilippe que nous vîmes alors dans toute son étendue, et, pour la première fois, nous aperçûmes des palmiers croissant en plein vent. Après avoir été bercés pendant à peu près une heure sur les flots, nous atteignîmes l'extrémité du cap que forme en cet endroit le Pausilippe, d'où nous nous rendîmes au lieu connu sous le nom de l'Ecole de Virgile. Ce sont les restes de bains du temps de Lucullus, mais où l'on reconnaît aussi quelques constructions plus modernes. Le rocher est creusé et troué en plusieurs endroits, ce qui a fait donner à ce cap le nom de la Gajola (la cage); malgré le grand nombre d'écueils qui se trouvent en ce lieu, on n'y voit pas la moindre apparence de brisans. Pendant que les peintres choisissaient des positions favorables pour dessiner, je me fis conduire par le patron de la barque d'un rocher à l'autre, afin de me faire une idée exacte de la con-

formation du promontoire. Sur un de ces rochers se trouve une petite maison isolée en pierre avec un toit en terrasse; un escalier en pierre conduit en haut, et quelques débris de colonnes couchées par terre et placées comme au hasard tiennent lieu de sièges; trois statues de saints coloriées reposent sur autant de piédestaux. Je pris cette maison pour l'habitation d'un pêcheur, et je fus confirmé dans cette idée en voyant un filet par terre et un second, de beaucoup plus petit et de la forme d'une bourse, attaché à l'extrémité d'un long bâton et devant lequel nous devions passer. Je demandai avec étonnement à mon conducteur quelle espèce de poisson on pouvait prendre dans un si petit filet; à quoi il répondit en souriant avec malice: « On n'y prend que des ames pieuses; et si Votre Excellence veut faire un bon voyage, il ne faut pas qu'elle cherche à lui échapper. Quant à mon ame, elle ne vaut qu'un demi-grano; mais je suis sûr que saint Janvier taxe plus haut celle de Votre Excellence. »

En parlant ainsi, il fit le signe de la croix, et jeta une petite monnaie de cuivre dans le filet, où je mis à mon tour une pièce d'argent. A l'instant même je vis sortir de la caverne supérieure un vieillard à longue barbe blanche et couvert d'un manteau à poil, qui nous salua et nous donna la bénédiction. Désirant voir de plus près le ménage de cet ermite, je mis pied à terre et me fis conduire dans

sa cellule. Tous ses meubles consistaient en un paillasson, quelques images de saints, une cruche d'eau, et une escabelle de bois. Ce vieillard septuagénaire m'apprit qu'il habitait ce lieu depuis environ vingt ans; que depuis ce temps il ne l'avait jamais quitté, et qu'il vivait de ce que des mains pieuses lui apportaient. Lui ayant démandé quelques renseignemens sur l'École de Virgile, sur une partie de l'emplacement de laquelle sa maison était construite, il me répondit : « Je n'ai pas connu personnellement ce Virgile; il est venu ici avant mon temps; mais j'ai entendu dire que c'était un habile sorcier qui a fait de fort grandes choses. » Il nous raconta, après cela, une foule de détails sur santó Virgilio, dont on ne nous dit rien au collège; de sorte que je puis certifier que je suis parti de chez lui beaucoup plus savant que je n'y étais venu.

Après m'être restauré en buvant un peu d'eau fraîche, je me dirigeai vers un rocher à peu de distance, sur lequel j'avais remarqué des ruines. J'appris du batelier qu'elles étaient modernes, et que ce rocher avait été témoin de plusieurs aventures singulières. Autrefois il s'y trouvait une chapelle qui, lors de la révolution, fut changée en cabaret; plus tard les Français y construisirent un fort, et après leur départ il y fut établi un restaurant avec un beau jardin; mais le gouvernement ayant été averti qu'il servait de lieu de réunion pour les car-

bonari, donna ordre de démolir la maison, et fit défense à personne d'y habiter, ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y tienne parfois, la nuit, des réunions suspectes. Je montai par un creux dans le rocher, et je vis les restes des différens édifices qui avaient existé en ce lieu. Ce qui est le mieux conservé est une partie de la caserne, où l'on voit des bancs et des tables de pierre. Un puits était encore en bon état, et des restes de feux indiquaient qu'en effet ce rocher avait été, depuis peu, visité la nuit. En attendant, comme la nature finit toujours par triompher des ravages des hommes et du temps, des plantes de toute espèce s'élèvent au milieu des ruines; les tulipes et les myrtes fleurissent spontanément dans le jardin dévasté, et les figuiers d'Inde étalent leurs larges feuilles sur le sol sablonneux et desséché.

Je revoyais en ce moment le beau golfe sous un autre aspect; la ville s'élevait devant moi dans tout son éclat. C'est surtout par la couronne de verdure perpétuelle dont la ceignent les chênes, les lauriers, les citronniers, les myrtes, etc., que Naples surpasse si fort en beauté Gênes, dont l'aspect est dépouillé d'arbres. C'est en regardant Naples d'ici que l'on juge avec combien de raison les Grecs lui avaient jadis donné le nom de Parthénope, qui signifie visage de vierge.

Le soleil commençait à baisser quand mes amis approchèrent avec leurs barques du rocher isolé sur

lequel je me tenais; et pendant que Phœbus teignait en pourpre le promontoire de Misène et les îles de Nisida et d'Ischia, nous remplîmes nos verres de la liqueur pourprée de Bacchus, et la chaleur vivifiante de ces deux divinités se réunit pour nous procurer la sensation la plus délicieuse. Nous fendîmes doucement les flots pour retourner à la ville, dont nous distinguions de loin les lumières. Plus tard, la lune se levant derrière le Vésuve, nous montra les îles et les montagnes sous des formes nouvelles et singulières dont nous n'avions eu aucune idée en plein jour. Nous débarquâmes près de Villa Reale, et nous retrouvâmes la même société que la veille dans la trattoria de Santa Lucia.

LETTRE LXXIV.

Situation et description de notre nouvelle demeure. — Les Etudes. — Le Conservateur Jorio. — Antiquités pompéiennes. — *Il dolce far niente.*

Naples, octobre.

Nous avons emménagé aujourd'hui dans une maison particulière située sur le bord de la mer. Notre intention étant de passer plusieurs semaines à Naples et dans les environs, nous avons d'abord songé à nous procurer une habitation agréablement placée, et nous en avons trouvé une avec d'autant plus de facilité qu'il y a moins d'étrangers ici dans cette saison qu'au printemps. La maison dans laquelle mes amis nous ont procuré un logement est dans un des plus beaux sites qu'il y ait au monde.

Nous demeurons dans la rue Santa Lucia a Mare, numéro 21, au second étage, et la maison est construite à l'extrémité de la terre-ferme, qui, en ce lieu, s'avance comme un promontoire dans la mer. Ce promontoire est formé de pierres volcaniques,

de même que tout le Pausilippe, et quoiqu'il ressemble à un rocher sourcilleux, il est pourtant composé d'unepierre très-friable. Notre maison, qui est située au pied de la montagne, est, comme la plupart des habitations de ce quartier de la ville, taillée dans le roc, de manière que le mur du fond de quelques-uns des appartemens et corridors, est du rocher naturel. Les divers étages s'élèvent en terrasses; par ce moyen le toit du rez-de-chaussée forme un balcon pour le premier, tandis que de ma chambre une porte vitrée conduit sur le toit de ce même premier qui forme notre balcon, lequel est si vaste qu'il s'y trouve un petit jardin avec une fontaine. Le toit de notre appartement forme, à son tour, un balcon pour le troisième étage, et est aussi muni d'un petit jardin. Notre maison étant placée au coin d'une rue, nous avons l'avantage que le balcon tourne autour du rocher, et que notre vue s'étend de deux côtés différens sur le magnifique golfe. A ma gauche, j'ai la ville proprement dite bâtie en partie sur le penchant de la montagne, et en partie le long du rivage de la mer. Les toits en terrasse sont, comme le mien, convertis en jardins et couverts de grenadiers, de lauriers et d'orangers, ce qui donne un air de gaieté à la sombre masse des maisons. A nos pieds se trouve le château de l'Œuf, construit sur un rocher dans la mer, et qui sert à protéger le port et le rivage. Non loin

de ma demeure j'aperçois aussi l'hôtel de l'ambassade prussienne, situé également sur le bord de la mer, et sur le balcon duquel sa société se rassemble au milieu de fleurs de toute espèce et abritée par une toile rayée de bleu et de blanc. Derrière cet hôtel je distingue une partie du palais du roi, et plus loin, à l'extrémité la plus reculée de la jetée, j'aperçois le phare. Quant aux vaisseaux mouillés dans le port intérieur je n'en vois que les mâts, lesquels du reste ne forment pas une forêt aussi touffue qu'à Gênes. Une frégate russe, qui conduit à Constantinople l'ambassadeur, M. de Ribeaupierre, a jeté l'ancre avec quelques autres vaisseaux de guerre, sur la rade ou, pour mieux dire, dans le golfe même, et en les voyant nous nous rappelons que ce n'est point un bassin ou une eau intérieure que nous avons devant les yeux, mais la mer elle-même. Le demi-cercle que forme le rivage depuis le port jusqu'à Portici, Resina et Torre del Greco, paraît avoir été tracé avec un compas; et derrière cette enceinte de villes et de jardins s'élève le Vésuve fumant, avec sa voisine la Somma, qui est un volcan éteint. En contemplant cette magnifique perspective, je comprends l'enthousiasme avec lequel les peintres de paysages qui reviennent d'Italie parlent de la beauté des formes et des croupes arrondies des montagnes. Ici j'apprends aussi à connaître cette transparence de l'atmosphère dont j'avais tant

entendu parler; car de mon balcon je distingue parfaitement chaque maison avec sa forme et même sa couleur, dans la ville de Sorrente, dont je suis éloigné de quinze milles. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, quand le ciel est couvert, les objets se rapprochent et paraissent devenir plus distincts encore, tandis que, quand il fait très-chaud, et surtout quand le sirocco souffle, ils sont comme enveloppés d'une vapeur incertaine et jaunâtre. A l'autre côté de mon balcon, j'ai d'abord la partie de la ville qui s'étend vers la Villa Reale et le Pausilippe, je longe ensuite les jardins et les maisons de plaisance, je m'élève vers le cap Misène et je vole d'une île à l'autre. L'Epomeo, dans l'île d'Ischia, sert de limite de ce côté, mais les îles sont rangées dans la mer comme un collier de corail, et les vagues, éclairées par le soleil, qui brillent dans un horizon lointain, ressemblent à une chaîne d'argent qui lie ensemble les deux promontoires situés en face l'un de l'autre.

Quand on a devant les yeux tant de beautés admirables, qu'on n'a pas besoin d'aller chercher, on n'éprouve pas le moindre désir de sortir de chez soi, à moins que l'on ne voie passer sous ses fenêtres une gondole ou un bateau à vapeur; alors, à la vérité, on sent naître des désirs auxquels on a de la peine à résister.

Quoique nous n'eussions pas la moindre inclina-

tion à faire aujourd'hui une connaissance plus intime avec l'intérieur de la ville, nous y fûmes toutefois forcés par les lettres que nous avions à remettre. Du reste les premiers jours qu'un étranger passe à Naples il ne peut pas faire un pas qui n'ait de l'intérêt pour lui. Aussi nous divertîmes-nous bien dans la rue de Tolède, ce lieu de réunion de tous les curieux. Ne voulant pourtant pas rentrer chez nous sans avoir tiré quelque profit de notre promenade, nous dirigeâmes nos pas vers les Etudes (*gli Studj*), vaste édifice où l'on a réuni toutes les collections d'objets ayant rapport aux arts; nous avions une lettre pour le premier conservateur des antiques l'abbé Jorio. Dès le jour de notre arrivée le musée Bourbon nous avait frappés comme un édifice remarquable par sa grandeur; et quant à la disposition intérieure, quoique nous n'ayons encore pu en juger que d'une manière générale, nous avons reconnu qu'il n'y a peut-être aucun établissement dans lequel les objets soient rangés d'une manière plus parfaite et dans un meilleur ordre, à l'exception pourtant de la partie des tableaux. Ayant demandé le signor Jorio, on nous introduisit dans la salle des tableaux trouvés à Pompeï, et quelque préparé que je fusse à ce que je devais y voir, j'avoue que je fus frappé d'étonnement à l'aspect de leur beauté et de leur nombre.

Je venais de m'arrêter devant un de ces tableaux

qui rappelaient les meilleurs intérieurs de l'école hollandaise, quand j'entendis derrière moi deux personnes engagées dans une savante discussion archæologique en langue italienne, et qui citaient comme une autorité le célèbre Winckelmann. Fier de l'honneur qui était rendu à ma patrie, je crus ne pouvoir mieux faire que de me présenter à ces messieurs comme un compatriote de l'homme dont ils parlaient avec tant de respect. M'étant donc approché d'eux j'eus le plaisir de reconnaître que c'était l'abbé Jorio lui-même, que j'avais devant moi, ainsi que le savant M. Maï de Rome. Ils me firent tous deux l'accueil le plus aimable. Ce dernier cependant conserva un air de dignité un peu froide, et quand il fut parti M. Jorio ne s'occupa plus que de nous. Rien ne saurait être plus attachant que les manières de ce conservateur; et ce qui rend son commerce doublement agréable, c'est qu'à de profondes connaissances il joint une absence totale de pédantisme et de petitesse. « Ce ne sont point, dit-il, les anciens auteurs et moins encore les notes des modernes commentateurs qui peuvent nous mettre en état de comprendre les objets d'art que l'antiquité nous a légués; il y a une source d'instruction plus sûre que celle-là, mais dans laquelle on a bien peu puisé jusqu'à présent : c'est la vie actuelle du peuple. Nous ne devons jamais oublier que les anciens ont prié, aimé, joué, bu et dansé comme nous. D'après cela, pour

bien connaître les mœurs de l'antiquité, j'ai visité nos ateliers, j'ai suivi nos blanchisseuses sur le bord des ruisseaux, nos vendangeuses dans les vignes, nos pêcheurs sur la mer : aucun de ces travaux ne m'est étranger; j'ai étudié l'anatomie du cheval comme celle de l'homme; je vous ferai faire une excursion maritime, et je vous montrerai les avantages de notre manière de nager. »

Quoiqu'il y eût dans ce discours un peu de cette forfanterie commune aux Italiens, surtout quand ils parlent avec vivacité, il est certain que dans tout ce que disait le signor Jorio il y avait un grand fonds de vérité. On y voyait aussi percer clairement le désir que les abbés et les prélats italiens témoignent tous quand ils se trouvent en présence de laïcs ultramontains : c'est-à-dire celui de leur prouver que l'état ecclésiastique ne les empêche pas de connaître et d'aimer le monde.

Après que l'obligeant conservateur nous eut fait voir les tableaux les plus remarquables de la collection, il nous conduisit dans la salle des statues de bronze, où il trouva encore l'occasion de faire valoir ses connaissances dans son art favori de la natation. Il nous fit remarquer deux statues qui ont toujours passé pour représenter des discoboles, mais qu'il nous assura être des plongeurs se disposant à se jeter dans la mer pour retirer du fond des eaux une pièce de monnaie. « Aujourd'hui, conti-

nua-t-il, nous nous bornerons à faire un tour dans les salles, car il est toujours bon que les étrangers sachent le plus tôt possible ce qu'ils pourront trouver ici. Malheureusement, une fois qu'ils ont respiré l'air de notre mer et de nos montagnes et qu'ils ont jeté un regard vers les îles, vers Sorrente ou vers la Sicile, nous n'entendons plus parler d'eux, ou bien tout au plus ils se servent de notre Musée comme d'un parapluie pour se mettre à couvert les jours qu'il fait mauvais temps. »

La vue des plans en relief des édifices de Pompeï nous inspira un vif désir de visiter le plus tôt possible cette ville sortie du tombeau. Nous vîmes aussi des modèles bien exécutés des temples et des tombeaux de Pæstum. J'éprouvai un bien vif intérêt à l'aspect de la riche et nombreuse collection de meubles et d'outils à l'usage des anciens. Les objets d'art ne nous font connaître l'antiquité que sous un seul point de vue. Pour la comprendre parfaitement, il faut jeter un regard dans ses maisons, ses ateliers, ses cuisines et ses caves, sans quoi il est impossible de parvenir à la parfaite intelligence des ouvrages de Catulle, de Tibulle, d'Horace, de Properce et du gourmand Martial. Au nombre des ustensiles de cuisine, nous admirâmes surtout un petit foyer portatif avec tous les objets nécessaires pour faire bouillir, rôtir ou cuire au four les divers mets; il y avait des coquilles en bronze pour servir des ragoûts, et des plaques de métal creusées pour cuire des œufs.

Le goût le plus parfait se montre dans la forme des vases les plus ordinaires, mais cette élégance est surtout remarquable dans les lampes, les coupes et les trépieds. On est souvent surpris de voir la ressemblance d'une foule d'objets avec ceux du même genre dont on se sert encore aujourd'hui. C'est ainsi que l'on nous fit voir parmi les outils d'un maréchal ferrant, le couteau qui sert à couper le sabot du cheval, et qui est absolument semblable à ceux que l'on trouve chez tous les maréchaux allemands, à l'élégance près; sur la lame on a gravé des figures représentant l'usage de cet outil. La collection est singulièrement riche en instrumens de chirurgie; mais sous ce rapport nous sommes incontestablement supérieurs aux anciens, les leurs ne pouvant en aucune façon se comparer à ceux qui garnissent les boutiques des bons couteliers de Londres. D'un autre côté, on voit un grand nombre de cruches et de vases remplis de vins desséchés; plusieurs sortes de fruits et jusqu'à une corbeille avec des œufs dont les écailles se sont conservées parfaitement blanches depuis près de deux mille ans. Une salle tout entière est consacrée à une collection d'ornemens de toilette à l'usage des dames; on y voit une foule de bagues, de bracelets, de colliers et de boucles d'oreilles d'or fin, ainsi que des peignes, des aiguilles à cheveux d'ivoire et des boîtes de fard; enfin un rouet à filer.

Au nombre des vases, je ne citerai que celui sur



lequel on a représenté la Prise de Troie, et qui a été trouvé près de Nola; sa conservation est parfaite, et il a été payé par le roi dix mille piastres. Du reste, il n'est remarquable que par la parfaite élégance de sa forme, car pour le dessin dont il est orné, le mérite en est absolument nul.

La collection des verreries nous a fait aussi connaître jusqu'où les anciens étaient parvenus dans un art à l'égard duquel nous croyions qu'ils étaient restés dans l'enfance. A la vérité, leur verre a toujours une teinte verdâtre qui le laisse bien en arrière des beaux cristaux de Bohême ou d'Angleterre; mais il est évident, du reste, que les anciens étaient très-versés dans l'art de souffler le verre, et il n'y a pas un seul des ustensiles pour lesquels on emploie aujourd'hui cette matière qui ne se retrouve ici dans les formes les plus élégantes.

Dans la salle d'armes on remarque surtout des casques grecs, qui se distinguent par la beauté de leurs formes et la parfaite exécution des ornemens.

On pourra se faire une idée de la vaste étendue de ce musée quand j'aurai fait observer, qu'indépendamment des salles dont je viens de parler, on y trouve encore une grande bibliothèque, une riche collection de manuscrits, une seconde division de tableaux antiques, dans laquelle on voit de superbes mosaïques, et enfin un cabinet sotadique, dans lequel le public n'est pas admis.

Après nous être restaurés sur le bord de la mer, nous partîmes pour faire une promenade à la campagne. Nous nous fîmes conduire de nouveau à l'École de Virgile, et pendant que nos peintres continuaient à se livrer à leurs études, je montai comme hier au sommet du promontoire, où je me jetai sur un banc de gazon; j'y passai une heure délicieuse, laissant mes regards errer alternativement sur la ville, le Vésuve, les îles, et la mer, qui se perdait au loin dans l'horizon. C'est dans une pareille position que l'on parvient à comprendre ce que les Italiens appellent *il dolce far niente*, auquel dans ce pays on ne s'accoutume qu'avec trop de facilité.

LETTRE LXXV.

Belle Vue dont je jouis de mon lit. — Le tombeau de Virgile. — Fête pour l'anniversaire du prince royal de Prusse. — Crieurs des rues. Singulière Horloge vivante. — Pozzuoli. — Saint Janvier et Cicéron. — Les Ciceroni officieux. — Le Golfe de Baja. — La Grotte de la Sibylle. — Les Champs-Elysées. — Rencontre inattendue dans la mer. — Récolte marine. — Bacola. — Les Ciceroni précoces. — Retour à pied. — Remède napolitain pour la colique.

Naples, octobre.

Dans aucune ville d'Italie je n'ai encore eu mon séjour de prédilection aussi près de chez moi, car quelque plaisir que je trouve à parcourir le Pausilippe, l'École de Virgile, la *villa Reale*, et autres lieux, j'aime encore mieux mon balcon, mon bureau, et même mon lit; car où trouverais-je un autre lieu où mes yeux, en s'ouvrant aux premiers rayons du soleil, apercevraient le Vésuve dans toute sa majesté, et distingueraient, par l'unique fenêtre de ma chambre, tout ce que le ciel, la terre, l'air et la mer,

peuvent offrir de plus beau? J'ai toujours besoin d'une certaine résolution pour me décider à quitter une pareille demeure, ne pouvant me persuader qu'il soit possible de rien trouver de plus beau autre part. Ma seconde promenade au tombeau de Virgile n'a donc eu lieu hier que sur les représentations sérieuses de mes amis, qui me firent observer qu'il était impossible de quitter Naples sans avoir cueilli une branche de laurier sur la sépulture de ce poète. Sur un des côtés du Pausilippe est située une vigne d'un aspect un peu sauvage; un escalier de pierre conduit à la petite porte du jardin où, comme la première fois, on nous laissa encore frapper assez long-temps sans nous ouvrir. A la fin, une jeune vendangeuse se présenta, tenant à la main une corbeille de figues et de raisins magnifiques, et s'excusa de la manière la plus aimable, de nous avoir fait attendre. Ayant reconnu un des peintres, qui visitait souvent ce jardin, elle lui dit : « Il faudra que vous serviez aujourd'hui de cicerone à ces messieurs; car, comme je vais à la danse, il ne m'est pas permis d'approcher d'un tombeau. » Le peintre assura que nous saurions fort bien trouver seuls le chemin, et la vendangeuse nous quitta en nous recommandant de ne pas trop nous fier au grand magicien Virgile, dont nous allions visiter la tombe.

Nous arrivâmes à ce monument par plusieurs sentiers sinueux. Le tombeau est un petit dôme en

briques, garni de niches, où l'on voyait autrefois des urnes cinéraires, et avec quelques ouvertures faites plus tard, à travers lesquelles on aperçoit au-dessus de soi l'entrée de la grotte de Pausilippe, comme au fond d'un vaste précipice. Rien ne peut égaler la sensation que nous éprouvâmes quand nous entendîmes un de nos amis, qui s'était assis sur un rocher en saillie au-dessus de nos têtes, jouer un air pastoral sur sa clarinette; nous crûmes réellement entendre Tityre moduler sur ses pipeaux rustiques.

Le 15 octobre, tous les Prussiens présens à Naples furent invités à dîner chez l'ambassadeur pour célébrer l'anniversaire de la naissance de notre prince royal.

J'ai parlé, lors de mon arrivée à Naples, du bruit inconcevable que font les crieurs dans les rues. Maintenant que j'y ai passé quelque temps, j'ai fait à ce sujet les remarques les plus singulières. On conçoit que dans une ville où tout ce qui se vend se crie, non-seulement par les marchands ambulans, mais encore par ceux qui sont stationnaires, l'art d'attirer les chalands doit avoir acquis une perfection extraordinaire.

Ces voix stentoriennes, qui déchirent si cruellement les oreilles, n'ajoutent pas peu aux désagrémens que les piétons éprouvent dans ces rues si populeuses. Selon toute apparence, ce bruit inexprimable fait autant de plaisir aux naturels du pays qu'il

est insupportable aux étrangers : car il est impossible de se former une idée de la passion des Napolitains pour tout ce qui étourdit les sens, et surtout celui de l'ouie. Les salves d'artillerie qui se tirent à toutes les fêtes des saints sont pour eux une musique de sirènes. Afin de les imiter, en quelque manière, en petit, les gamins, dans les rues, font des balles d'argile, creusées dans le milieu, qu'ils s'amusent à lancer avec force contre la terre, et quand l'expérience réussit, il en résulte une explosion aussi forte que celle d'un coup de pistolet. Mais revenons aux crieurs. Dans d'autres villes on crie presque toujours les objets que l'on veut vendre, par leur nom; ici, au contraire, presque jamais. Quelquefois on se sert d'une métaphore; ainsi le marchand de marrons crie: *Ah! che belli mustaccioli!* (Ah! quels beaux pains d'épice!) parce que le pain d'épice est de la même couleur que les marrons; ou bien : *Ah! che montagna di soma!* (Ah! quelle montagne de fardeau!) pour peindre le poids des grappes de raisin. Les cerises deviennent du corail, les figues du miel, le pain de la manne, etc. Parfois on se borne à une recommandation générale, comme quand on crie : *Alla compra a buon prezzo!* (Venez acheter à bon marché!) ce qui pourrait s'entendre de toute espèce de marchandise, mais s'applique ici spécialement à des bonnets; ou bien : *Com'è fina! Com'è fina!* (Comme elle est fine! Comme elle est fine!) langage

auquel il faut être accoutumé pour entendre par-là de l'eau-de-vie. Je dois faire observer à cet égard, en passant, que ce dernier cri, qui se fait entendre dès avant le jour, est une preuve que l'on boit plus de liqueurs fortes à Naples qu'en aucune autre ville du Midi. Il arrive souvent aussi que l'on n'entend crier que le prix seul de l'objet, comme : *Una prubica!* c'est à dire un demi-grano, ou une petite pièce de billon, sur l'un des côtés de laquelle on lit: *Publica commoditas*, dont les Napolitains, selon leur louable coutume, ont corrompu le premier mot, et en ont fait *prubica* ou *prubea*. Tout le monde sait, en entendant ce cri, quelle est la marchandise et la mesure qu'on lui offre. Un cri fort commun est: *Ah! che belle cose! Ah! che bellezza!* ce qui se dit des choses les plus hétérogènes, et qui souvent n'ont pas la moindre prétention à la beauté; car tout est ici *bello* ou *bravo*. Des bas sont braves, *brave calzette*; et les plus horribles produits des mers, à la vérité d'un goût délicieux, sont beaux, *belle angine* (hérissons de mer). Quelquefois la figure est si hasardée qu'elle n'a aucun rapport du tout avec l'objet que l'on veut exprimer. Aussi qui pourrait s'imaginer qu'on lui offre de la morue sèche quand on crie des poules (*galline*), ou que par des pâtés de cailles (*zampe di quaglie*), il faut entendre des noix? Tous ces cris se font, du reste, avec de si grands efforts, que l'on croit à chaque instant que

les crieurs vont se rompre les veines du cou. *Alici! Alici!* (des anchois! des anchois!) est un cri d'autant plus assourdissant, qu'il se fait entendre depuis le point du jour jusque fort avant dans la nuit. Aussi quand on voit venir de loin un lazzarone tenant horizontalement un grand plat d'osier, on se presse de s'éloigner, si l'on n'est pas doué d'oreilles napolitaines.

Ce qui distingue en outre les cris de Naples de ceux des autres villes que je connais, c'est qu'ils peuvent en quelque façon tenir lieu d'horloge : car on entend régulièrement, dans un même lieu, le même cri, à la même heure, ce qui diffère toutefois selon les différens quartiers de la ville; de sorte que quand on vient de déménager, il faut commencer par s'accoutumer à son nouveau quartier avant de pouvoir se servir de cette espèce de montre. Ainsi, si dans le quartier de Chiaja on se réveille avant le jour, quand tout est encore enseveli dans le repos et que l'on entend crier : *com' è fina! com' è fina!* on peut être sûr qu'il y a encore une heure avant le lever du soleil. Les Napolitains commencent leur journée par boire la goutte. Les chèvres avec leurs clochettes et les vaches avec leurs grosses sonnettes arrivent beaucoup plus tard, et les premières une demi-heure avant les autres. Si l'on se rendort, bien qu'en se réveillant on voie sa chambre déjà éclairée par les rayons du soleil, on sait pourtant qu'il n'est

pas encore huit heures si l'on entend les cris *foglie molle e petrosina!* (feuilles tendres et persil). A neuf heures ce sont d'autres cris encore. Voilà pour le matin. Si je veux sortir à midi, je suis bien assuré de ne pas manquer mon rendez-vous; car une vieille femme vient régulièrement un peu avant cette heure crier sous ma fenêtre, d'une voix éclatante: *Ah! che neve d'acqua! Ah! che frescha!* (Ah! quelle eau à la glace! Ah! qu'elle est fraîche!) Le soir, si l'on veut rentrer de bonne heure, on n'a pas besoin de faire en société l'impolitesse de regarder à sa montre: car vers neuf heures, une voix de basse-taille sonore et timbrée crie: *purpi cutti* pour *polpi cotti* (espèce de polypes de mer, cuits).

Quand on loge au deuxième ou au troisième étage et que l'on tient ses fenêtres fermées, ce bruit est au moins supportable; mais au rez-de-chaussée ou dans la rue il y a de quoi rendre fou. C'est surtout dans la rue de Tolède et la *via di Chiaja* qu'il est le plus affreux; car non-seulement tous les crieurs ambulans s'y donnent rendez-vous, mais c'est encore là que se sont établis les pâtissiers des lazzaroni, qui crient de mauvais beignets frits dans de l'huile, d'une voix sans contredit unique dans le monde: *un grano il quarto di pizzo!* (un quart de tourte pour un grano).

De toutes les petites excursions que nous avons faites dans les environs, c'est celle de Pozzuoli et de

Baja qui me laissera les souvenirs les plus agréables. Dimanche 18, de grand matin, nous montâmes dans un fiacre sur la place de Villa Reale; nous traversâmes d'abord la grotte de Pausilippe, après quoi, suivant une route bordée d'ormeaux qui longe le rivage de la mer, nous arrivâmes à huit heures à Pozzuoli. Cette petite ville est baignée par les eaux de la mer; elle a un air de gaieté, car sur les ruines de l'ancienne Puteoli il a crû non-seulement de l'herbe, mais encore des broussailles; quelques temples et un amphithéâtre ont seuls été dans ces derniers temps débarrassés des décombres. Sur la place du marché, on voit les statues de saint Janvier et de Cicéron face à face, quoiqu'il soit assez difficile de concevoir ce que ces deux Messieurs ont à se dire; en attendant, c'est l'orateur romain qui est incontestablement le favori des enfans du peuple de Pozzuoli, car tandis qu'ils pouvaient à peine m'indiquer le nom du saint, ils s'offrirent avec empressement à nous conduire à la villa de Cicéron. Si, même pendant les jours ouvriers, les rues des villes italiennes sont remplies de personnes qui importunent les étrangers à force de leur offrir des services de tout genre, le dimanche la foule devient tout-à-fait insupportable; et ce fut au point que nous nous vîmes obligés de nous frayer une route à coups de poings. Quand nous fûmes heureusement délivrés des ciceroni terrestres, nous nous vîmes à notre ar-

rivée à l'auberge; assaillis non moins vigoureusement par les ciceroni de mer. Après avoir, non sans peine, mis quatre ou cinq d'entre eux à la porte, nous en vîmes six autres entrer par la fenêtre, lesquels se mirent à nous vanter, avec les cris les plus confus, les bains de vapeur de Néron, le tombeau d'Agrippine, les cent chambres, la sibylle de Cumes, l'entrée des enfers, et une foule d'autres merveilles du même genre vers lesquelles ils offraient de nous conduire avec leurs chaloupes ou de nous porter sur leurs épaules. Enfin, nous eûmes le bonheur de voir revenir l'ami qui s'était chargé de nous procurer un guide et un patron, et nous dûmes à leurs soins de pouvoir enfin déjeuner en repos. Ayant formé le projet de passer toute la journée à croiser dans le célèbre golfe de Baja, nous eûmes la précaution de nous munir des provisions nécessaires. Nous débarquâmes d'abord près du lac Luccin, qui n'est séparé de la mer que par une étroite langue de terre et dans les environs duquel se trouve le *Monte Nuovo* qui s'est élevé du fond du lac dans une seule nuit, le 30 septembre 1538. De là, nous nous rendîmes à pied au lac d'Averne. Le chemin qui y conduit passe par un bois touffu dans lequel règne un profond silence; on n'entend plus le mugissement des flots de la mer; la perspective naguère si étendue se resserre de plus en plus, et tout à coup le lac d'Averne s'offre aux regards comme un sombre miroir enchanté,

entouré de collines boisées. La solitude de cette région a quelque chose de si triste et de si mélancolique qu'il ne faut pas s'étonner que les anciens poètes aient placé en ce lieu l'entrée du séjour des morts, la grotte de la sibylle de Cumes et les ténèbres de la forêt Cimmérienne. Nous poussâmes jusqu'à la bouche de la grotte de la sibylle, mais nous nous contentâmes de jeter un regard dans l'intérieur, car nous avions trop chaud pour oser nous risquer à y entrer. Nous retournâmes après cela à notre barque qui nous conduisit dans le port de Baja, si souvent chanté par les poètes latins. Les ruines des temples qui sont encore debout n'offrent rien de grand, il n'en reste ni colonnades, ni escaliers. Pendant que nos dessinateurs cherchaient des points de vue, je me jetai à la mer pour me baigner, et à cette occasion je fis la rencontre la plus singulière que j'eusse encore faite sur l'humide élément : j'avais à peine nagé quelques toises quand je vis deux têtes barbues s'élever au-dessus des flots et m'adresser la parole en bon allemand. Surpris, je m'informai de quelle contrée de la terre ils arrivaient ainsi. « Directement de Grèce, » me répondit l'un d'eux qui se trouva être le colonel von Heidegger, célèbre peintre de batailles et de paysages, et qui venait de réaliser ses tableaux en combattant pour la liberté des Grecs.

En revenant de ma promenade maritime, je rem-

portai avec moi plusieurs jolis souvenirs que j'avais ramassés moi-même sur la grève, ou que j'avais achetés pour quelques pièces de monnaie de cuivre à des enfans qui entrent la chemise retroussée dans la mer pour les chercher. Le plus précieux de ces souvenirs est un onyx antique, blanc et rouge, sur lequel on a gravé un petit poisson; les autres se composent de petits cailloux carrés de différentes couleurs ou plutôt d'émail antique qui servaient aux travaux de mosaïque, ainsi que quelques médailles, coraux, etc.

Quand nous eûmes fait cuire des œufs dans les bains chauds de Néron *(stufe di Nerone)*, et visité quelques autres curiosités du rivage, nous quittâmes encore une fois notre barque; et, donnant à notre patron l'ordre d'aller nous attendre au cap Misène, nous nous mîmes à pied en route pour les Champs-Élysées. Nous passâmes d'abord par le village de Bacola, où nous vîmes les habitans assis devant leurs portes dans leurs habits de dimanche, et nous remarquâmes qu'ils avaient l'air beaucoup plus propres que les Napolitains. De jeunes enfans, hâlés par le soleil et couverts de chemises bien blanches, accoururent au-devant de nous, des branches d'oranger fleuri à la main, et se disputant l'honneur de nous servir de cicerone à l'Élysée.

Je crois en vérité que, dans ce pays-ci, les enfans apprennent le mot de cicerone avant ceux de papa

et de mamau; car ils savent à peine parler que déjà ils s'offrent pour servir de guides aux voyageurs. Les maisons de Bacola, comme celles de toutes les villes et de tous les villages de ces environs, sont construites sur et avec les débris de l'antiquité; nous vîmes même quelques anciens tombeaux romains, changés en riantes demeures. Dans les niches, autrefois occupées par des urnes cinéraires, il y a maintenant des cruches avec du vin, des flacons d'huile, des vases et autres meubles de ménage, tandis que l'autel des sacrifices sert de fourneau pour faire cuire le macaroni. Les Champs-Élysées, où la vigne et l'olivier réussissent parfaitement, nous conduisirent à un jardin situé à l'extrémité la plus avancée du promontoire, et qui nous offrit un point de vue que l'on peut, à bon droit, appeler un regard jeté dans un monde nouveau. Assis sous les oliviers et les palmiers de ces lieux de félicité, nous vidâmes une bouteille de Falerne à la santé de nos amis absens et à la mémoire de la bataille de Leipsick, dont le 18 octobre était l'anniversaire.

Déjà plus d'une fois nous nous étions mutuellement dit qu'il était temps de nous remettre en route, car le soleil se rapprochait de l'Epomeo; mais nous nous trouvions si bien en ce lieu qu'il nous était impossible de nous en arracher. Tout à coup un roulement lointain, semblable au tonnerre, se fit entendre, et au même instant nous sentîmes la terre

trembler sous nos pieds. Sur-le-champ nous fûmes tous debout, et pleins de curiosité, nous cherchâmes à examiner la suite de ce phénomène. Le tonnerre et les secousses se renouvelèrent encore plusieurs fois; mais nous n'étions pas assez versés dans la science de l'histoire naturelle, pour savoir si ce que nous sentions provenait du Vésuve ou de salves d'artillerie tirées par quelque vaisseau entrant dans le port. Quoi qu'il en soit, ne nous fiant pas trop à la solidité de la pointe du rocher sur laquelle nous nous trouvions, nous nous empressâmes de nous rembarquer, ne doutant pas que nous ne fussions plus en sûreté sur la mer. Le vent était favorable; aussi nos rameurs laissèrent-ils reposer leurs rames, et hissant une voile, nous fendîmes les flots avec rapidité. Dans la joie qui remplissait nos cœurs, nous entonnâmes des airs nationaux, et à la demande de mes amis, j'improvisai même quelques paroles dictées par la circonstance.

A notre arrivée à Pozzuoli, n'ayant pu trouver de calessare, parce qu'ils avaient tous été retenus à cause du dimanche, il fallut nous résoudre à revenir à Naples à pied. Nous eûmes pourtant encore le temps de visiter, avant de partir, le temple de Jupiter Serapis, dont malheureusement les plus belles colonnes ont été employées à la construction du palais de Caserta; cependant, comme on en a laissé subsister les fûts, on peut se faire une idée

exacte du plan de ce temple circulaire et de son portique. Nous avons déjà eu bien des preuves que le temps ne ménage pas même le granit le plus dur; mais jamais jusqu'aujourd'hui nous n'avons vu de si près les effets destructeurs de cet ennemi de l'antiquité. Nous remarquâmes que les colonnes encore debout sont percées d'une infinité de petits trous; et voulant reconnaître la cause de ce phénomène, nous découvrîmes qu'il était dû à des milliers de petits coquillages qui s'étaient fixés ainsi autour de ces colonnes. Les cabinets des bains, célèbres autrefois par leur vertu médicinale, sont si bien conservés qu'il y en a quelques-uns qui servent encore aujourd'hui à cet usage.

La promenade qu'il nous fallut faire pour rentrer chez nous suivait d'abord le rivage et ensuite la belle allée d'ormes qui conduit au Pausilippe; elle fut assez amusante, car nous ne manquâmes pas de société joyeuse. Ce ne fut pas sans peine ni même sans danger que nous perçâmes la foule et la poussière qui remplissaient la grotte. On a pourtant tort d'avoir de l'inquiétude; car le vieux magicien Virgile, qui passe pour avoir construit cette route, y veille sur les voyageurs, et de mémoire d'homme il n'y est arrivé aucun accident. Arrivés à la *Villa Reale*, nous nous reposâmes pendant quelques instans sur un banc où nous respirâmes l'air frais de la mer; après quoi nous allâmes terminer la jour-

née à la *Corona di Ferro* avec quelques amis qui n'avaient pas été à Pozzuoli.

Mon excellent et savant ami le professeur Gerhard, de Rome, vient d'arriver à Naples, et c'est dans sa société que demain ou après-demain, nous comptons aller voir Pompeï et Pæstum.

Notre départ a été retardé d'un jour. Le vin de Falerne, bu dans les Champs-Elysées, est un breuvage qui n'est pas sans danger, et il a failli coûter cher à quelques-uns d'entre nous. Nous n'avions d'ailleurs pas pris de précautions suffisantes contre le refroidissement pendant notre navigation, de sorte que nous fûmes attaqués la nuit des plus violentes coliques, maladies que du reste les voyageurs les plus prudens ont de la peine à éviter en Italie, et surtout à Naples. Chez quelques-uns de nos amis cette indisposition prit même le caractère du choléra-morbus, quoiqu'à la vérité pas de l'asiatique. Le *cameriere*, en entrant chez moi le lendemain matin, m'ayant trouvé dans la situation la plus déplorable, sans avoir à peine la force de me plaindre, me tranquillisa par un *non dubitate*, et m'assura que, sans appeler le secours du médecin ou de l'apothicaire, il allait, à l'instant même, m'apporter un remède souverain pour mon mal. En achevant de parler il sortit de ma chambre, et revint au bout de quelques instans avec un grand verre de *neve*, ce qui est une espèce de limonade dans laquelle nagent de petits

morceaux de glace de la grandeur de grêlons. Quoique, d'après des idées que j'avais nourries jusqu'à ce moment, je jugeasse ce remède un peu hasardé, je ne laissai pas de l'employer, et je m'en trouvai si bien que je demandai un second verre, qui me causa un grand soulagement en calmant le feu que je ressentais dans mes entrailles. Ma guérison n'était pourtant pas encore complète; aussitôt que je me sentis assez fort pour me lever, mon docteur me fit descendre et me dit d'aller prendre beaucoup de mouvement et manger une assiette de raisin à la Villa Reale. Le lendemain je me sentis tout-à-fait rétabli. Comme préservatif, on m'a conseillé de boire le matin, en place de café, un verre de *neve*, et de me prémunir, par ce fondement de glace, contre la chaleur du jour.

LETTRE LXXVI.

Traversée de Naples à Amalfi. — Le Cortège du Voiturin. — Pompeï. — Effet que fait l'aspect de la ville. — Maisons romaines. — Pæstum. — Temple de Neptune. — Mauvais air. — Salerne. — Château normand. — Famille villageoise. — La Cathédrale. — Caractère particulier du rivage de Salerne à Amalfi. — Arrivée au Couvent.

Amalfi, 22 octobre,
dans le couvent de Saint-François.

Après une courte mais heureuse traversée, pendant laquelle j'ai vu plus de choses merveilleuses que si j'avais fait le tour du monde avec Cook et Forster, ou si j'avais pris mon vol avec Herschel depuis Syrius jusqu'à Uranus; après tout cela, dis-je, je suis arrivé dans la belle ville d'Amalfi. Il m'est doux de pouvoir, dans la solitude de la cellule d'un couvent, loin du bruit de la ville et du mugissement de la mer, me livrer, sans crainte d'être troublé, aux souvenirs que j'ai rapportés de Pompeï et de Pæstum.

Quoique je sois entouré ici de beautés nouvelles, je n'y ai encore jeté qu'un coup d'œil à la dérobée, et je ne veux point m'y livrer avant d'avoir rendu compte de mes aventures de ces derniers jours.

Nous quittâmes Naples le 19 octobre d'assez bonne heure, et montâmes à trois dans une voiture qui devait nous conduire jusqu'à Salerne, ce qui nous laissait tout le temps de rester quelques heures à Pompeï.

Les vetturini napolitains sont des fripons d'un genre tel que nous n'en avions pas encore vu; nous n'étions pas sortis de la ville, qu'à un signe de notre voiturin, un voyageur étranger monta derrière la voiture, et bientôt après un second se plaça près de lui sur le siége. Lui ayant rappelé que nous avions très-expressément loué sa voiture pour nous seuls, il essaya de nous rassurer avec le *non dubitate* d'usage ici, ce qui signifie: n'ayez pas peur, et ajouta, d'un air aussi fier que s'il avait été un grand d'Espagne de première classe: « *Questo è il mio cameriere e quell' altro il mio staliere.* » Toutes nos représentations furent vaines, et il nous fallut souffrir la présence de ce valet de chambre et de ce grand écuyer; bien plus, ceux-ci firent monter encore d'autres personnes de leur suite, telles, entre autres, qu'une *bella sorella* et un *reverendissimo padre*, et nous fûmes plus d'une fois obligés d'employer, pour défendre l'intérieur de la voiture, le

droit du poing (*faustrecht*) des anciens Allemands. En attendant, la plupart de ces compagnons de voyage de raccroc nous ayant quittés à Portici, nous nous soumîmes à notre destinée, et nous nous consolâmes d'autant plus facilement en voyant des *calesse* à deux roues dont la caisse, en forme de tulipe ou de lis, n'est faite que pour une seule personne, et qui ne sont traînées que par un cheval, passer rapidement à côté de nous, chargées de huit à dix voyageurs. Des individus de toute espèce s'attachent à une pareille voiture comme autant de chardons; la fourche du timon, ainsi qu'une espèce de balancier adapté par-derrière, sont remplies. Quatre ou cinq personnes trouvent moyen de se hucher sur une planche où chez nous un seul domestique pourrait avec peine se soutenir. Un de nos camerieri s'était fourré dans un filet suspendu sous la voiture, et s'était si profondément endormi dans ce hamac de nouvelle espèce, que nous eûmes de la peine à le réveiller.

Le mouvement qui règne sur cette route, les rencontres singulières que nous y fîmes, le grand nombre de maisons qui en font presque une rue, et la vue de la mer à notre droite, tandis que nous avions devant nous celle du Vésuve, dont nous nous rapprochions de plus en plus, nous faisait paraître le chemin si court que nous arrivâmes à Pompeï sans nous en douter. Nous laissâmes la voiture hors de la

ville, devant un cabaret, en disant au cocher d'aller nous attendre, l'après-midi, à l'extrémité opposée, sur la route qui conduit à Salerne.

Rien ne saurait être plus intéressant que l'aspect de cette ville, ensevelie depuis quinze cents ans sous la lave, et qu'un hasard a fait découvrir il n'y a qu'un demi-siècle. Malheureusement ce n'est que la plus petite partie que l'on a réussi jusqu'ici à déterrer, et les travaux se poursuivent avec beaucoup de lenteur, car nous n'y trouvâmes que dix hommes à l'ouvrage. Après que notre savant ami nous eut expliqué la disposition des maisons chez les anciens, en parcourant avec nous celle de l'affranchi Arrius Diomède, située hors de la porte de la ville, et la maison de campagne de Cicéron, nous entrâmes dans la rue des Tombeaux. Quelque lugubre que soit ce nom, le lieu n'inspire point d'idées tristes, parce que les anciens avaient coutume de donner à leurs tombeaux un aspect si gai, et de les rattacher si fort à la vie, que rien en eux ne rappelait le trépas. Plusieurs de ces monumens sont bien conservés, et en partie recouverts de marbre; d'autres sont construits en briques enduites d'une espèce de stuc. Autour de chaque tombeau considérable régnait un petit parterre dont on voit encore le mur d'enceinte, et en face étaient placés des sièges à l'usage des vivans. Du haut des ruines du rempart nous eûmes une très-belle vue du golfe de Naples.

Nous n'avions pas encore contemplé l'antique Italie aussi près de nous, et sous un aspect en quelque sorte aussi vivant. Jusqu'alors nous n'avions rencontré que des ruines et des antiquités. Pompeï fait l'effet d'une ville encore habitée, dont les citoyens se livrent au repos de la méridienne. Les maisons sont rangées, sans interruption, dans leur ordre naturel; le défaut de toits ne trouble point l'illusion, parce que tous les toits en Italie étant plats, on ne s'aperçoit pas d'en bas si les maisons en ont ou n'en ont pas; il en est de même pour les carreaux de vitre, qui manquent généralement dans tous les lieux peu considérables, même de la haute Italie. En revanche, quand on jette les yeux dans les vestibules et les appartemens ouverts, on voit les plus brillantes peintures couvrant les murs, tandis que les pavés sont en si belle mosaïque que l'on éprouve le besoin de s'essuyer les pieds avant d'entrer, de peur de les souiller. Ce n'est pas le Vésuve, ce ne sont pas les vingt siècles qui se sont écoulés depuis la destruction de cette ville, qui lui ont fait le plus de mal; ce sont les conservateurs qui ont été, et qui sont encore, les véritables causes de sa ruine. C'est quand on pénètre dans les appartemens intérieurs que l'on découvre à regret la manière dont ces savans oiseaux de proie en ont usé avec leur butin. Après avoir enlevé tous les objets mobiliers, sans exception, ils s'en sont pris aux murs mêmes, arrachant, à l'aide

du ciseau et du marteau, les tableaux, les pavés, et tout ce qui leur paraissait digne d'une place dans le Musée des antiques, tandis que tout cela ne pouvait être nulle part mieux qu'ici. Par-ci, par-là, on voit encore quelques belles peintures, dont on soigne la conservation par le moyen de cadres et de verres; mais il n'y a pas une seule maison que l'on ait songé à rétablir dans son état primitif, quoique rien n'eût été plus facile. En attendant, l'imagination est si fort excitée qu'elle supplée sans peine à ce qui manque, surtout quand on a déjà vu, au Musée de Naples, les divers objets qui devraient se trouver ici. Comme nous avions en outre, pour guide, un homme profondément versé dans l'antiquité, nous pûmes nous former une parfaite idée de la manière de vivre des Romains, et nous nous convainquîmes, à cette occasion, que les anciens savaient très-bien réunir, dans la disposition de leurs demeures, une parfaite élégance avec toutes les commodités de la vie, toujours prenant en considération la différence des classes auxquelles les maisons que nous visitions appartenaient. Nous trouvions, en général, la disposition des lieux conforme à ce que les anciens écrivains nous en ont marqué. L'extérieur de ces maisons n'indique en aucune façon ce que l'on doit trouver dans l'intérieur. Comme il n'était pas permis aux belles Romaines de regarder par la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue, et comme

les Romains ne tenaient pas beaucoup à ce que leurs voisins sussent ce qui se passait chez eux, le devant des maisons est toujours occupé par des boutiques, ou, du moins, par une cour (*vestibulum*), d'où l'on entre dans un porche (*atrium*) dont les murs sont souvent ornés de riches peintures. Des deux côtés étaient situées les chambres de service. De là l'on va dans une seconde cour (*impluvium*) garnie d'une citerne couverte, où se rassemblait l'eau de pluie, qui s'y puisait avec des seaux comme dans un puits. Dans la maison d'Arrius Diomède, nous vîmes encore la marque de la corde sur la mardelle du puits qui est en lave. Cette cour, qui d'ordinaire était entourée d'une colonnade (*peristylium*), offrant un séjour très-frais, les habitans de la maison, avaient coutume d'y passer une partie de la journée. Les appartemens d'habitation étaient placés autour de cette cour, d'où l'on entrait, soit dans un salon spacieux, soit dans un petit jardin (*viridarium*). Ce jardin était l'objet de soins particuliers; nous y trouvâmes, bien conservées, les plus jolies grottes à fontaines, ornées de coquillages et de pierres de couleur, absolument telles qu'on les voyait dans les jardins français du siècle dernier. Ce genre d'ornement pourrait donner mauvaise idée du goût des Pompeïens, si nous n'avions pas, d'autre part, des preuves certaines que les arts de la Grèce s'étaient conservés chez eux avec assez de pureté.

Fatigués de notre promenade et de la chaleur du jour, nous nous assîmes dans le triclinium du poète tragique, où nous fîmes un excellent déjeuner à la fourchette, avec des provisions que nous avions apportées avec nous. Réservant pour une autre occasion la visite des édifices publics, des théâtres et des temples, nous nous bornâmes pour cette fois aux maisons particulières que, du reste, il n'est pas très-facile de voir en détail. Toutes celles qui offrent quelque chose de remarquable sont fermées de grilles, et ont chacune un gardien qui est un invalide. Ceci est assez incommode pour les voyageurs, car, d'un côté, ces hommes se disputent la préférence, et de l'autre il faut donner un pour-boire différent à chaque maison qu'on se fait ouvrir. Nous trouvâmes avec plaisir un endroit où de beaux saules pleureurs et des platanes offraient un ombrage rafraîchissant. Cet endroit a été appelé le quartier des soldats, parce que, lors des fouilles, on y a trouvé une sorte d'arsenal. Nous parcourûmes ainsi les rues principales de Pompeï et celles de traverse, et leur pavé classique ne laissa pas de nous fatiguer les pieds, quoique les trottoirs étroits qui règnent des deux côtés des rues soient beaucoup plus commodes pour les piétons, que s'ils étaient obligés de suivre le milieu, où les roues des voitures ont creusé de profondes ornières dans la lave friable qui sert de pavé. Les rues qui conduisent aux théâtres paraissent avoir été en-

tièrement interdites aux voitures, car non-seulement nous n'y remarquâmes pas ces ornières, mais encore nous y vîmes de grosses pierres carrées, s'élevant de distance en distance au-dessus du sol, afin d'empêcher les voitures d'y passer, et qui servaient en outre à poser le pied quand il faisait de la boue.

Un vigneron, qui habite la colline au-delà du théâtre, nous apporta un panier de raisin, qui croît à merveille sur les cendres de Pompeï; et après avoir bu quelques verres d'une limonade rafraîchissante, que nous nous fîmes avec du jus de citron, du vin et du sucre, nous remontâmes dans notre voiture, et nous partîmes pour Salerne. Cette ville est dans une position délicieuse, et quoique le point de vue ne soit pas aussi imposant que celui du port de Gênes, ni aussi varié que celui du golfe de Naples, il a toutefois un charme particulier, et que les teintes chaudes du soleil couchant rendaient doublement remarquables. Nos dessinateurs ne tinrent pas dans la voiture; ils descendirent, tandis que nous allions en avant les attendre dans une bonne *trattoria*, située sur le bord de la mer, où ils nous apportèrent plusieurs esquisses des paysages des environs; malheureusement, nous fûmes obligés de nous loger, pour la nuit, dans une mauvaise auberge tenue par un signor Zuppo, toutes les autres étant pleines. Pendant que mes amis s'occupaient à chercher un cocher pour nous conduire le lendemain, de bonne heure, à Pæs-

tum, j'allai faire encore une promenade solitaire sur le bord de la mer. L'horizon lointain était bordé d'une ligne pourprée, derniers restes du crépuscule, sur laquelle les vaisseaux semblaient se poursuivre comme des ombres chinoises. Le premier quartier de la lune brillait dans le ciel, à côté de Vénus.

De Salerne à Pæstum la campagne n'offre pas cette belle variété qu'on admire de Naples à Salerne, car la route même, quand elle s'éloigne de la mer, ne traverse qu'un pays plat, bordé de quelques collines peu élevées sur la gauche; mais nous fîmes peu d'attention à l'uniformité du pays, tant nous étions préoccupés de l'idée que nous allions nous trouver aujourd'hui même au milieu des ruines les plus célèbres de la grande Grèce. Tout livrés que nous étions aux souvenirs de l'antiquité, nous fûmes désagréablement rappelés au présent par les prétentions exorbitantes du préposé au bac du Sélé, ci-devant Sileurus. Le gouvernement napolitain a laissé tomber en ruine le pont construit sur cette rivière, ce qui ne l'empêche pas de prélever sur les voyageurs un droit de passage de près de cinq francs.

Devant la vieille porte de la ville, nous vîmes sortir d'une misérable chaumière quelques enfans qui nous offrirent à acheter des médailles et autres antiquités que l'on trouve en grand nombre dans ses environs. Une femme plus âgée, que nous prîmes

pour la grand'mère de ces enfans s'approcha ensuite; et, à notre grand étonnement, nous apprîmes qu'elle était leur sœur aînée et n'avait pas vingt ans. Un air fiévreux empoisonne ici la vie, et nous ne rencontrâmes pas un seul visage qui eût un air de santé. Tous les teints étaient jaunes et les traits allongés; les enfans, très-maigres, sont extraordinairement grands pour leur âge, et il n'y a que les buffles et les cochons qui paraissent se bien porter. Les roses de l'antique Posidonia, tant célébrées par les poètes grecs et romains, ont disparu, et le pays des Sybarites est changé presque en un désert. Les seuls restes de son ancienne fertilité sont les vignes, qui produisent encore le plus beau raisin; mais il n'y avait point de belles vendangeuses pour nous en offrir. Au milieu de cette triste contrée s'élève, inébranlable, et bravant les injures du temps, l'ancien temple de Neptune, lequel, quoique âgé de trois mille ans, offre de loin l'aspect d'un édifice presque neuf. Les degrés qui y conduisent sont parfaitement accessibles; toutes les colonnes sont conservées et soutiennent le point de l'architrave, et en général toute la façade de devant est intacte. Nous nous avançâmes vers ce temple avec un saint respect, car il a sur les autres monumens de l'antiquité l'avantage que plus on en approche, plus on l'examine, et plus il paraît parfait; il forme un tout auquel un œil exercé ajoute facilement ce qui peut lui manquer. Il res-

semble sous ce rapport aux statues d'Hercule et d'Ilyssus ou bien au torse du Vatican, qui, lorsqu'on les regarde long-temps, semblent se compléter et s'animer.

Quant aux deux autres temples, dont il reste encore les colonnes et l'architrave, l'un passe pour avoir été un lieu d'assemblée (*basilica*), et l'autre porte le nom de temple de Cérès. Mon savant ami me proposa après cela encore une excursion vers les ruines d'un amphithéâtre et vers une porte voûtée de la ville, et je l'y suivis avec plaisir. Il est inconcevable que l'on n'ait point ordonné de fouilles dans un lieu qui doit être si riche en objets curieux; nous n'avions même qu'à nous baisser pour en trouver, et sous ce rapport nous étions bien plus heureux qu'à Pompeï, où aux moindres mouvemens que nous faisions, les gardiens ne manquaient pas de nous prévenir qu'il n'était pas permis de rien emporter et que la moindre complaisance qu'ils auraient pour nous pourrait les conduire aux galères. Le guide que nous avions à Pæstum était un malheureux fiévreux qui, en outre, avait été quelques jours auparavant mordu au pied par un scorpion; mais, malgré ses souffrances, il nous accompagna partout avec la plus grande complaisance, disant que quand il avait le bonheur de rencontrer des connaisseurs aussi savans, il n'y avait rien qu'il ne fît pour eux. Avant de quitter ce lieu, nous montâmes sur une hauteur d'où nous pou-

vions embrasser tout le panorama de la ville et de ses environs, après quoi nous retournâmes auprès de nos compagnons et de notre voiture, et nous nous remîmes en route pour revenir à Salerne. On évite en général tant que l'on peut de passer la nuit à Pæstum, tant à cause du mauvais air que parce que le lieu n'est pas très-sûr. Il n'y a pas long-temps qu'un Anglais et sa femme y furent assassinés; du reste, les Italiens n'attendent pas toujours pour cela la nuit, et ne font pas de difficultés, quand l'envie leur en prend, de vous tuer en plein jour. Les artistes, qui paraissent être privilégiés contre les brigands, comme les médecins contre la peste, ne craignent pourtant pas de passer, au besoin, la nuit dans ce lieu dangereux, et nous vîmes des architectes qui étaient occupés depuis plusieurs jours à faire des dessins et à lever des plans. Ce fut aussi avec plaisir que nous rencontrâmes quelques compatriotes dont les uns revenaient de Grèce et les autres de Sicile, et qui tous nous assurèrent qu'ils n'avaient rien vu dans le cours de leur voyage qui surpassât le temple de Neptune à Pæstum, pour l'effet grandiose de l'ensemble.

Nous arrivâmes tard à Salerne; ce qui n'empêcha pas que le lendemain de grand matin nous ne fussions en course pour visiter un château construit sur une montagne assez élevée derrière la ville, et qui, selon toute apparence, date du temps des Nor-

mands. Si le souvenir d'un fait historique peut donner de l'importance aux lieux les plus insignifians, combien plus quand à l'intérêt qu'ils inspirent se joignent toutes les merveilles de la nature et de l'art! Ici tout nous rappelle en même temps et la Grèce et Rome, et les combats romantiques des Normands et des Sarrasins, et les siècles chevaleresques des croisades. Les châteaux situés sur les bords du Rhin m'ont souvent étonné par la hardiesse avec laquelle ils sont construits au sommet des rochers; mais ce ne sont que des jeux d'enfans auprès des monumens du moyen-âge que l'on trouve en Italie. Ici ce n'est point un brigand solitaire qui se cache dans son aire comme un oiseau de proie, ce sont des villes tout entières, avec leurs dômes et leurs grands édifices, qui se présentent suspendus à des rochers escarpés et dont on ne trouve qu'avec peine l'entrée.

Le chemin qui conduit au château de Salerne traverse d'abord la ville, qui, de même que celle de Naples, mais sur une échelle plus petite, est construite sur des terrasses adossées à une montagne. Des orangers et des citronniers, chargés de leurs fruits dorés, donnent au jardin un air hespérien, et, en place du pin romain, on voit ici le palmier élever sa tête couronnée au-dessus des autres arbres. Plus haut on trouve des oliviers qui se contentent d'une moindre quantité de terre végétale. Un sen-

tier est pratiqué sur le penchant de la montagne pour les mulets, qui la gravissent avec une sûreté de pied admirable. Le château, dont il ne reste plus que quelques tours et une partie des murs, a un air très-délabré; dans les interstices des pierres croissent, en place de lierre, des câpriers. A notre approche, des oiseaux de proie et des corbeaux sortirent effrayés de leurs retraites, quand tout à coup nous crûmes entendre les pleurs d'un petit enfant. Nous fûmes, pendant quelques momens, indécis sur ce que nous devions faire; quelques-uns de nous conseillèrent la prudence, en observant que la hyène a coutume d'imiter la voix d'un enfant qui pleure, ou bien qu'il était encore possible qu'un petit brigandeau fût caché dans ces ruines avec sa recommandable famille, et qu'en nous montrant on pourrait nous obliger à faire un cadeau de baptême. Mais les cris augmentant, la curiosité et la compassion vainquirent tous nos scrupules, et nous nous dirigeâmes vers le lieu d'où ils partaient. Parvenus dans une cour intérieure, nous y trouvâmes une maison nouvellement arrangée, dans laquelle nous vîmes, couché sur un lit de feuilles et de mousse, un enfant en larmes. Plus bas nous aperçûmes une femme qui travaillait à un petit jardin et qui fut saisie de frayeur quand nous lui criâmes de venir soigner son enfant. Le père et les frères et sœurs, plus âgés, arrivèrent l'un après l'autre, de sorte que nous nous

vîmes bientôt entourés d'une nombreuse famille. C'étaient de braves gens qui tous cherchèrent à nous rendre quelques petits services. Ils nous apportèrent des figues et des oranges, nous offrirent à boire, et nous présentèrent quelques pièces de monnaie des Normands et des Sarrasins, qu'ils avaient trouvées dans la campagne, et en retour desquelles nous leur donnâmes de l'argent du pays. Nous trouvant sur une hauteur, nous examinâmes le pays de différens côtés. Nous ne tardâmes pourtant pas à retourner à Salerne, où nous savions qu'un bon déjeuner nous attendait. Là nous visitâmes d'abord la cathédrale, édifice remarquable et majestueux construit dans le onzième siècle, par l'ordre de Robert Guiscard, après que les Sarrazins eurent détruit l'ancienne église, circonstances consignées dans une inscription. Je n'avais jamais encore vu de mélange aussi original d'architecture bysantine et moresque, et l'impression en aurait été plus agréable si les belles proportions du temple de Pæstum n'avaient pas été trop présentes à ma mémoire. Il faut cependant convenir qu'il y avait du courage de la part de l'architecte à suivre les inspirations de son propre génie dans le voisinage d'un pareil temple. Combien les constructions de nos jours paraissent après cela pauvres d'invention ! Elles empruntent leurs colonnes à la Grèce, leurs coupoles à Rome, et leurs tourelles aux temps gothiques.

Nous aurions volontiers prolongé notre séjour à Salerne, mais le vaisseau qui devait nous conduire à Amalfi était prêt à mettre à la voile; il était chargé de fruits, de légumes, de volailles, et autres objets de même genre. Dans les commencemens nos rameurs furent obligés de faire de grands efforts, car il n'y avait pas un souffle de vent. Les passagers cherchaient à s'amuser du mieux qu'ils pouvaient; et désirant contribuer de nôtre côté aux plaisirs de la société, nous entonnâmes une chanson allemande qui nous valut de si grands applaudissemens qu'il nous fallut recommencer et qu'on ne nous laissa prendre haleine que lorsque, à la hauteur du cap Orso, Eole voulut bien se charger de nous remplacer.

Nous n'avions pas encore vu de rivage qui pût se comparer à celui qui s'étend depuis Salerne jusqu'à Amalfi. Entre Naples et Portici on aperçoit la campagne la plus délicieuse, où des villes riantes, entremêlées de jardins, couvrent une plaine fertile qui descend jusqu'au bord de la mer; ici au contraire ce sont des rochers sourcilleux dont chacun est environné soit par un château, soit par une ville inaccessible. De tous côtés on voit des torrens s'élancer par cascades du haut des rochers; mais le bruit qu'ils font en tombant, est couvert par celui de la mer, qui se brise contre les écueils du rivage. Quand nous eûmes doublé le cap Orso, nous pas-

sâmes successivement devant Majori, Minori, Ravella et Arcani, après quoi nous vîmes apparaître les tours d'Amalfi et le couvent de saint François, qui devait nous offrir une douce et hospitalière retraite. Au débarquement, nous fûmes accueillis, selon l'usage, par une foule empressée. Mais ici, elle ne se borna pas à nous attendre sur le rivage, car la mer étant grosse, et le bâtiment courant quelque danger d'échouer sur la grève, les pêcheurs vinrent au-devant de nous jusqu'à une assez grande distance, et nous prenant à deux sur leurs robustes épaules, ces hommes, qui nous parurent d'une race toute différente de ceux de Naples, nous portèrent en sûreté à travers les flots. Encore étourdis par l'effet du roulis, l'accueil que nous trouvâmes en mettant le pied sur la terre-ferme ne fut pas de nature à nous rendre l'équilibre. A peine nos porteurs nous eurent-ils posés à terre d'une manière assez rude, que nous fûmes entourés d'une foule d'hommes et d'enfans, qui tous cherchaient à s'emparer de nous. Par bonheur, nous n'avions avec nous qu'un petit nombre d'effets, ce qui n'empêcha pas que le cortège qui nous accompagna jusqu'au couvent ne fût très-nombreux. Chaque objet, quelque léger qu'il fût, se trouvait dans les mains d'un porteur, au moins; ainsi, par exemple, deux garçons s'étaient emparés de mon parapluie, qu'ils portaient sur leurs épaules, comme si c'eût été une énorme solive. Mais l'obs-

stacle le plus difficile nous restait encore à surmonter; arrivés dans une rue très-étroite, on ne négligea ni prières, ni avis, ni menaces, pour nous détourner d'aller au couvent, et nous engager à descendre dans une des auberges de la ville; nous fûmes enfin obligés d'employer la force pour protester contre les politesses dont on nous accablait, et nous parvînmes, par ce moyen, à éloigner un cortège inutile. Arrivés sur le territoire du couvent, les gens de service de l'économe vinrent au-devant de nous, et nous délivrèrent du reste des importuns. Le couvent est situé à un quart de lieue de la ville, sur le haut d'un rocher, et pour y arriver il nous fallut monter plus de cent marches. On nous distribua sur-le-champ dans les cellules vacantes; et dès que nous y fûmes installés nous nous écriâmes avec saint Pierre : « Nous sommes bien ici, faisons-y des tentes. »

N. B. Les lettres suivantes ne sont pas adressées à la même personne que celles que l'on vient de lire. On en a supprimé les détails qui n'auraient offert que des répétitions, et l'on a pensé que le reste servirait à compléter le récit de ce voyage.

LETTRE LXXVII.

Amalfi. — Le Couvent des Franciscains. — Beau Climat. — La Grotte. — Vie de reclus. — La Famille Anglaise. — Le Milord désappointé.

A ÉLISE.

Amalfi, octobre.

Jusqu'à présent mes aventures ont été d'un genre si commun que j'ai pu les écrire au premier venu, et que ce n'était que de temps à autre que je trouvais l'occasion d'y joindre un feuillet digne de toi : mais ici je n'appartiens qu'à toi seule; car je ne connais personne que toi à qui je puisse communiquer les sensations que j'éprouve en ce lieu, toi seule étant en état de me comprendre. A Gênes, je croyais déjà voir tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde; mais la véritable Italie, cette Italie où *les citronniers*

fleurissent, et que Mignon regrettait comme le paradis perdu, je ne l'ai trouvée qu'à Amalfi; jamais je n'aurais cru que je pusse me sentir si fort à mon aise dans l'étroite cellule d'un couvent, et je suis si bien ici que je ne ferais aucune difficulté de m'engager par un vœu à n'en jamais sortir, si tu voulais consentir à partager cette cellule avec moi. Quand je m'assieds à ma fenêtre, et que mon œil parcourt les ponts, les maisons, les jardins, les tours, les châteaux qui se présentent alternativement aux regards depuis la grève jusqu'au sommet des montagnes les plus élevées; quand il franchit ensuite la mer, et reconnaît dans le lointain vaporeux le temple de Neptune, sombre et solitaire, il me semble que je ne pourrais jamais quitter une pareille place; puis, quand, attiré dehors par un ciel pur, j'erre dans la campagne, rien ne me paraît capable de me détacher d'un semblable paradis. Oh! que je voudrais pouvoir te décrire chaque pas que je fais ici; mais je suis entouré de trop d'objets différens pour pouvoir les classer bien distinctement dans ma pensée! Je vais, d'après cela, essayer d'abord de te faire connaître ma nouvelle demeure :

Notre couvent est construit sur une terrasse, formée en partie par la nature et en partie agrandie par la main de l'homme, qui a en outre pratiqué des degrés qui descendent jusqu'au rivage et un sentier qui conduit à la ville. Derrière le couvent,

qui est situé à trois cents pieds au-dessus de la mer, s'élève la montagne, d'abord cultivée et boisée; puis offrant un mur nu et à pic de deux mille pieds de haut, qui défend cette contrée du vent froid du nord, appelé *Tramontana*, souvent assez sensible, même à Naples. C'est peut-être pour cette raison que la nature méridionale se déploie ici avec plus de richesse et plus de liberté que de l'autre côté du Vésuve. Certains arbres fruitiers, qui ne se montrent là que dans des plantations soignées, croissent ici sans aucune culture. Un citronnier de trente à quarante pieds de haut lève sa tête jusqu'au balcon du couvent; il en est de même des orangers: l'arbre à pain étale ses branches touffues, et toutes les terrasses sont garnies de palmiers de Sicile. Quoiqu'au mois d'octobre, le soleil a encore tant de force que, dès le matin, nous nous jetons dans la mer pour nous baigner, et que le soir encore nous renouvelons cet exercice à la fois rafraîchissant et fortifiant. Les environs de Baïa et les Champs-Élysées, qui avaient eu tant de charmes pour nous, sont maintenant décolorés, et nous paraissent pauvres et arides en comparaison d'Amalfi; car ici les forêts et les déserts valent les jardins enchantés d'Armide.

Comme on passe ici agréablement son temps! Ma chambre est située de façon que le premier rayon du soleil qui se montre au-dessus des montagnes de

Pæstum me réveille, si déjà il ne me trouve pas écrivant à la lumière d'une lampe; car je suis si avare de la lumière du jour que je n'ai pas le courage de prendre la plume tant que le soleil luit. Après avoir fait au Dieu du jour notre première offrande par une libation de café moka, nous descendons l'escalier du roc pour aller prendre notre bain de mer. Même dans les temps les plus calmes, le brisement des flots contre le rivage est presque aussi fort ici qu'à Gênes; de sorte que quand je m'y jette, je suis obligé de livrer un combat aux Tritons et aux Néréides, à l'issue duquel je finis d'ordinaire par être lancé sur la grève, et j'ai besoin de tout mon talent de nageur pour éviter les écueils. Ces petites luttes me familiarisent de plus en plus avec cet élément; et quelles que soient les beautés dont brille la terre-ferme, je commets plus d'une infidélité aux Faunes et aux Dryades en faveur de Neptune et de ses grottes de cristal.

Amalfi est situé dans une étroite échancrure du golfe de Salerne, et notre couvent occupant le sommet d'un promontoire, mon œil embrasse les deux côtés de la rive; mais le demi-cercle oriental offre un diamètre plus grand que l'autre; il est d'abord formé par un mur de rochers, au-dessus duquel on aperçoit, à une fort grande distance, le promontoire du mont Saint-Ange. Indépendamment des richesses et des merveilles végétales que l'on trouve

ici, la nature s'est plu encore à donner les formes les plus singulières et les plus variées aux rochers inanimés. C'est ainsi que l'on voit deux grottes très-profondes et très-hautes, dont les voûtes imitent parfaitement des ogives gothiques; aussi, sont-elles remplies de crucifix et d'images de saints, et les fréquente-t-on comme des chapelles. On nous permet pourtant d'y chercher une retraite pendant la grande chaleur du jour; et comme le vin que l'on y conserve acquiert une agréable fraîcheur, il nous arrive souvent d'y vider gaiement quelques bouteilles et d'en faire retentir les murs de nos voix de basse. Quant au couvent, on y mène maintenant une vie très-joyeuse; car, à l'époque de la conquête du royaume par les Français, les Franciscains ont abandonné la maison qui est retombée depuis lors dans le domaine de la couronne. Il est aujourd'hui habité par un fermier qui a distribué l'intérieur en appartemens à l'usage des voyageurs.

Hier au soir notre hôte nous procura un spectacle qu'il nous avait déjà annoncé depuis quelques jours; quand la nuit fut tombée, il nous conduisit sur un balcon d'où l'œil plongeait dans la caverne située à côté du couvent. Elle était tout entière éclairée par des flammes brillantes, au moyen desquelles les stalactites suspendues au plafond, et les parois fendues prirent des formes semblables à celles que nous avions déjà remarquées dans les

grottes du Hartz. Il nous semblait voir des orgues, des chaises, des casques, des épées, et en un mot tout ce que notre imagination évoqua dans ce demi-jour mystérieux; mais ce qui nous frappa le plus, ce fut une tête colossale, plus grande qu'aucune de celles que l'on ait trouvées dans les ruines de Memphis ou de Thèbes; cette tête était formée naturellement par un rocher qui s'avançait dans la mer. Nous fûmes tous d'accord à l'instant sur la singularité de ce phénomène. Le front et le nez sont très-prononcés, sa barbe longue et touffue se compose d'arbres de différentes espèces, et ce vieux cyclope n'est pas non plus privé de son œil ni de son obscure sourcil; sur son casque il porte une couronne de lauriers, d'oliviers et de pampre, tandis qu'un groupe de majestueux palmiers lui sert de plumet.

En tournant les regards du côté opposé, on trouve d'abord la ville d'Amalfi qui s'élève depuis le rivage, le long d'une étroite vallée, et étend des deux côtés sur les rochers qui le ferment ses jardins suspendus, ses maisons, sa cathédrale et ses chapelles, jusqu'à ce qu'enfin sa montée devient trop escarpée pour qu'on ait pu y construire des habitations; et c'est au sommet de ces mêmes rochers qui paraissent inaccessibles et vers lesquels l'œil ose à peine s'élever, que les Maures et les Sarrasins ont construit leurs châteaux avec une témérité plus grande que jamais aigle n'en a montré dans le choix d'une re-

traite. Afin de percer une route le long du rivage vers la petite ville voisine d'Atrani, il a fallut faire sauter un rocher et élever d'en bas des piles et des arches d'une hauteur considérable qui s'ouvrent du côté de la mer, comme si l'on avait cru nécessaire d'ouvrir une porte pour chaque vaisseau. A la vérité, les vaisseaux à trois mâts ne peuvent point entrer dans le port d'Amalfi, qui ne reçoit guère que des bâtimens marchands et des caboteurs. D'ailleurs le commerce n'est plus aussi florissant en ce lieu qu'il l'était du temps des croisades; de sorte que la mer n'est presque sillonnée que par des bateaux pêcheurs dont même un grand nombre est à sec sur la grève.

Déjà à San-Miniato, près de Florence, sur les hauteurs d'Assise et en plusieurs autres endroits, je me suis convaincu que les religieux ont toujours su choisir pour leurs demeures les emplacemens les plus avantageux. Ici je l'ai de nouveau reconnu, et cette fois je suis bien loin de m'en plaindre, puisque leur prévoyance me fait passer dans cette occasion des momens si agréables. A la vérité, la maison n'est pas très-bien montée; la cuisine et la cave ne sont pas aussi abondamment pourvues qu'elles l'étaient sans doute du temps des moines; mais nous n'en sommes pas moins contens de ce que nous trouvons. Au déjeuner nous ne manquons ni de crême ni de beurre, quoique le beurre soit assez rare ici; il se vend dans

de petits étuis de fromage, de la forme à peu près d'un cervelas. Je ne saurais dire précisément la manière dont ces étuis se font; seulement on m'a dit que le fromage étant encore mou et coulant est posé autour du beurre, et, le défendant ainsi contre tout contact de l'air, permet de le conserver frais pendant plusieurs années. Au dîner et au souper, nous commandons ce que nous désirons; mais nous y mettons assez de modestie, car notre hôte, d'après son propre aveu, n'est qu'un dilettante dans l'art de la cuisine. Le hasard a fait que parmi nos papiers se trouve la carte de restaurant de la *Corona di Ferro* de Naples, mais les noms même de la plupart des mets lui sont inconnus. Du reste, rien n'est plus facile que d'être satisfait dans un lieu comme celui-ci, le vin surtout y étant fort bon. Je le trouve beaucoup meilleur que le falerne qui a tant de réputation. A la vérité, les riches Anglais qui se hâtent de courir d'un lieu à un autre, et qui, s'ennuyant également partout, ne trouvent moyen de passer le temps qu'en restant plusieurs heures à table, ne s'arrangeraient pas bien d'une pareille cuisine. Hier encore nous avons vu arriver une société de ce genre; le cortège s'ouvrait par le papa bien nourri dont le visage enluminé était défendu contre l'ardeur du soleil par un grand bolivar. Les mains croisées derrière le dos, il tenait la tête baissée et les yeux attachés sur la terre. Sa femme le

suivait avec ses cinq filles, toutes habillées en robes de soie noire. Vainement milady s'écriait-elle à chaque troisième pas : « *What a very fine view, mylord!* » Vainement les cinq filles répétaient-elles en chœur : « *Beautiful! Very fine!* » rien ne pouvait faire sortir Sa Seigneurie de la profonde rêverie dans laquelle elle paraissait ensevelie, ni du sang-froid avec lequel elle montait la montagne traînant sa famille comme à la remorque, sans jeter une seule fois les yeux soit à droite, soit à gauche. Milord ne rompit le silence qu'en arrivant au sommet, quand avec un grand soupir il s'écria : « *Thank heaven!* » Les dames s'emparèrent sur-le-champ de l'hôte et le prièrent de les conduire dans un endroit plus élevé d'où elles pussent jouir d'un point de vue plus étendu. C'en était trop pour le papa, et tandis que les dames prenaient des mains de leur jockey leurs album et leurs crayons, il fit un signe au *padrone*, et au lieu de fixer son attention sur la perspective que celui-ci voulait lui faire remarquer du haut du balcon, il interrompit ses explications pour lui demander dans un patois moitié français, moitié italien : «*la carta a mangiar!*» L'hôte lui présenta sur-le-champ, de l'air le plus décidé, la carte du premier restaurant de Naples que nous lui avions confiée. A peine cette immense feuille, en papier grand-raisin, avec ces deux cents plats d'entrée, de rôt et d'entremets, se fut-elle développée aux yeux de notre Anglais, que sa physiono-

mie s'éclaircit, car le malheureux se flattait que le choix des mets dont son dîner se composerait ne dépendait plus que de lui. Sans attendre la fin de cette scène, nous achevâmes à la hâte notre modeste repas, après quoi nous partîmes pour aller faire une course dans les montagnes. A notre retour, nous trouvâmes le gros milord toujours absorbé dans l'étude de sa carte et de fort mauvaise humeur contre son épouse et ses filles qui n'étaient pas encore rentrées et qu'il accusait de laisser gâter l'excellent dîner qu'il se promettait de faire. L'infortuné ne fut que trop tôt tiré de sa douce illusion.

Milady étant enfin revenue, il y eut d'abord un grand conseil; et, quand le plan du dîner fut bien arrêté dans tous ses détails, l'hôte fut appelé pour recevoir les ordres nécessaires. L'explication ne se fit pas sans difficulté: l'Anglais ne voulant absolument pas renoncer aux espérances qu'il avait formées, et l'hôte répondant de la manière la plus imperturbable, à chaque plat que milord demandait: « *'Njor nò!* » Lorsque enfin je lui eus fait comprendre quelle était la carte qu'il avait eue en main, sa fureur ne connut pas de bornes. Ce fut en vain que l'hôte essaya de le calmer, en lui disant qu'il avait d'excellent poisson de mer, un *bifstecco* incroyable et une *insalata stupenda;* il déclara qu'il n'était pas venu jusque-là pour mourir de faim, et qu'il

ne resterait pas un instant de plus dans cette détestable auberge. Les dames se seraient bien contentées de ce que l'hôte leur offrait; mais le père donna le signal du départ, et le cortège se remit en route dans le même ordre qu'il était arrivé.

—

LETTRE LXXVIII.

Le Jardin du Couvent. — La Vallée des Moulins. — Mignon. — Le Serpent.

Amalfi, octobre.

Que je te conduise aujourd'hui, ma chère amie, dans le jardin de notre couvent! peut-être même ferons-nous une excursion plus éloignée. Nous entrons donc dans ce jardin par une porte de derrière, et nous le trouvons qui s'élève, avec moins d'art que de hardiesse, contre le rocher, en douze terrasses, dont la plus basse est baignée par la mer et dont la plus haute touche à la forêt. Ici il n'est pas difficile de remplir les jardins de toutes les plantes les plus rares dans nos climats; car le laurier, le grenadier, le figuier d'Inde et surtout le myrte croissent spontanément; tout l'art du jardinier consiste à n'en détruire qu'une partie et à laisser les autres s'élever à leur gré. En attendant, les dévots

pères, qui jadis créèrent ce jardin, étaient non-seulement de savans botanistes, mais encore d'habiles vignerons; aussi donnèrent-ils un soin particulier à la culture de la vigne. On le reconnaît, d'un côté, à l'art avec lequel ils ont formé les berceaux de pampre, qui offrent un épais ombrage, et de l'autre, à la qualité du raisin, qu'après l'avoir dégusté nous reconnûmes pour être du véritable syracuse. Entre les pieds de vigne, on a encore trouvé de la place pour des orangers, des citronniers, des figuiers et des arbres à pain. Mais, malgré l'art avec lequel ces jardins sont dessinés, j'aime encore mieux me perdre dans le délicieux désert qui environne le couvent et la ville. Le jardin n'étant borné ni par un mur ni par une haie, j'en sors sans m'en douter, et j'erre avec un indicible plaisir au milieu de tous les magnifiques arbustes dont la campagne est partout semée. J'ai eu aujourd'hui la plus agréable surprise, quand, au milieu de ma promenade, je me suis trouvé tout à coup au milieu d'une vallée qui, d'après ce que j'ai appris, porte le nom de la vallée des Moulins; et c'est avec grande raison, car on y voit tourner à la fois, dans une constante activité, plus de vingt moulins qui fournissent à Naples du macaroni et du papier. Ces usines ne sont pas à plus de cent pas l'une de l'autre. Je suivis le ruisseau qui les fait tourner jusqu'à la partie la plus élevée et la plus resserrée de la vallée, et j'y trouvai

une forge dont les fourneaux et les cheminées, vomissant des flammes, formaient, à l'entrée de la nuit, l'arrière-plan le plus menaçant à ce tableau. Je n'avais pas encore vu en Italie d'industrie aussi active que dans cette vallée, que je ne puis mieux comparer qu'à celles du Tyrol ou de la Suisse. Mais aussi je dois convenir que, sans cette activité, on éprouverait un sentiment d'effroi involontaire en quittant le vaste horizon des montagnes et de la mer pour se retrouver ainsi resserré entre deux murs de rochers; aussi n'aurais-je pas pénétré si avant, si je n'avais pas rencontré, à chaque pas, des moulins et des habitans. Ici, c'est une aimable vendangeuse, qui vous invite à monter avec elle à la *Pergola* pour jouir d'un beau point de vue; là, ce sont les enfans qui vous offrent des paniers de raisins et d'oranges; plus loin, un sarcophage grec, orné de sculptures, servant de fontaine, et appuyé contre une rangée de colonnes moresques; du lierre et du cresson de fontaine couvrent de leur fraîche verdure une grotte d'où sort une source qui fuit en murmurant, et partout la riche végétation de ce superbe climat. L'arbousier qui, chez nous, n'est tout au plus qu'un mince buisson, parvient ici à la hauteur d'un cerisier, avec lequel ses fruits ont beaucoup de ressemblance; le grenadier chargé de grenades que nous ne pouvons tenir dans nos deux mains, le figuier d'Inde portant des fruits mûrs,

le cactus avec ses feuilles larges comme un grand plat, et enfin la vigne, dont la grosseur, la hauteur et l'étendue auxquelles elle parvient ici, sont telles qu'un habitant du Nord ne saurait s'en faire la plus légère idée.

Il m'est impossible de sortir sans me rappeler, à chaque pas que je fais, la romance de Mignon (1). C'est vraiment ici *le pays où brille l'orange dorée, où croissent le myrte et l'orgueilleux laurier, où les toits reposent sur des colonnes, où dans les cavernes l'antique progéniture du dragon nous menace, où le mulet se fraie un chemin dans les montagnes, et où les torrens tombent avec fracas du haut des rochers.* Enfin, pour compléter à mes yeux le tableau, je viens de trouver Mignon elle-même dans une jeune fille de dix à douze ans, qui, depuis quelques jours, me suit tantôt de près, tantôt de loin, mais à laquelle jusqu'à présent j'avais fait peu d'attention, attribuant sa conduite, partie à la curiosité et partie à la misère. Cependant j'étais étonné de ce qu'ayant remarqué mon goût pour les fleurs, elle ne manquait pas, chaque fois que je rentrais à la maison, de venir au-devant de moi, un bouquet

(1) Ce personnage de Mignon, ainsi que la romance dont il est question, se rapportent à un épisode du célèbre roman de Goethe, intitulé *les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister.* Le roman, l'épisode, et surtout la romance, sont familiers à tout le monde en Allemagne. (*N. du Trad.*)

à la main, et, après me l'avoir présenté, de se sauver avec tant de promptitude que je n'avais pas même le temps de la remercier. Elle vient même de me rendre un service signalé. J'avais remarqué, depuis quelque temps, un liliacée pourpre, du genre des iris, que je désirais vivement cueillir, mais qui croissait dans un endroit de si difficile accès que je n'avais pas osé tenter l'aventure. Prenant enfin courage, j'étais parvenu, à l'aide de mon bâton ferré, jusqu'auprès de cette fleur dont je m'étais emparé, et je me disposais à remonter la côte escarpée, quand la jeune fille, qui m'avait suivi, s'élança d'un saut à l'endroit où je me trouvais, et s'écria en me saisissant par le bras : *Una serpe !... Per santissima madre di Dio ! una serpe !...* (Un serpent !... Par la sainte mère de Dieu ! un serpent !...) Il n'y avait pas moyen de songer à la retraite, car j'avais devant moi un mur à pic et à mes pieds un précipice ; d'un autre côté, le serpent ne paraissait pas disposé à me laisser beaucoup de temps pour la réflexion. En ce moment la jeune fille, dépouillant avec promptitude de ses feuilles un rameau de laurier qu'elle tenait à la main, en porta à l'animal un coup si bien appliqué qu'il demeura à mes pieds coupé en deux tronçons. Ramassant aussitôt la fleur que j'avais laissée tomber, elle m'attira après elle ; et nous quittâmes ce lieu comme si nous venions d'en enlever quelque objet mystérieux et sacré. A peine me lais-

sa-t-elle le temps d'attacher, avec une tige de raisin, un des tronçons du serpent au bout de mon bâton ferré. Me tenant toujours par le bras, elle me faisait suivre un chemin que je ne connaissais pas, en me répétant toujours de temps en temps le mot favori des Napolitains: *Non dubitate*. Parfois aussi, me lâchant, elle courait devant moi avec tant d'agilité que j'avais de la peine à la suivre; et alors j'entendais, au bout de quelques instans, sa voix qui m'appelait en disant : *Eccomi, signor maestro*. De cette manière nous arrivâmes sur le toit d'un bâtiment, d'où, par un escalier délabré, nous descendîmes dans l'ancienne église du couvent, qui sert maintenant de lieu de débarras pour de vieux meubles, des outils de jardinage, de la paille et des graines. Cependant, dans une chapelle latérale, je trouvai encore un autel en bon état et couvert d'un linge blanc, quoique uni; des fleurs naturelles remplissaient des vases de terre, et dans un tableau qui représentait l'Annonciation, je crus reconnaître l'ange qui me servait de guide. L'enfant prit un chapelet sur l'autel, s'agenouilla sur les marches, et me tira doucement après elle, pour que j'en fisse autant. J'obéis sans difficulté, et je puis certifier que je n'avais de long-temps prié avec autant de ferveur. En me relevant, j'exigeai qu'elle joignît la fleur que j'avais cueillie à celles qui étaient sur l'autel; puis sortant de la chapelle, nous nous quittâmes devant

la porte de l'auberge, et elle me pria instamment, en se retirant, de ne plus retourner dans un endroit où les serpens venimeux étaient si communs.

Après cette aventure, je n'eus point de repos que je n'eusse appris qui était cette jeune fille. L'ayant demandé à mon hôtesse elle me répondit que c'était sa sœur, qu'elle s'appelait Marie, et qu'elle servait de bonne d'enfans à la femme d'un architecte français qui était logé depuis un an avec sa famille dans cet ancien couvent. Le soir, je me rappelai que toutes les fois que pour plaisanter je l'avais appelée mignon, elle m'avait en retour donné le nom *maestro* (*Meister*). Cette coïncidence singulière venait de ce que toute personne qui arrive ici et qui possède un album passe pour un artiste et est sur-le-champ gratifiée du titre de *signor maestro*.

LETTRE LXXIX.

Le Jardin aux palmiers. — La Famille hospitalière. — Misère des habitans d'Amalfi. — L'Hôpital en plein air. — Ravello. — La Casa Ruffa. — Le vieux Prélat. — La Papeterie.

Amalfi, octobre.

Nous sommes toujours ici, et quoique nous n'eussions destiné que deux jours à Amalfi, nous nous y trouvons si bien qu'aucun de nous ne veut prendre sur lui la responsabilité de proposer le départ. Les peintres ne peuvent se séparer des paysages, les architectes des édifices, les archæologues des antiquités, et moi de tout cela et de Mignon. Cette enfant m'a donné hier encore des preuves touchantes d'attention. Je lui avais dit que chez nous les jeunes filles tressaient leurs cheveux plus ârtistement qu'ici. Elle me pria de lui décrire comment elles s'y prenaient, et ce matin elle m'a surpris en se montrant

avec une coiffure exactement conforme à ma description. Tous les matins, quand elle m'apporte à déjeuner, elle me fait promettre que je n'irai plus à la montagne des serpens, et en revanche elle m'a accompagné à une vigne située beaucoup plus haut que le couvent. Je désirais y aller pour faire connaissance avec certains palmiers d'une grosseur extraordinaire que j'apercevais de loin. Le chemin était plus difficile que je n'y avais pensé; il fallut d'abord descendre à peu près jusqu'au bord de la mer et puis remonter jusqu'à la vigne. Rien ne saurait se comparer au courage et à la vigueur avec laquelle cette jeune fille gravit cette haute montagne, tenant toujours sur les bras l'enfant qu'elle soignait. Vainement je l'engageais à se reposer, je ne trouvais d'autre moyen de l'y forcer que de m'asseoir moi-même de temps en temps sur le gazon, et alors elle posait aussi pour quelques instans l'enfant par terre.

Arrivés à la vigne, deux vieux jardiniers nous ouvrirent la porte. Plus on a, dans les grandes villes et sur les routes principales de l'Italie, raison de se méfier de la probité des habitans, plus on éprouve une agréable surprise dans ces montagnes en trouvant partout autant de simplicité dans les mœurs, autant d'hospitalité et de délicatesse que dans les vallées les plus solitaires du Tyrol. C'est ainsi que rien ne peut égaler l'amabilité et la cordialité avec lesquelles ces bonnes gens nous reçurent. Ici l'ex-

pression si commune en Italie, *ella è padrone* n'est point un simple compliment, mais une vérité. Mon premier coup d'œil fut pour les palmiers, et quand j'eus dit que nous n'avions pas de pareils arbres chez nous et que l'on portait comme une curiosité des badines faites avec les côtes des feuilles, l'un des deux vieux jardiniers attacha son âne à l'un des arbres, y monta, et coupant avec sa serpette une des plus grosses feuilles, me la remit en disant : *Ella è padrone di tutto*. Ce fut encore la même réponse que l'on me fit en m'offrant une corbeille remplie des plus belles oranges que la jeune fille avait aidé à cueillir pour moi. Pendant ce temps, l'enfant était couché sur l'herbe à côté de l'âne et à l'ombre du palmier, scène qui me rappela la fuite de la sainte famille en Égypte. Je vis en cela une nouvelle preuve combien la vie ordinaire du peuple d'Italie se rapproche des détails que nous lisons dans l'Écriture Sainte; aussi, que de beaux sujets trouvent ici les peintres, soit d'histoire, soit de genre!

Je ne saurais passer sous silence un trait de confiance et d'ingénuité de ces braves gens. N'ayant pas de monnaie sur moi, je priai le jardinier de me changer une piastre. « Je ne connais pas cette pièce, me dit-il, mais nous allons vous laisser prendre ce qu'il vous faut. » S'étant éloigné alors avec sa femme, ils revinrent au bout de quelques instans les mains pleines de petites pièces d'argent et de cuivre. « Voici, nous

dirent-ils, toute notre richesse; vous êtes le maître d'en prendre ce que vous voudrez. » J'y ajoutai ma piastre et ne pris en retour que quelques pièces de cuivre, afin de lui témoigner de cette manière ma reconnaissance; mais quand il s'en aperçut, il se fâcha si sérieusement que je fus obligé de remettre ma pièce espagnole daus ma poche. Il faut convenir que c'est une grande preuve d'honnêteté que de montrer ainsi tout ce que l'on possède à un étranger qui se présente dans ces montagnes solitaires.

J'avais entendu dire que le petit bourg de Ravello contenait de beaux restes d'architecture et de sculpture moresques et qu'en outre un des habitans du lieu possédait une chronique manuscrite de la ville d'Amalfi; je résolus en conséquence de m'y rendre. Mon chemin passa d'abord par la ville, dont l'aspect est si peu attrayant que bien des voyageurs s'en éloignent sans s'y arrêter. Elle contient tout au plus trois mille habitans; mais comme toute la population, y compris les animaux domestiques, vivent beaucoup plus dans les rues que dans les maisons, elle est plus bruyante et plus animée que ne le sont chez nous les villes trois fois plus considérables, aussi offrent-elles beaucoup d'intérêt aux personnes qui aiment à faire des observations sur les mœurs populaires. Ce n'est que la grande chaleur du jour qui seule force, les habitans à rentrer dans leurs maisons, dans lesquelles du reste l'œil du passant

peut librement pénétrer; car les rues sont si étroites que les toits des maisons se touchent presque; et comme la plupart n'ont pas de fenêtres, elles ne tirent le peu de lumière qui y règne que de la porte qui reste toujours ouverte; d'ailleurs, les voisins vivent entre eux dans la plus grande cordialité et sont continuellement les uns chez les autres pour se prêter mutuellement des secours dans tous les soins du ménage. Les fileuses, qui ne se servent point de rouets comme chez nous, mais qui filent un fuseau attaché à leurs jupes, n'ont rien qui les empêche de causer toute la journée en travaillant. Sur la place du marché, on voit quelques hangars pour servir d'abri, un fontaine pour rafraîchir l'air, et des poêles pour frire des beignets ou du poisson; on rencontre en tout temps une foule innombrable de peuple qui parle, se dispute, mange, offre avec beaucoup de bruit des bagatelles à vendre et présente à tout prendre une apparence fort sale. Les enfans et les cochons vivent dans la plus douce familiarité, et se partagent non-seulement les alimens, mais encore couchent ensemble dans des auges. Quand on est parvenu à percer la foule et qu'on est arrivé à la porte de l'église, on se voit entouré tout à coup d'un hôpital tout entier de mendians et d'estropiés. D'un côté ce sont les épileptiques qui crient et se tortillent en d'horribles convulsions; d'un autre, des aveugles et des boiteux qui vous courent dans les jambes;

ici des sourds-muets aboient dans vos oreilles; là, des perclus courent à quatre pattes, les mains fourrées dans une espèce particulière de sabots. De quelque côté que l'on se tourne, la misère se montre sous les formes les plus hideuses. En attendant, le grand nombre de ces malheureux et la manière effrontée dont ils vous demandent la charité étouffe toute compassion, et il faut vraiment que l'on soit terriblement poussé à bout pour se voir dans la nécessité d'employer le bâton contre des aveugles et des boiteux; mais sans cela nous ne serions certainement pas parvenus à sortir de la ville. Une fois hors d'Amalfi, nous passâmes par Atrani qui est aussi située au haut d'un rocher escarpé sur le bord de la mer. Pour nous rendre de là à Ravello il fallut prendre un sentier que l'on devrait plutôt appeler un escalier, parce qu'il se compose presque tout entier de degrés taillés dans le roc; et comme ils sont assez hauts, afin d'offrir plus de facilité aux mulets, il est extrêmement fatigant de les gravir à pied : quant à moi, je les ai trouvés plus pénibles à monter que le Righiculm ou le dôme de Saint-Pierre.

Arrivés à Ravello, bourg rempli de jolies maisons, nous visitâmes d'abord la Casa Ruffa, vieux palais délabré construit à l'époque de la domination des Maures. Après avoir traversé une porte, du haut de laquelle des têtes de crocodiles menacent les passans, on entre dans une vigne qui conduit jusqu'au

château. Nous frappâmes plusieurs coups, et une vieille femme de charge vint nous ouvrir, nous disant que Son Éminence déjeunait encore. Nous répondîmes que c'était précisément le moment le plus favorable pour lui présenter nos hommages ; on nous fit donc entrer, et le vieil ecclésiastique qui y demeure nous reçut avec beaucoup d'hospitalité. Dans le premier moment, nous crûmes que la femme de charge s'était moquée de nous, et qu'au lieu de nous introduire dans l'appartement de Son Éminence elle nous avait conduits dans le pigeonnier, car, en y entrant, nous fûmes entourés tout à coup d'une volée de ces oiseaux ; mais à la voix de leur maître ils reprirent leur place accoutumée sur son bureau. Pendant que mes amis les artistes se faisaient conduire dans les diverses parties de la maison qui pouvaient offrir quelques restes curieux des siècles passés, je restai auprès du vieil ecclésiastique, dont la conversation était fort-agréable, et qui était très-versé dans l'histoire des environs. A chaque verre que nous vidions, il devenait plus communicatif, et j'obtins ainsi de lui les renseignemens que je désirais au sujet de la chronique manuscrite. Malheureusement, elle n'était plus à Ravello ; un avocat de Naples s'en était emparé, et se préparait à la publier par la voie de l'impression.

Du château, nous nous rendîmes à la cathédrale, qui nous offrit une intéressante réunion d'antiqui-

tés de la Grèce et du moyen-âge, de l'Orient et de l'Occident, du paganisme ainsi que des religions de Mahomet et de Jésus-Christ. Les portes de l'église, qui sont coulées en bronze, remontent, d'après une inscription qu'on y lit, à l'an 1179.

Nous retournâmes en passant par la vallée des Moulins, qui était une de nos promenades favorites, et où nous étions déjà si connus que devant chaque maison on nous arrêtait pour nous adresser la parole. Il y eut même le propriétaire d'un moulin à papier, dont l'établissement occupait toute la largeur de la vallée, qui ne voulut absolument pas nous permettre de poursuivre notre chemin sans entrer chez lui et voir sa fabrique. Il nous la montra tout entière jusque dans les plus petits détails, et parut prendre beaucoup d'intérêt à ceux que nous lui donnâmes sur nos papeteries allemandes, et surtout à la description que nous lui fîmes des énormes formats de nos papiers vélin.

En rentrant à la maison, je trouvai ma petite chambre décorée avec la plus grande élégance. Une guirlande de fleurs et de fruits était suspendue d'un côté de la fenêtre à l'autre; entre des branches de laurier et d'arbousier retombaient des grappes de raisin, des oranges et des grenades; des feuilles de palmier servaient d'encadrement à la croisée, au-dessus de laquelle était placé ton portrait couronné de fleurs. Je ne doutai pas que ce ne fût à la petite

Marie que je devais cette galanterie, et je voulais aller la remercier, quand elle entra chez moi tenant l'enfant dans les bras, et me dit : « Maestro, vous êtes rentré trop tôt, il manque encore quelque chose. » Puis, courant à la fenêtre, elle plaça la jolie tête de l'enfant au-dessous de la guirlande, et l'engagea à tendre ses petites mains vers les fruits et les fleurs. Je compris alors quel avait été son but en me faisant cette surprise. Elle avait remarqué que j'avais regardé avec plaisir les restes d'un tableau peint à fresque dans la vieille chapelle, et représentant des anges jouant au milieu de fleurs. « A la vérité, me dit-elle, je ne sais pas me servir de pinceaux et de couleurs, *ma l'arte mia è la natura.* »

Enfin, nous avons été obligés de prendre une résolution, et de nous décider à dire adieu à la belle Amalfi. Quant à moi, il me semble que je me sépare de l'Italie tout entière; et ce que je regrette le plus, c'est de ne pas pouvoir revoler auprès de toi en une seule nuit, afin de te rapporter dans toute leur fraîcheur les sensations que ce beau lieu m'a inspirées. Adieu donc, Amalfi! je n'ai connu qu'une seule séparation dans ma vie qui m'ait plus coûté que celle-ci.

LETTRE LXXX.

Départ d'Amalfi. — Le Mont Saint-Ange. — Agerola.— Castellamare. La Rosa Grassa et sa féconde hôtesse. — Sorrente. — La Patrie du Tasse.

Sorrente, octobre.

Il faut avouer que les Italiens sont assez excusables s'ils sont un peu inconstans dans leurs inclinations; car il est bien difficile de rester fidèle à une seule beauté quand chaque jour en présente une nouvelle; mais nous autres habitans du Nord, sommes plus consciencieux ; quoique j'entende d'ici le chant séduisant des sirènes qui habitent d'heureuses îles non loin de ce lieu, et quoique Sorrente soit une des beautés les plus dangereuses de l'Italie, je n'en reste pas moins fidèle à toi et à Amalfi.

Notre départ de cette Amalfi fut réellement un acte de courage; aussi la résolution fut-elle adoptée subitement, pendant que nous prenions le matin notre

café. Une heure après, nous étions déjà hors du couvent, où nous avions passé des momens si agréables. Quand la petite Marie vit que je fermais mon sac de nuit, elle me demanda, d'une voix altérée, si nous partions pour tout de bon, ou si nous comptions revenir. Je l'assurai que ce serait avec plaisir que je reviendrais, puisque aucun lieu dans le monde ne m'avait autant plu, et ne me plairait jamais autant. « C'est ce que disent toujours messieurs les étrangers, répondit-elle, ses grands yeux noirs se remplissant de larmes; et pourtant aucun d'eux ne revient jamais. Si vous me le promettez, je vous croirai, et je serai bien contente. » Je voulus lui offrir un petit cadeau; mais elle le refusa en disaut : « Non, pas de souvenir, car vous reviendrez; et afin d'en être plus sûre, je ne vous dirai point adieu, et je ne veux pas non plus que vous me le disiez. *Questo sarebbe una stilettata* (ce serait un coup de poignard). » En parlant ainsi, elle se sauva, et disparut dans le bois, en me criant encore de loin : « N'est-il pas vrai que vous allez à Sorrente? »

Comme nous suivions le rivage, nous l'aperçûmes au haut de la montagne, faisant des signes avec un mouchoir blanc; car elle croyait sans doute que nous irions par mer, et, dans ce cas, elle aurait pu suivre de loin notre barque : mais, d'après le conseil de quelques amis de Naples, nous avions pris la résolution assez hardie de traverser le mont Saint-

Ange, et de ne nous embarquer qu'à Castellamare. Cette route est si peu connue ici que nous ne pûmes trouver à Amalfi aucun guide pour nous y conduire, et qu'il nous fallut prendre un vigneron des montagnes. Du reste, cette circonstance nous procura un spectacle agréable. Cet homme entra, en passant, dans sa maison, où nous trouvâmes sa jeune femme assise devant un métier, dont la construction était si simple qu'elle permettait de distinguer toutes les formes de cette belle personne, son cou, ses mains et ses pieds. Un de nos peintres observa que l'on pouvait, en la regardant, se figurer que l'on voyait Pénélope travaillant à sa tapisserie, et il ne put se décider à quitter la maison avant d'avoir tracé une esquisse de ce tableau. Quand nous partîmes, la vigneronne nous donna de la mélisse et du romarin, simples qui avaient, selon elle, la vertu de nous défendre contre les tentations du malin esprit; elle y ajouta un petit panier de raisin, qui devait nous servir à nous désaltérer pendant la chaleur du jour.

Après avoir gravi, pendant deux heures, un chemin pénible, nous trouvâmes avec surprise un terrain vert et uni, et un bois épais de châtaigniers. Quelques maisons sont dispersées dans le bois, et une petite église de village s'élève dans une agréable solitude. Ce village s'appelle Agerola; et, à la curiosité avec laquelle on nous regardait, je conclus

qu'il est rare que des étrangers se montrent dans cette retraite. Au-delà d'Agerola, le chemin s'élève de nouveau; mais nous eûmes toujours l'agrément d'un ombrage touffu. Parmi les arbres, il y avait même des aulnes qui d'ordinaire ne croissent que dans les terrains bas et marécageux. Le passage le plus difficile fut dans l'endroit appelé *il Salito di San Angelo*, où un vent très-frais nous apprit que nous étions parvenus à une hauteur considérable. Plus loin nous descendîmes rapidement sur un terrain volcanique, vers Grignano, d'où un bon chemin, praticable pour des voitures, nous mena à Castellamare. Là nous eûmes le choix de nous embarquer ou de continuer notre voyage jusqu'à Sorrente sur des ânes. Comme le vent était contraire, nous fûmes forcés de renoncer à la traversée de mer, et de nous décider pour la route de terre, qui est sans contredit la plus pénible que nous ayons faite dans le cours de notre voyage. Quelque confiance que nous eussions dans nos petites montures, si accoutumées aux montagnes, il y eut cependant des passages si effrayans, le long d'étroits défilés suspendus au-dessus de la mer, que nous préférâmes encore descendre, nous croyant plus en sûreté sur nos pieds. Ce ne fut qu'en arrivant à Meta que la route devint plus unie; ce qui nous permit d'arriver le soir à Sorrente, majestueusement montés sur nos ânes. Nous descendîmes à l'hô-

tel de la *Rosa Grassa*, dont l'hôtesse, qui représentait parfaitement son enseigne, se vanta des vingt-cinq couches heureuses qu'elle avait faites depuis qu'elle était au monde. Sa figure, ainsi que la manière dont sa maison était montée, avaient quelque chose de bien prosaïque pour un si beau lieu, et m'en auraient probablement désenchanté, si je n'avais pas changé mon quartier pour un autre dans le bel hôtel de la *Cocumella*, qui est situé dans la position la plus délicieuse.

Sorrente est sans contredit le séjour le plus gai et le plus agréable que l'on puisse trouver en Italie, surtout quand on est avec des femmes. Les rues de cette petite ville sont propres, les maisons jolies et claires, et même les toits en tuiles rouges, qui remplacent ici les toits en terrasses, rappellent à nous autres septentrionaux les maisons de notre patrie, quoique les bosquets d'orangers, qui couvrent presque la ville d'un côté, indiquent bien que l'on n'est pas au nord des Alpes. La plus belle promenade est vers la *Deserta*, lieu situé sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le promontoire de Campanella, les îles des Sirènes et de Capri, le Vésuve et le golfe de Naples. Les fameuses cavernes de Sorrente n'ont pas répondu à mon attente, soit parce que je sortais de la vallée des Moulins à Amalfi qui a quelque chose de bien plus grandiose, soit parce que la lave dont elles sont formées n'a

pas assez de dureté, ce qui diminue de beaucoup la surprise que leur aspect doit inspirer, soit enfin parce que, dans beaucoup d'endroits, on reconnaît trop le travail de l'homme. En attendant, le chemin qu'on fait par eau, pour s'y rendre, n'en est pas moins très-agréable par les beaux points de vue qu'il offre en grand nombre, et parmi lesquels il faut surtout compter ceux que l'on aperçoit dans l'intérieur des cavernes même, qui font l'effet de lunettes d'approche en isolant les objets que l'on regarde. Du reste, le lieu que je préfère pour mes méditations est la colline des Oliviers, d'où l'œil plonge sur la ville et sur ses vergers, sur la mer jusqu'au Vésuve et Naples, tandis qu'à ses pieds on voit la maison où le Tasse est né, qui s'élève sur le rivage que domine son élégant balcon.

LETTRE LXXXI.

Torre dell' Annunziata. — Nous donnons des numéros pour la loterie. — Seconde visite à Pompeï. — L'Odéon. — Le Billet d'entrée. — Ruines. — Les Importuns. — Salvator. — L'Ermite du Vésuve. — Le Cratère. — L'Eruption. — Le Coucher du Soleil. — Herculanum. — Retour à Naples.

Naples, novembre.

Assis auprès d'une fenêtre ouverte, par le temps d'automne le plus doux et le plus agréable, j'aurais complètement oublié que l'hiver approche si, en datant ma lettre du mois de novembre, je n'avais pas éprouvé un léger frisson, et si je n'avais pas appris, par ce que tu me mandes, qu'en Allemagne cette saison rigoureuse s'est déjà déclarée dans toute sa sévérité. Quel beau pays que celui-ci, où, à la fin d'octobre, on peut encore se baigner dans la mer, où l'on n'a pas besoin de s'occuper de sa provision de bois, ni du soin de faire placer son poële!

En attendant, j'ai été tellement gâté par le séjour d'Amalfi, que j'ai de la peine à me refaire à celui de Naples, et que même Sorrente, si célèbre par la beauté de sa position, n'a pu me fixer bien long-temps. Dans ce pays-ci, l'attachement que l'on éprouve pour un lieu devient facilement une passion, et, de même que dans l'amour, cette passion rend insensible et parfois injuste envers toute autre beauté.

Le projet que nous avions formé, pendant que nous étions à Sorrente, de visiter l'île de Capri ne put s'effectuer à cause des vents contraires; et en conséquence nous espérons faire cette excursion d'ici. En tout cas, on a tort de se plaindre ici des vents contraires; car, de quelque côté qu'ils vous poussent, on est sûr de trouver un endroit digne d'être visité. Ne pouvant débarquer à Capri, nous nous dirigeâmes vers Torre dell'Annunziata, afin d'aller de là faire notre seconde visite à Pompeï, et ensuite monter au sommet du Vésuve. Les bateliers qui nous conduisaient nous demandèrent, avec plus de curiosité que nous n'en avions encore rencontré en Italie dans les personnes de cette classe, des détails sur notre patrie, notre profession, et même notre croyance. Nous ne crûmes point devoir leur faire un mystère de notre religion; et quand nous leur eûmes dit que nous étions de celle du fameux Luther, nous remarquâmes qu'un de ces hommes

adressa à ses camarades, d'un air fort grave, quelques paroles dans un jargon auquel il nous fut impossible de rien comprendre. De notre côté, nous nous fîmes des signes d'intelligence; et déjà nous nous préparions à nous servir au besoin de nos bâtons et de nos couteaux, quand un des rameurs, laissant reposer sa rame, nous pria, avec les paroles les plus gracieuses, de vouloir bien lui nommer quelques numéros qu'il pût mettre à la loterie. Après avoir satisfait à sa demande, nous l'engageâmes à nous dire d'où pouvait naître la confiance qu'il avait en notre étoile. Il nous fit d'abord des réponses évasives, après quoi il finit par dire : « Vous savez que ce jeu abominable est sous l'influence directe du diable; or comme, en qualité de luthériens hérétiques, vous êtes sinon les enfans, du moins les favoris du démon, nous sommes bien sûrs que les numéros de votre choix jouissent auprès de lui d'une préférence toute particulière. » Ces hommes furent même assez généreux pour nous offrir de diminuer de quelques carlins le prix de la traversée, pourvu que nous leur donnassions encore quelques numéros; rien ne nous fut plus facile que de leur complaire à cet égard, et nous leur fournîmes une liste complète de numéros gagnans, à l'aide desquels ils auront sans aucun doute fait leur fortune.

Notre seconde visite à Pompeï ne nous offrit pas

moins d'intérêt que la première. Il faisait le plus beau temps du monde, de sorte que nous pûmes tout à notre aise examiner le reste des édifices publics, c'est-à-dire les théâtres et les amphithéâtres. Ce qui nous attacha le plus ce fut ce qui avait rapport aux dispositions acoustiques dans l'Odéon, édifice qui servait aux représentations musicales. Ce monument est construit sous la forme d'un amphithéâtre, et les bancs pour s'asseoir s'élèvent les uns au-dessus des autres comme des gradins; ils sont en marbre parfaitement conservé. Au fond se trouve un espace convenable pour l'orchestre. Deux de mes amis s'y étant placés, chantèrent le célèbre duo de la *Clemenza di Tito* : *Deh prendi un dolce amplesso;* et nous nous convainquîmes qu'à quelque place que l'on se trouve, on ne perd pas même le ton le plus léger. Un d'entre nous ayant remué les décombres avec sa canne, ramassa un jeton de métal, sur lequel étaient gravés des numéros indiquant le banc et la place, et qui sans doute devait servir de billet d'entrée, peut-être pour le jour même où la ville fut engloutie sous les cendres brûlantes du Vésuve. Malheureusement ce billet n'était plus bon pour le jour où nous le trouvâmes.

Nous dressâmes notre triclinium dans la rue des Tombeaux, où une niche spacieuse nous offrit un ombrage favorable, à l'abri duquel nous fîmes le

déjeuner le plus gai au milieu de ces tristes débris de l'autiquité. Non loin de nous il y avait des savans napolitains qui ne pouvaient pas s'accorder au sujet d'une trouvaille qu'ils venaient de faire; c'était une petite fiole de verre, qui pouvait également avoir servi à renfermer du fard sur la toilette d'une dame, des épices dans une cuisine, ou des larmes dans un monument funèbre.

Avant de quitter Sorrente, nous avions déjà appris que depuis quelques jours le Vésuve était moins tranquille que de coutume, et qu'il régalait les étrangers non-seulement de fumée et de flammes, mais encore de tremblemens de terre et de grêle de pierres. Nous partîmes d'après cela le soir pour Resina, afin de monter au sommet de la montagne. A notre arrivée en ce lieu, nous y trouvâmes rassemblée une foule de canaille telle que nous n'en avions jamais encore vu nulle part. A peine la voiture se fût-elle arrêtée que nous en fûmes entourés, et nous n'avions pas encore mis pied à terre que nous fûmes en quelque sorte écartelés par les gens qui de tous les côtés affluaient pour s'emparer de nous; l'un nous tirait par la tête ou le collet de notre habit, l'autre par les jambes ou les pans, nous entraînant ainsi comme des ballots de marchandises, et nous plaçant malgré nous sur des ânes. C'était en vain que nous protestions contre un pareil traitement et que nous appelions à grands cris le guide auquel

nous avions été adressés, le signor Salvator, qui nous avait été indiqué comme le seul homme raisonnable de tout Resina; chacun se prétendait le frère ou le cousin de Salvator : il y en eut même plus d'un qui se dit Salvator lui-même. Nous demandâmes alors comme une grace que l'on voulût bien nous conduire dans une auberge où nous pussions mettre nos effets en sûreté et prendre quelques rafraîchissemens avant de partir. Cela nous fut accordé; ceux qui s'étaient emparés de nous nous poussèrent avec nos ânes dans une cour étroite et sale, et fermèrent la porte après eux, afin d'éviter la concurrence des autres guides. N'ayant plus alors avec nous que quatre ou cinq de ces hommes, je profitai de l'occasion, et les priai de me dire qui d'entre eux était Salvator. Aussitôt un des plus impudens s'avança, et prit tous les saints à témoins que c'était lui qui était Salvator, et en même temps il s'efforça, de la manière la plus inconvenante, de nous faire entrer par force dans la maison; mais, moi, le saisissant par la gorge, je lui dis à haute voix : « Tu es un menteur et un fripon; je connais Salvator, et je sais que ce n'est pas toi; et celui d'entre vous qui me l'amènera recevra ces deux carlins. » Cet acte de fermeté, joint au prix offert, fit hésiter la baude. Ceux qui étaient hors de la maison avaient entendu la promesse que j'avais faite, et en conséquence, au bout de quelques instans, la porte

fut brisée, et nous nous trouvâmes en liberté, tandis que la foule s'écartait respectueusement à l'aspect d'un homme de haute taille, qui se distinguait des autres habitans par sa mise, sa tenue et sa conduite. « Vous avez, nous dit-il, réclamé la protection de Salvator, et Salvator fera en sorte que vous soyez traité avec les égards convenables. Éloignez-vous, vous autres, et qu'aucun de vous ne se permette d'entrer chez moi. » A ces mots, le peuple se dispersa non sans jurer et se plaindre. Cependant nous étions libres, et nous fûmes conduits dans une cour spacieuse, où Salvator nous pria de vouloir bien entrer dans son appartement, pour nous rafraîchir pendant qu'il commandait des ânes et se procurait les provisions nécessaires pour notre voyage. En effet, après un court repos, nous montâmes sur nos bêtes, et Salvator lui-même offrit de nous accompagner. Nous crûmes que la prudence exigeait que nous fissions nos conditions d'avance; mais nous reçûmes pour réponse : « Salvator va lui-même avec vous; d'après cela, soyez sans inquiétude : Salvator est un honnête homme. » Il prit avec lui quelques torches pour nous éclairer au retour, et son valet Macaroni nous précéda avec une corbeille bien garnie, afin, nous dit-il, d'éviter de nous arrêter chez le fripon d'ermite qui faisait payer du vin aigre au poids de l'or.

La route commence immédiatement à monter,

mais elle est bordée des deux côtés de vignobles, où de jolies vigneronnes viennent vous présenter des paniers de ce raisin délicieux avec lequel se fait le célèbre vin de *Lacryma-Christi*. A mesure que l'on s'élève, le point de vue devient plus vaste et plus beau; il s'étend sur le golfe et sur les rivages si richement cultivés. A gauche on voit une suite de petites villes jusqu'à Sorrente; à droite la vaste cité de Naples, s'élevant en amphithéâtre jusqu'au couvent des Camaldules et couronnée par la *Campagna felice* et le magnifique château de Caserte. Les îles ne ferment point la perspective, car on les distingue dans toute leur circonférence, et l'on voit les flots argentés de la mer qui bordent l'horizon par-delà ces îles. La maison de l'ermite est célèbre pour la beauté du point de vue. Le pieux capucin nous pressa beaucoup de nous arrêter chez lui, en nous disant que l'on y dansait et que nous y trouverions de jolies filles et de bon vin. Nous entendîmes en effet un bruit comme à la fête d'un village; des militaires gris sortaient de l'ermitage, des femmes chantaient, des ménétriers jouaient; et comme de raison, quand même Salvator ne nous aurait pas fait signe de ne pas nous laisser séduire, ce que nous voyions et entendions aurait suffi pour nous ôter toute envie de nous arrêter en ce lieu.

Quand on monte plus haut, on voit cesser subitement toute végétation et l'on entre dans la région

d'une dévastation éternelle. Jamais je n'ai rien vu qui m'ait autant fait frémir que la vue de cette sombre mer de laves. Sur les glaciers des Alpes on est à la vérité saisi de froid, mais au moins les rayons du soleil ne sont pas tout-à-fait sans pouvoir sur ces masses durcies : ils savent en tirer parfois une larme; puis à ses pieds on entend gronder les torrens; des couleurs éclatantes animent la glace et la neige: mais au milieu de ces noirs flots de laves, il semble que l'on doive renoncer à la lumière et à l'espérance; ici les terribles vers du Dante trouvent une juste application. Les mulets marchent difficilement et avec précaution parmi ces scories, où, de temps en temps, il se forme de nouveaux sentiers. Je ne respirai librement qu'en arrivant aux pieds du cône de cendres qui entoure le cratère. Là, nous descendîmes de nos ânes au milieu des grands blocs de basaltes que le Vésuve a lancés dans différentes occasions; nous vidâmes quelques bouteilles de Lacryma-Christi et nous jetâmes un regard sur l'heureuse vallée qui s'étendait à nos pieds. Il est extrêmement difficile de gravir les bords du cône, car il n'y a aucun sentier qui vous indique la route; et la cendre est si mobile, qu'en posant le pied on ne trouve aucun appui fixe, tandis qu'à chaque deux pas que l'on fait, on en recule un. D'un autre côté, un torrent souterrain ne cessait de faire trembler le sol sur lequel nous marchions, tandis qu'une épaisse

vapeur de soufre et des flammes bleues s'échappaient d'entre les pierres. Nous ne mîmes pourtant qu'une demi-heure à monter jusqu'au haut, et ce fut moi qui arrivai le premier. Fatigué, je m'assis sur un rocher en saillie sans me douter que je me trouvais sur le bord étroit du cratère même. Tout à coup un mugissement terrible se fit entendre à mes pieds et une double colonne de feu s'éleva et laissa retomber une grêle de pierres brûlantes dont l'effet fut celui d'un feu d'artifice incomparable dans lequel des milliers de fusées et de pots à feu se seraient déchargés à la fois au-dessus de nos têtes. Le diamètre du cratère au bord duquel nous nous trouvions est d'environ quatre cents pieds; mais comme il descend en forme d'entonnoir, ce diamètre n'est plus au bas que de deux cents. J'estimai la profondeur à trois cents pieds à peu près. Dans quelques endroits, les bords du cratère sont à pic, mais en d'autres la pente est assez douce pour que l'on puisse y descendre sans danger. Au milieu de ce fond s'élève une butte noire d'une cinquantaine de pieds de haut et qui sert de cheminée au cratère. Le sol du fond du cratère se compose de soufre de mille couleurs différentes, lesquelles, éclairées par le soleil, formaient un tapis d'une beauté incomparable, mais dont pourtant l'aspect ne laissait pas que de causer une sensation pénible, semblable à celle que l'on éprouve à la vue de la peau bigarrée d'un serpent venimeux. Chaque

explosion paraît suivre une marche réglée : d'abord on entend comme un tonnerre souterrain qui est suivi d'un bruit semblable à celui du vent pendant une tempête; des flammes sortent de la double ouverture qui se trouve dans la butte noire du cratère, et enfin l'explosion se termine par un triple jet de pierres. Chacune dure régulièrement de huit à dix minutes. On est tellement saisi à la vue de ce terrible spectacle, que l'on oublie le danger de l'expédition elle-même, au point que l'un d'entre nous fut assez téméraire pour s'approcher du cratère au moment même de la pluie de pierres; de sorte qu'à la prochaine réunion des naturalistes il pourra se vanter d'avoir allumé son cigarre au feu du Vésuve.

Cependant un spectacle plus agréable et plus pacifique attira nos regards d'un autre côté : c'était le coucher du soleil qui s'enfonçait dans les flots derrière l'île d'Ischia et prenait congé du monde avec un baiser de feu. Comment se figurer le paradis et le royaume des cieux, quand on voit de pareilles beautés sur la terre? En attendant, un magnifique spectacle succédait à l'autre. A peine le soleil avait-il disparu et la terre fut-elle enveloppée dans les ombres de la nuit, que l'éruption, que nous n'avions encore vue qu'à la lumière du jour, acquit un double éclat par les ténèbres qu'elle perçait par intervalle. Annoncées par un coup de tonnerre, les pierres enflammées furent lancées à une hauteur immense

et formèrent avec les colonnes de flammes une fontaine de feu, au milieu de laquelle des milliers de boulets rouges montaient et descendaient tour à tour et finissaient par rouler du haut de la butte noire et par s'éparpiller sur le tapis bigarré où ils continuaient à briller comme autant de vers luisans jusqu'à ce qu'une nouvelle pluie de feu vînt faire pâlir leur éclat.

Enfin, notre Salvator nous rappela qu'il était temps de partir, attendu que la route que nous avions à faire pour descendre n'était pas moins pénible que ne l'avait été la montée. Il alluma une torche, et nous commençâmes à descendre le cône, au bas duquel nous trouvâmes notre Sancho Pança, Macaroni, à qui nous avions confié le soin de nos ânes. Nous nous remîmes en selle, et après avoir traversé, sur les pas de notre guide, le champ de scories noires, nous reprîmes la route de Resina, où Salvator avait pris soin de nous faire préparer un bon souper et des logemens convenables. Quand il apprit que nous étions des *signori prussiani*, il nous témoigna tant de confiance qu'il ne voulut absolument pas fixer le prix de ce que nous lui devions, et déclara qu'il laissait le paiement entièrement à notre générosité. Vainement lui fîmes-nous observer qu'ayant déjà fait une excursion assez longue, nos bourses ne se trouvaient plus assez bien garnies pour pouvoir le récompenser selon ses mé-

rites, et qu'en conséquence nous le priions instamment de fixer lui-même ce qu'il jugeait devoir lui revenir, il s'y refusa opiniâtrément, et se montra, du reste, fort satisfait de ce que nous lui donnâmes, surtout quand nous eûmes écrit, dans son livre, tout le bien que nous pensions sincèrement de lui. Salvator s'était aussi occupé de minéralogie, et avait formé, à l'usage des voyageurs, de petites collections, plus ou moins considérables, des différentes espèces de laves rejetées par le Vésuve et la Somma. Nous lui en achetâmes quelques boîtes, mais que nous fûmes obligés de prendre à crédit, en promettant de lui en envoyer le prix de Naples. Du reste, il ne fit aucune difficulté de nous les confier.

Nous consacrâmes la matinée suivante à visiter les ruines du théâtre d'Herculanum et les autres fouilles faites dans cette ville, qui était beaucoup plus magnifique que Pompeï, mais qui, malheureusement, a souffert beaucoup plus que celle-ci. La lave brûlante mit le feu aux édifices, des flots d'eau bouillante mêlée de cendres volcaniques pénétrèrent dans les rues et les maisons, qui se trouvèrent, non pas ensevelies, comme Pompeï, sous des cendres mobiles, mais remplies d'une masse compacte. Dans le cours des siècles, le produit des éruptions du Vésuve s'étant plus d'une fois dirigé du côté de cette malheureuse ville, on trouve jusqu'à six couches de

lave avant de parvenir aux édifices. Il n'y a encore qu'une petite partie du théâtre de déblayée, et l'ouvrage avance très-lentement, parce qu'il faut se servir de la hache et du marteau, au lieu de la pelle, qui suffit à Pompeï. Les villes de Resina et de Portici étant construites sur le site même de l'ancienne Herculanum, on ne pourra jamais obtenir tous les trésors enfouis en ce lieu; et pourtant les peintures, les mosaïques, les statues, et surtout les bronzes qu'on y a trouvés, sont d'un travail beaucoup plus précieux que tout ce qu'ont fourni les fouilles de Pompeï. On a commencé depuis peu à déblayer deux maisons de campagne, couvertes d'une lave un peu moins solide que le théâtre. Tout y présente la plus grande élégance; les peintures sont d'une beauté remarquable, et les pavés incrustés des marbres les plus rares. En attendant, le feu y avait aussi laissé des traces bien cruelles. Après avoir satisfait notre curiosité, tant sur la terre que dessous, nous nous plaçâmes dans une *calessa*, et nous retournâmes à Naples au grand galop. Nous trouvâmes, en arrivant dans notre logement, une invitation pour passer la soirée chez le comte Voss, avec l'observation qu'il s'agissait encore de célébrer une fête nationale. Nous avions à peine eu le temps de faire annoncer notre arrivée et de changer de toilette, quand nous fûmes appelés chez l'ambassadeur pour dîner. La

fête à laquelle nous devions prendre part, était l'anniversaire de la naissance du prince Frédéric de Prusse et de son épouse, anniversaire qui, par une singulière coïncidence, tombe le même jour du mois.

LETTRE LXXXII.

Le Couvent des Camaldules. — Le Moine communicatif. — L'Endroit d'où le Diable a fait voir le monde à Notre Seigneur. — Point de vue magnifique. — Les quinze Beautés d'une femme. — Les Têtes vénérables. — L'Habitation d'un religieux. — Le Télégraphe vocal. — Le Diner à l'anglaise.

Naples, novembre.

Hier, après avoir passé une partie de la matinée dans le musée, nous nous décidâmes à faire une promenade au célèbre couvent des Camaldules, dont nous avions tant entendu parler. Après avoir traversé les rues étroites et roides de la ville, nous nous arrêtâmes au premier cabaret passable que nous trouvâmes dans la campagne, et nous nous y fîmes servir des olives, du vin et du poisson. Ce léger repas nous donna les forces nécessaires pour gravir, à l'ardeur d'un beau soleil de novembre, et à l'ombre des haies vives qui bordent la route, la montagne qui conduisait au but de notre pèlerinage. Il

nous fallut frapper avec force, et à plusieurs reprises, à la porte du couvent; le portier parut enfin, mais il ne consentit à nous ouvrir qu'après que nous lui eûmes déclaré, de la manière la plus solennelle, que nous n'avions point de femmes avec nous. « Notre règle est extrêmement sévère, nous dit le portier à cheveux blancs; jamais il ne passe par nos lèvres, ni chair, ni parole, ni baiser; ce dernier point ne nous est, à la vérité, pas très-difficile, puisque nous n'admettons dans la maison aucune personne qui ne soit au moins sexagénaire. »

Le portier nous remit ensuite entre les mains du frère à qui il était permis de parler ce jour-là. C'était un homme aimable et communicatif, curieux comme le sont tous les moines, mais d'une manière délicate. « Nous voyons ici, nous dit-il, des étrangers de toutes les nations; des rois et des empereurs même, n'ont pas plaint la peine qu'ils ont prise pour venir voir les célèbres Camaldules. Ces messieurs avaient sans doute entendu parler de nous dans leur pays, que je respecte, quoique je n'aie pas encore l'honneur de le connaître. »

Ayant répondu affirmativement, sans pourtant nommer le pays d'où nous venions, il continua : « Mais, Messieurs, que désirez-vous que je fasse pour vous? Vos Excellences veulent-elles aller d'abord au bout du jardin, pour voir le beau point de vue, ou bien veulent-elles commencer par boire

une bouteille de vin frais de la cave de notre couvent, pour se remettre de la fatigue de la route? » La majorité d'entre nous s'étant décidée pour la bouteille, il s'écria d'un air malin : « Maintenant, je suis sûr que vous n'êtes pas des Anglais, car ces messieurs sont toujours si pressés, qu'ils ne se donnent pas le temps de boire un coup; et comme, d'un autre côté, vous avez l'air trop honnêtes gens pour être des Français, je dois en conclure que vous êtes des Allemands, et je vais vous traiter en conséquence. »

Il fut enchanté de nous entendre louer sa perspicacité; et nous ayant quittés pour quelques instans, il revint bientôt avec des bouteilles et des verres que nous vidâmes à sa santé, assis à l'ombre de superbes marronniers. Il offrit ensuite de nous conduire à l'endroit où, selon lui, le tentateur avait transporté Notre Seigneur pour lui faire voir ce qu'il y avait de plus beau dans le monde. Ceci me rappela que, voyageant un jour dans une lande sablonneuse aux environs de la petite ville de Penzlin, dans le grand duché de Strelitz, je m'étonnais de l'extrême aridité du paysage, à quoi le postillon me dit en son patois : « Aussi le diable a-t-il tenu le pouce sur cet endroit lorsqu'il a montré la terre à Notre Seigneur (1). » Quant à la perspective du couvent des

(1) Do hat ok de Duwel den Dum uphollen, als he unsen Herrgott de Werld gezugt hat.

Camaldules, quelque accoutumés que nous fussions depuis quelque temps aux beautés de la nature, nous en fûmes tellement frappés que nous ne cessions de tourner nos regards tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans pouvoir les fixer.

Nous nous couchâmes sur le gazon pour admirer plus à notre aise le merveilleux spectacle que nous avions sous les yeux; nous laissions errer nos regards tantôt sur vingt îles, tant grandes que petites, éparses sur la vaste surface de la mer, tantôt sur la verte campagne où, entre les plants d'oliviers et les vignes, une foule de petits lacs semblables à des miroirs concaves renvoyaient les rayons éblouissans du soleil. A nos pieds fumait le Solfatara; un peu plus loin s'élevait le délicieux promontoire de Misène, d'où le rivage s'étend au loin, couvert de villes, de villages, de maisons de campagne, de châteaux royaux, de vignobles et de plantations de toute espèce, arrosés de rivières et de ruisseaux serpentant comme des rubans d'argent. Sur une pointe qui avance dans la mer, on voyait Gaëte située à huit lieues de distance; au-delà de cette ville, on distinguait les hauteurs de Terracine, et la vue était bornée par le cap Circello. Du côté opposé s'étendait le golfe de Naples tout entier depuis le Pausilippe jusqu'à Capo Campanella. Nous saluâmes notre ancien ami le Vésuve, qui nous sert de fanal le jour comme la nuit.

Plus nous admirions cette vue, que rien ne saurait égaler, plus nous en voulions à ces moines jaloux qui ont défendu l'entrée d'un si beau lieu à la plus aimable moitié du genre humain. Un de nos amis s'étant exprimé assez librement à ce sujet, notre guide répondit : « Mon cher ami, vous avez comparé ce jardin au paradis terrestre, et vous aviez bien raison ; mais aussi vous devez avouer en ce cas que nous faisons très-bien de ne point y admettre de femmes, puisque c'est par elles que déjà une fois le paradis a été perdu. Et pourtant, ajouta-t-il gaiement, je gage, Messieurs, que je m'entends encore mieux que vous à la beauté des femmes. Pouvez-vous, par exemple, énumérer les quinze points nécessaires pour former une beauté accomplie ? » Nous nous mîmes à réfléchir ; mais malgré tous nos efforts il nous fut impossible de réunir plus de dix beautés. Quand nous eûmes jeté notre langue aux chiens, le moine nous récita les cinq vers suivans :

Tre cose bianche : dente, unghie, carnagione ;
Tre cose nere : capelli, occhj, sopracilie ;
Tre cose rosse : labbri, guancie, estremità di orecchj ;
Tre cose larghe ; fronte, petto, groppa ;
Tre cose strette : bocca, piede, vita.

Trois choses blanches : les dents, les ongles et la peau ;
Trois choses noires : les cheveux, les yeux et les sourcils.
Trois choses rouges : les lèvres, les joues et les bouts des oreilles.
Trois choses larges : le front, la poitrine et la croupe ;
Trois choses étroites : la bouche, le pied et la taille.

Nous nous fîmes répéter une seconde fois cette recette, et nous fûmes obligés de convenir que Winckelmann lui-même n'aurait pas pu mieux dire.

En entrant dans l'église du couvent, les réflexions que nous fîmes furent d'une nature plus grave. Nous y trouvâmes un certain nombre de vieillards livrés à la prière, et dont les traits offraient une expression de piété telle qu'aucun tableau n'aurait pu en présenter de plus parfaite. Deux de ces têtes me frappèrent surtout; c'étaient celles de deux vieillards plus que septuagénaires qui, malgré leur grand âge, avaient dans le regard quelque chose de si pur, je puis même dire de si naïf, qu'ils auraient pu servir de modèle à des figures d'anges. Désirant bien graver leurs traits dans ma mémoire, je restai assez long-temps à les contempler sans que ma présence parût le moins du monde troubler la profonde méditation dans laquelle ils étaient enfoncés. Cette fois encore je fus forcé de convenir que c'est en Italie qu'il faut aller chercher la perfection de la beauté dans tous les genres: paysages, animaux, plantes, genre humain; soit dans la jeunesse, soit au déclin de l'âge, tout y est plus beau que partout ailleurs. J'avais bien souvent vu de belles têtes de vieillards, soit à la foire de Leipzick, soit dans les cafés de Vienne; mais ni les juifs polonais, ni les prêtres arméniens, ni les Turcs, ne peuvent se comparer à ces deux Camaldules, vrais types de la piété

chrétienne. Un d'entre eux s'étant levé pour quitter l'église, je le suivis en le priant de me permettre de voir sa cellule. Il mit le doigt sur la bouche pour me dire de l'accompagner en silence. Combien je fus surpris à la vue de l'ordre, de la propreté, et même de la gaieté qui régnaient dans son logement! Ici chaque religieux habite une petite maison avec un petit jardin. En entrant, on voit un foyer avec une modeste batterie de cuisine. La chambre à coucher contient une chaise de bois, une table couverte de livres de piété, et un lit composé d'un matelas de feuilles de lauriers et de mousse et d'une couverture de peau. Dans l'embrâsure des fenêtres, il y avait des pots de fleurs bien soignés dont le vieillard m'offrit un bouquet de roses et d'herbes odoriférantes. Il ouvrit ensuite une seconde porte et me montra sa petite chapelle qu'il avait aussi ornée de fleurs et de tableaux. Il prit congé de moi en me serrant affectueusement la main, mais toujours sans parler et sans que ses traits éprouvassent la moindre altération. Il paraît qu'un silence prolongé avait donné une si grande immobilité aux traits, et même aux muscles de son visage, que les sentimens intérieurs ne pouvaient plus se laisser voir au dehors. Nous trouvâmes nos amis dans la cour du couvent, en vive discussion avec notre guide, parce qu'ils avaient pénétré malgré lui dans les cuisines et jeté un coup d'œil dans les marmites. Comme ils y

avaient trouvé de la viande, il assura que ce n'était que pour les malades; et il ajouta qu'il éprouverait des désagrémens de ce qu'il ne les avait pas empêchés d'entrer dans ce sanctuaire.

On ne tarda pas en effet à le rappeler, et bientôt après le portier vint nous prier de nous retirer, parce que l'heure approchait de fermer le couvent.

En descendant de la montagne, nous entendîmes un singulier bruit, comme de personnes qui se criaient les unes aux autres certaines paroles détachées, lesquelles partant de la ville, montaient par les terrasses, les vignes et les jardins, jusqu'aux maisons les plus élevées de la crête. Ayant demandé ce que cela voulait dire, on nous apprit que l'on tirait en ce moment la loterie, et que c'était le moyen que l'on avait imaginé pour faire parcourir, par cette espèce de télégraphe vocal, la nouvelle des numéros gagnans, avec la plus grande promptitude possible, à des endroits fort éloignés.

J'avais accepté pour la soirée une invitation chez la consul prussien, M. le banquier Degen, où je trouvai un dîner parfaitement anglais. Le gendre et associé de M. Degen est un Anglais nommé Furse, et il était du dîner, ainsi que quelques officiers de marine de sa nation. Tout se fit en conséquence à la manière anglaise; au dessert la nappe fut enlevée, les dames se retirèrent, on servit des vins plus fins, et l'on entonna des chansons nationales. On

ne saurait croire combien les marins anglais ont de chansons qui leur sont spécialement consacrées, et qui toutes respirent la haine de la France, ce qui prouve bien qu'il existe entre ces deux nations une antipathie si invincible que c'est en vain que les diplomates espèrent parvenir à une réconciliation complète entre elles.

Nous avons renoncé à notre projet de voyage en Sicile, et cela pour deux raisons : d'abord parce que le temps nous manque, et ensuite parce qu'on nous a assuré que dans cette saison la campagne, brûlée par les chaleurs de l'été, y ressemble à un désert, et que ce n'est qu'au mois de février qu'il faut visiter cette île. Nous nous en dédommagerons par un plus long séjour à Rome.

LETTRE LXXXIII.

Départ de Naples. — Froid extraordinaire. — Théâtre de San-Carlino. — *Il Trionfo d'Amore.* — Théâtre Argentina. — Thorwaldsen. — Son Jason. — *L'Osteria della Campanella.* — Goethe. — L'Ecrivain public. — La Déclaration et le Serment. — Conclusion.

Rome, novembre.

Nous avons été chassés de Naples, non pas par la police, mais par le temps qui était si maussade et si orageux que nous aspirions après notre retour à Rome comme des navigateurs après le port. Ayant quitté Naples le 5 novembre au matin, avant le lever du soleil, par la diligence Angrisani, nous vîmes les champs de la Campanie couverts de givre, et à Capoue, où nous essayâmes de nous réchauffer avec une tasse de café, nous trouvâmes les habitans rassemblés sur les places et dans les rues où ils se chauffaient autour de grands feux de paille que des enfans ramassaient ou volaient dans les char-

rettes des paysans. Pendant la nuit, nous avions été obligés de nous couvrir les pieds de foin pour les défendre contre un froid si vif. En attendant, je dois dire, à l'honneur du pays, que cette circonstance y est, à ce que l'on nous assura, presque inouie.

A Rome, nous avons trouvé le plus beau temps d'automne; et ce qui rend mon séjour dans cette capitale particulièrement agréable, c'est que j'y suis logé avec quelques artistes, mes amis, dans la *villa di Malta*, sur le Monte Pincio, appartenant au roi de Bavière. Nous jouissons depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir du ciel le plus pur, et le thermomètre marque à midi de quinze à vingt degrés à l'ombre, et beaucoup plus au soleil. Nous profitons de ces beaux jours pour faire des excursions dans les environs, parmi lesquels Tivoli avec ses plants d'oliviers, ses cascades et cascatelles, ses temples et ses maisons de plaisance, nous a fait l'impression la plus vive.

Tu seras sans doute étonnée de ce que pendant mon séjour à Naples je t'ai si peu parlé des théâtres et de l'Opéra, sachant tout l'intérêt que j'ai coutume d'y prendre; mais j'avoue qu'il me fallait une grande résolution pour quitter le soir le rivage de la mer et le beau clair de lune, pour aller voir une décoration représentant le Vésuve que je voyais en nature sans quitter mon lit. Quant aux pièces et au jeu des

acteurs, un étranger trouve ici tant de sujets de comédie, du matin au soir, dans les rues, qu'il n'a pas besoin de les aller chercher dans des salles de spectacle qui sont à peu près les mêmes partout. Je remarquai avec étonnement qu'au grand théâtre de Saint-Charles le public est plus attentif et plus tranquille qu'à Milan, quoique les chanteurs n'y soient pas aussi bons. La célèbre basse-taille Lablache commence déjà à perdre un peu de cette voix au moyen de laquelle il a fait fureur à Vienne, il y a quelques années; et quant à la prima donna, la signora Boccabadati, quoiqu'elle soit aussi déjà sur le retour, je ne sache pas qu'elle ait encore obtenu une célébrité européenne.

La véritable comédie italienne m'a paru le mieux jouée sur le petit théâtre de San-Carlino à Naples. Je trouvai extraordinaire dans cette immense ville, qui renferme plus de quatre cent mille habitans, d'entrer dans un théâtre qui peut à peine contenir quatre cents spectateurs. On monte au bureau par une espèce de cave, et l'on arrive de là au parterre qui est tout garni de stalles fermées. Il y a avec cela deux rangs de loges, ayant chacun treize loges de de quatre et de six places. Ce qui me surprit encore davantage, ce fut de trouver là, non-seulement la bonne société de Naples, mais la plus distinguée; mon voisin au parterre, qui était un capitaine de la garde, eut la complaisance de me nommer plusieurs

des spectateurs, au nombre desquels se trouvaient des princes et des princesses dont la toilette contrastait d'autant plus avec la malpropreté de la salle que cette salle est mieux éclairée qu'elles ne le sont d'ordinaire en Italie, ce qui du reste, vu sa petitesse, n'exigeait que huit quinquets. La pièce que l'on donnait le jour que j'y fus s'appelait *Il Trionfo d'Amore*. C'est une farce nationale pour le succès de laquelle l'auteur s'est moins fié à son génie qu'à la bonté des acteurs et à la complaisance du public qui prend plaisir à voir représenter les scènes de la vie populaire à Naples. Le sujet n'a rien de neuf et la broderie en fait tout le mérite. Madamigella Brambilla, maîtresse d'un magasin de modes et qui a depuis long-temps passé la première jeunesse, y joue le principal rôle. Elle est amoureuse d'un jeune marchand, et comme elle le surprend dans une intrigue avec la fille du seigneur Pandolfo, elle trouve moyen, par la peur qu'elle lui fait, d'obtenir de lui une promesse de mariage. Le comique de la pièce consiste dans la manière ridicule dont l'héroïne exagère les modes françaises et mêle à chaque instant dans sa conversation des phrases de français, amenées tant bien que mal. Ce qui a contribué beaucoup à gagner à cette actrice la faveur du public est une corpulence colossale, laquelle ne l'empêche pourtant pas de mettre beaucoup de grace dans ses mouvemens, grace qui ajoute au comique de sa figure. Le dénoue-

ment se fait par le moyen d'une substitution de nom dans le contrat de mariage entre le jeune homme et la vieille modiste. La première scène importante est celle où cette modiste surprend l'homme qu'elle aime avec sa rivale; et dans la douleur à laquelle elle se livre, elle parodie les premiers tragédiens de Naples. Dans une autre scène, les sermens de son amant étant parvenus à la tranquilliser parfaitement sur la sincérité de sa flamme, elle en est si ravie, que dans son délire elle embrasse tout ce qu'elle rencontre, ce qui amène plusieurs situations fort comiques. Le seigneur Pandolfo, père de la jeune personne, est encore un des personnages de la pièce qui devient comique par la fatalité qui fait qu'il ne peut se présenter nulle part sans causer un malheur, ce dont, après cela, il se réjouit, parce qu'il croit pouvoir réparer le mal qu'il a fait par de l'argent. C'est ainsi que chaque acte se termine par une catastrophe amenée par le seigneur Pandolfo. A la fin du second il est occupé à se faire la barbe sur son balcon, mais le plat à barbe tombe sur un plateau sur lequel un valet de chambre sert du café. Tout est renversé sur la société, qui se sépare en confusion; les tables et les chaises sont jetées pêle-mêle, une espèce d'émeute en est la suite; on saute par les fenêtres, et le seigneur Pandolfo est obligé de payer les frais de tous les malheurs qu'il a occasionés. Le troisième personnage comique est celui d'un petit-maître

napolitain portant une cravate noire qui lui monte jusqu'aux oreilles, les cheveux peignés à la catacoua, et par-dessus un petit chapeau-claque à l'anglaise. Le plus grand accident qu'il éprouve est quand on lui renverse une tasse de chocolat sur sa culotte blanche. Dans une scène de dispute qu'il a avec la grosse modiste, elle le compare à un télégraphe, et il répond qu'elle ressemble à une tortue. En général, tous les acteurs ont parfaitement bien joué, et ce qui distingue leur jeu de celui des autres petits théâtres de Paris, c'est que chez ces derniers on reconnaît des personnes élevées pour leur art et qui en ont fait une étude spéciale, tandis qu'à Naples on croit voir d'excellens acteurs de société ne tenant leurs talens que de la nature, et l'on se persuade que l'on est admis à leur familiarité par une faveur précieuse et difficile à obtenir. Si la comédie napolitaine, telle que je l'ai vue au théâtre San-Carlino, ne saurait se comparer à celle de Paris pour la délicatesse et la grace, elle ne lui cède en rien pour le naturel et le caractéristique.

Ici, j'ai bien plus de peine encore qu'à Naples à me décider à aller au spectacle; car après avoir passé la journée dans le Vatican, ou sur les Sept collines, j'aime beaucoup mieux le soir me réunir avec mes amis dans une *osteria*, que d'aller entendre les médiocres talens qui jouent la comédie et l'opéra. La cantatrice qui a le plus de succès est une demoi-

selle Fischer, qui, si je ne me trompe, a fait de vains efforts pour obtenir à Berlin un engagement. En attendant, ce qui me dégoûte ici, plus qu'aucune autre chose, du spectacle, c'est la manière ridicule dont on entremêle la comédie avec l'opéra, donnant entre chaque acte de l'un un acte de l'autre, ce qui fait que l'on ne comprend plus rien à aucune des deux pièces. Ce mélange m'a occasioné un tel dégoût au théâtre Argentina, que je suis sorti à la moitié de la représentation sans pouvoir me décider à en attendre la fin. Je rougissais de l'idée d'être témoin d'une pareille absurdité dans l'ancienne et célèbre ville de Rome, et il me semblait entendre une voix me crier à l'oreille : C'est donc pour cela que tu es venu dans la capitale du monde! ......

Cependant j'éprouvai à cette occasion que le malheur peut être bon à quelque chose; car en sortant du théâtre, je rencontrai le célèbre sculpteur Thorwaldsen, qui eut la bonté de se rappeler qu'il m'avait vu à Berlin et à Dresde. Malgré l'heure avancée, il m'accompagna à ma *villa*, et m'invita à venir le voir le lendemain à son atelier. Depuis cette visite, j'ai vu Thorwaldsen presque tous les jours, soit dans sa demeure, qu'il a ornée d'un grand nombre de tableaux d'artistes modernes, soit dans son atelier. Nous visitons souvent ensemble le Vatican, et plus souvent encore les cabarets, où il fume son cigare et vide sa bouteille, sans rougir, avec les

jeunes gens. Dans son atelier, on trouve des modèles de toutes les statues et de tous les bas-reliefs qu'il a faits pendant les trente-trois ans qu'il est resté à Rome, et à chacun d'eux se rattache quelque anecdote qu'il raconte à ses amis avec la plus aimable naïveté. En me montrant celui de son Jason, il me dit : « J'avais été envoyé à Rome comme un pauvre diable, avec une couple de cent écus dans ma poche; et comme ou y apprend beaucoup, mais que l'on y gagne peu, il me fallut bientôt songer à la retraite. Ce qui me chagrinait le plus, c'était de ne pouvoir ni exécuter mon Jason, que j'avais modelé en plâtre, ni l'emporter avec moi. Il m'avait coûté une peine infinie à faire, car n'ayant pas le moyen de payer un aide, j'étais obligé de pétrir moi-même le plâtre, auquel souvent je ne donnais pas assez de solidité, de sorte qu'il m'arrivait, le matin, de trouver par terre tout ce que j'avais fait la veille. J'étais sur le point de monter dans la voiture qui devait m'emmener loin de Rome, quand je voulus, pour la dernière fois, prendre congé de mon Jason; et je me disposais à refermer la porte, lorsqu'un Anglais, qui avait entendu parler de moi par quelques curieux d'entre ses compatriotes, demanda à voir cette statue; et j'en crus à peine mes oreilles quand il me dit : Je voudrais bien posséder cette figure en marbre. M'étant fait répéter une seconde fois ce qu'il disait, et ayant reçu l'ordre positif de

m'occuper de cet ouvrage, je renvoyai mon vetturino, et me voilà depuis trente-trois ans à Rome. »

Thorwaldsen est devenu, depuis lors, un homme riche et célèbre; il possède une fortune d'environ cinq cent mille écus, il est président de l'Académie, décoré des ordres de tous les souverains de l'Europe, et, quoique protestant, a été honoré, dans son atelier, d'une visite du pape Léon XII. Avec cela, c'est l'homme le plus simple et le plus modeste que l'on puisse voir, ne vivant que pour son art. Si mes amis demandent de mes nouvelles, dis-leur que j'ai vu, non-seulement Rome, mais encore Thorwaldsen, et que, d'après cela, il semble que rien ne saurait manquer à mon bonheur.

Il fait si froid depuis quelques jours, que l'on a trouvé de la glace au bord des fontaines, devant l'église de Saint-Pierre. Quelques Anglais ont déjà commandé des patins, et ont parié qu'ils s'en serviraient, sinon sur le Tibre, du moins sur les étangs de *la villa Borghese*.

Hier enfin, nous nous sommes réunis pour la dernière fois à l'Osteria della Campanella, qui était celle que Goëthe aimait le plus à fréquenter. Nous y avons dîné et passé la soirée au milieu des chants et de la gaieté. C'était un repas d'adieu, car notre départ est fixé irrévocablement à la semaine prochaine. Ce n'est pas sans peine que je m'éloigne de Rome. J'y ai pris racine bien plus fortement que je

ne l'aurais pensé. Ce matin, comme je me rendais au chêne du Tasse, que je voulais revoir encore avant de partir, un écrivain public de la place Navone m'adressa la parole pour me demander s'il ne pourrait pas m'être utile, en me prêtant son ministère dans une affaire de cœur ou d'intérêt. Il avait dressé sa petite table au soleil, et m'assura que la rigueur de la saison ne diminuait en rien la ferveur de son style. Lui ayant demandé ce qu'il écrivait, il me répondit : « Tout ce que Votre Excellence désirera ; mais je me charge surtout des déclarations aux jeunes dames. » — « En ce cas, lui dis-je, j'ai trouvé en vous l'homme qu'il me faut ; je suis éperdûment amoureux d'une femme charmante dont je n'ai pas pu encore faire la connaissance, et dont j'ignore même le nom ; auriez-vous la bonté d'écrire une lettre, pour moi, à ma belle inconnue? » — « C'est là précisément mon fort, reprit fièrement l'écrivain ; c'est à cela que j'ai consacré spécialement mes études dans les plus célèbres académies de l'Italie, et c'est ce talent qui m'a fait obtenir la place que vous voyez, au service de notre Saint-Père le Pape. Laissez-moi faire, et quant à la belle inconnue, je crois qu'il n'y aura pas de mal à lui donner un nom poétique ; je l'appellerai donc Laure, et je terminerai par un sonnet plein de tendresse. De quel côté allez-vous? Quand reviendrez-vous? N'est-il pas vrai qu'elle a de beaux yeux? Allez donc, et quand

vous repasserez, vous trouverez le *biglietto in optimâ formâ* à votre disposition. »

En parlant ainsi, il prit une feuille de papier entourée de vignettes représentant des cœurs enflammés et percés de dards, et se mit à écrire. Au bout d'une heure je revins, et d'aussi loin qu'il m'aperçut, il me fit des signes de l'air le plus triomphant. Il vint au-devant de moi, tenant en main la lettre, qu'il avait cachée dans sa poitrine, et m'attirant sous une porte, il me la lut d'un bout à l'autre, en ajoutant un commentaire à chaque mot. Quant au sonnet, il me fallut l'écouter deux fois; il le débita avec l'accent le plus pathétique, et m'assura que si Pétrarque avait fait un seul sonnet aussi beau que celui-là, Laure n'aurait jamais eu le courage de le laisser languir. Je me délivrai de mon écrivain au moyen de deux pauls (environ 22 sous), et je t'envoie sa lettre, qui te donnera une parfaite idée du langage et des mœurs du peuple de Rome, chez qui l'éducation naturelle est bien plus avancée que chez nous. Les écrivains de ce genre sont les oracles des jeunes gens et des jeunes personnes des classes inférieures, et les lettres qu'ils écrivent pour les garçons meûniers et pour les jardinières, sont rédigées dans un style aussi noble que celui-ci, style qui souvent approche du sublime. Voici donc cette lettre.

« Très-honorée signora Laura!

« Du premier moment, ô ma charmante Laure! que l'écrivain a eu le bonheur de vous voir et d'admirer vos traits, il a été si profondément pénétré d'amour pour vous, qu'il se voit dans la nécessité de vous le faire savoir, afin de connaître s'il ne lui serait pas possible de vous persuader de lui accorder du retour.

« Dans la douce espérance que vous ne refuserez pas d'aimer un homme qui meurt d'amour pour vous, il risque cette lettre pour vous assurer qu'il est disposé à vous aimer; que dis-je? vous aimer!... à vous idolâtrer! et que la mort seule pourra arracher cet amour de cette ame qu'il vous ouvre...

« Il vous prie donc de jeter un œil de clémence sur l'homme qui vous proteste qu'il brûle pour vous du plus ardent amour, et qui soupire après l'heureux moment où votre cœur amoureux partagera ses vœux.

« Qui sera plus heureux et plus content que moi, si je puis arriver au but où j'aspire! Non, ma très-adorable Laure! personne au monde ne le sera plus que moi; et je vous assure que tous les grains de sable des rivages que baignent les vastes mers de cette terre, pourront être transportés un à un vers le ciel, et ces mers se dessécher goutte à goutte avant

que je cesse de vous aimer; et cela n'arrivera jamais, jamais! C'est pour cela que j'adresse au ciel des vœux sans nombre, afin qu'il exauce ma prière par votre consentement.

« Pardonnez ma témérité, et consolez par une réponse favorable celui qui se déclare

« Votre plus fidèle et plus affectionné amant. »

SONNET.

« Sans toi, Laure, mon idole chérie! je souffre mille peines et le plus affreux martyre; sans toi, ô ma bien-aimée! c'est un miracle du ciel si je ne meurs point.

« Sans tes beaux traits, ô mon trésor! je suis comme la fleur des champs qui, privée d'eau, brûle et se dessèche.

« J'espère, pourtant, qu'un jour j'aurai le bonheur d'épouser celle que j'aime, et, uni éternellement à elle,

« De passer des jours heureux, sans que rien puisse nous séparer que la mort, que je verrai venir en prononçant le doux nom de Laure. »

C'est ici que se terminent ces Lettres. Par un journal rédigé à la hâte, nous apprenons que l'écrivain a quitté Rome dans les derniers jours de l'an 1829, et qu'il est retourné à Berlin en passant par Florence, Bologne, Ferrare (où il est resté quelques jours avec son ami Luigi), Venise, Padoue, Vérone, Inspruck et Munich. Depuis ce temps il n'a plus quitté sa patrie; et lorsque, un an après, elle a été visitée par le fléau destructeur qui désola le monde, il lui a opposé une gaieté à toute épreuve et quelques rasades de lacryma-christi récolté sur les coteaux du Vésuve.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES LETTRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

